

Le crime de Lachine

Jules Fournier

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Comme préface

Paru dans la Revue Canadienne de juillet 1906, avec cette note : « Un jeune écrivain canadien, M. Jules Fournier, a publié récemment dans le Canada, de cette ville, un roman qui a eu un certain retentissement. Cet ouvrage, d'assez longue haleine, a été écrit en une semaine : c'est dire que, malgré les qualités qui s'y remarquent, l'auteur n'a pu donner là sa mesure. M. Fournier, lorsqu'il fit ce roman, le destinait à une maison d'éditions économiques, qui devait le publier dans une série de volumes à dix sous. Il avait en même temps préparé à cet ouvrage une préface, dans laquelle il se justifiait de faire ainsi de la littérature à la vapeur et où il exposait certaines considérations sur l'état actuel des lettres canadiennes. C'est cette préface que nous avons aujourd'hui l'avantage d'offrir au public. »

À son Altesse Sérénissime la Critique ; à ses amis ; à ses ennemis.

Le livre que nous présentons aujourd'hui au public canadien n'est pas un chef-d'œuvre. Oh ! pas le moins du monde !

Nous le savons aussi bien que vous, Madame. Et nous nous en fichons.

Nous nous en fichons souverainement. À peu près, du reste, comme de l'opinion que vous pourrez avoir de notre œuvre et de tout ce que vous pourrez dire de nous.

Il faut toujours tâcher de prendre les gens pour ce qu'ils sont plutôt que pour ce qu'ils se disent. Le masque ne fait rien au visage : le nom ne fait rien à la personne. Et c'est pourquoi, ne nous en laissant imposer, Madame, ni par le masque audacieux que vous portez ni par le beau nom que vous avez volé, nous déclarons, sans plus de cérémonie, que vous êtes une drôlesse.

†††

C'est odieux, ce langage, n'est-ce pas, Messieurs les pondérés, Messieurs les mesurés, Messieurs du juste milieu ?

Eh bien ! non.

Non : votre indignation n'a rien qui la justifie. On doit traiter avec infiniment d'égards les femmes qui se respectent, mais pour les autres, si nous voulons faire justice de leurs abominations, qui donc osera nous le reprocher ?

Sans doute vous nous déclarez violent, excessif, outré, – et nous ne doutons pas que vous demandiez ce qu'en vérité cette pauvre critique a fait de si mal. Eh bien ! voulez-vous le savoir ?

†††

Le crime irrémissible de cette usurpatrice qui se fait appeler notre critique,c'est, avant tout, de boucher le chemin par où la vraie critique pourrait passer.

Comment voulez-vous – pour l'amour du Ciel ! – comment voulez-vous qu'aujourd'hui un homme intelligent ose élever la voix dans le tumulte des louanges aussi banales qu'absurdes qui accueillent invariablement chaque production nouvelle ?

Notre critique a des formules – assez courtes, d'ordinaire, heureusement, – dont, à chaque occasion qui s'offre, elle remplit les blancs du nom d'un auteur et du titre de son ouvrage. Quand ces belles choses ont été écrites, que voulez-vous qu'on ajoute ?

Et c'est pourquoi on doit reprocher moins à cette prétendue critique de parler stupidement que d'étouffer, par son chahut innommable, la voix de ceux qui pensent et qui savent ce qu'ils disent.

†††

On n'écrit pas pour soi-même seulement. On écrit pour les autres. Pour qu'il y ait des écrivains, il faut qu'il y ait des yeux qui s'aperçoivent de leur existence, des esprits qui s'intéressent à leurs œuvres. Et, parmi ces esprits-là, il doit y en avoir qui se fassent les interprètes de tous pour exprimer, sur l'écrivain et sur l'œuvre, le sentiment général des gens de goût. En d'autres termes, il doit y avoir des critiques.

La littérature dépend absolument de la critique. Là où il n'existe pas une véritable critique, vous chercherez en vain une littérature.

Cela explique qu'il n'y ait pas de littérature canadienne-française.

Il n'y a pas de littérature canadienne-française. La chose ne se discute pas. Il faut en effet se faire une rare conception des choses pour appeler littératurela collection lilliputienne des ouvrages écrits en français par des Canadiens et qui comptent mille fois moins encore par la valeur que par le nombre.

Seulement, si nous n'avons pas de littérature aujourd'hui, ne pourrons-nous pas en avoir une demain ?

La chose, à notre sens, ne doit pas paraître impossible à quiconque a foi dans la conservation de notre race et de sa langue.

Il est incontestable que nous avons en notre province un nombre considérable de réels talents qui pourraient faire leur marque dans les lettres, s'ils ne mouraient pas dans le germe avant d'avoir pu seulement prendre conscience d'eux-mêmes. Quelques-uns – en nombre extrêmement restreint, il faut le dire, – ont donné des œuvres relativement brillantes et ont révélé des qualités qui n'eussent pas manqué de les signaler à l'attention publique, s'ils étaient nés dans un pays comme la France, par exemple, où la rivalité de tant de puissants esprits eût été amplement compensée pour eux par l'influence féconde du milieu.

À l'heure qu'il est, nous connaissons nous-même, seulement à Montréal, une dizaine de jeunes gens des plus remarquablement doués. Avec l'indispensable encouragement qui ne leur viendra sans doute pas de sitôt, ils pourraient produire des choses évidemment pas comparables aux livres de nos cousins de France, mais qui, malgré leurs faiblesses, ne manqueraient ni d'originalité, ni de couleur, ni de charme. Ce serait déjà plus que tout ce que nous avons eu jusqu'ici, car on peut les compter, les productions de nos Canadiens qui ne sont pas que d'insignifiants pastiches, quand elles n'affichent pas la plus profonde absence de tout style et souvent une crasse ignorance de la grammaire.

Mais il faut arroser ce champ des intelligences où l'on entend sourdre et frémir de toute part comme l'effort d'une semence qui germe ; à tous ces talents qui pourraient nous fournir la base de

notre littérature à venir, il faut donner quelque chose capable de féconder les grandes choses latentes au fond d'eux-mêmes.

†††

Ce quelque chose, c'est une vraie critique.

†††

Il faut quelque chose aussi pour les empêcher de crever de faim pendant qu'ils sueront sur leurs ouvrages.

†††

Cet autre quelque chose, c'est l'encouragement du public sous forme de quelques prosaïques dollars qu'on échangera contre leurs poétiques élucubrations ou leurs beaux volumes dans la langue de M. Jourdain.

†††

Mais, à moins de parler au diable, il est difficile de prévoir la naissance de la critique véritable, qui, en donnant aux talents leur consécration, serait pour toutes les nullités une guillotine implacable.

Alors, en attendant cette aube de justice que nous ne verrons peut-être jamais se lever, à quoi sert – puisqu'il est admis que l'on n'écrit pas seulement pour soi – à quoi sert de vouloir produire des œuvres de mérite ? Ce n'est pas seulement inutile, c'est impossible. La critique est pour le champ de la littérature ce que le soleil est pour la terre où poussent les blés : c'est la lumière qui féconde. – Nous autres, les Canadiens, nous sommes dans les ténèbres, et c'est pourquoi nos semences ne lèvent jamais et ne peuvent pas lever.

†††

Nous qui écrivons ces lignes, nous avons conscience de pouvoir faire mieux – ou moins mal, si l'on veut, – que le chef-d'œuvre qu'on va lire ou qu'on ne lira pas.

On ne se douterait pas de cela à parcourir ces lignes ou l'ouvrage dont elles veulent être la justification. On ne s'en douterait pas, – on se douterait plutôt du contraire, – mais enfin c'est comme ça, croyons-nous, et c'est en tout cas ce que plusieurs de nos amis, d'ordinaire des gens de goût, nous ont assuré en voulant nous dissuader de publier ce roman populaire canadien.

Ces amis croyaient que nous pourrions, avec du temps et du travail, faire quelque chose de bien supérieur à ce volume.

Nous le pensons également. Seulement, voici…

†††

En serions-nous plus estimé, en recevrions-nous plus de louanges de notre belle critique ? S'apercevrait-on que c'est mieux ?

Et si nous voulions, mégalomane accompli, passer « sous la porte basse de la faim », ainsi qu'il est dit dans RuyBlas,nous pourrions sans peine faire célébrer nos mérites par une critique enthousiaste, unanime à nous proclamer l'un des plus grands écrivains des temps modernes.

Pour cela, nous n'aurions qu'à sacrifier les profits que nous attendons d'une modeste édition à dix cents, en faisant donner à notre livre – pas mieux lavé ni brossé ni peigné, du reste, qu'il

n'est ici dans ses modestes hardes, – une somptueuse toilette d'un dollar.

Combien de faiseurs de romans d'aventures, par ce procédé, n'ont-ils pas fait dire d'eux qu'ils enfonçaient Paul Bourget dans le roman psychologique ! combien d'indigents rimailleurs n'ont-ils pas fait proclamer qu'ils effaçaient Homère et Victor Hugo ! combien de Joseph Prud'homme, ressasseurs d'antiques lieux communs n'ont-ils pas été affichés par notre critique comme des penseurs plus profonds que Pascal !

Il nous serait facile de nous faire encenser pareillement, si nous étions moins insouciants de cette sorte de louanges.

†††

Mais nous n'avons pas voulu. D'abord, ça n'aurait pas été digne.

Et puis, il y a le deuxième quelque chose que nous avons indiqué…

Il y a la question pécuniaire.

Voyez tous nos braves Canadiens qui, après avoir songé à s'engager dans la carrière des lettres, se sont résolus à se faire journalistes, avocats ou médecins. Demandez-leur pourquoi, alors qu'ils pourraient produire de vraies œuvres d'art, ils laissent dormir ou mourir leurs talents, pourquoi ils ne font rien du tout de ce qu'ils pourraient le mieux faire…

Tous vous répondront : « Il y a le pain quotidien. »

†††

Ce fut notre réponse aussi aux amis qui nous demandèrent pourquoi nous avions écrit ce roman populaire.

Il faut avant tout gagner sa vie…

†††

Ce livre n'est pas pire que les neuf-dixièmes de nos ouvrages canadiens les mieux cotés et dont les auteurs, pour que la justice se fît complète, devraient être condamnés à effacer leurs manuscrits avec leur langue, – tout comme ces détestables poètes de l'ancien temps dont on vous a conté l'histoire.

Cependant, nous ne le signerons pas.

Nous ne croyons pas avoir là-dedans échappé la plus insignifiante parcelle de nous-même, avoir fait la moindre chose propre à indiquer que cela ne pouvait pas provenir du cerveau de n'importe qui.

Nous avons écrit cette histoire comme nous aurions accompli toute autre besogne capable de produire quelques piastres.

Comme nous serons prêt à pelleter de la neige ou à faire du reportage à sensationquand nous ne verrons plus d'autre moyen de gagner notre vie.

†††

Nous avons été longtemps reporter et probablement nous le serons encore. La quantité de notre prose qui a servi à alimenter divers de nos journaux canadiens ne tiendrait pas dans quinze tomes massifs. Nous n'avons jamais rien signé de tout ça. Et ce fut toujours notre grande consolation que, si nous écrivions de tristes choses, du moins nous n'y souscrivions jamais notre nom.

Le voile de l'anonymat nous protégeait, et notre journal, ce grand coupable, prenait encore en son nom tous nos péchés. Quant à notre responsabilité, nous ne croyions pas en avoir plus que le typographe qui assemblait les caractères nécessaires à l'impression de nos articles : nous faisions un ouvrage impersonnel, que n'importe qui aurait pu faire comme nous.

Pour qu'une œuvre doive être marquée d'un nom, elle doit auparavant avoir été signée, quand c'est un tableau, de chaque coup de pinceau. Si c'est un livre, chaque phrase, chaque ligne, doit révéler une personnalité, doit porter un cachet. Quand tout, dans une production littéraire, trahit une originalité, quand tout crie que c'est Quelqu'un qui a fait ça et que ce n'est pas le cerveau du premier venu qui l'aurait pu fabriquer, alors l'auteur peut compléter de son nom cette signature-là, qui est la seule vraie. Car, en ce cas, il se rend le témoignage qu'un autre ne pourrait pas signer ses statues, parce que nul autre au monde que lui n'aurait pu le faire sans être démenti par cette signature première, essentielle et indélébile : l'exécution de l'œuvre.

Mais dans notre roman, il n'y a rien de propre à indiquer que ce soit nous plutôt qu'un autre qui sommes l'auteur. L'ouvrage est aussi impersonnel qu'un faits-divers de la Presse.N'importe qui pourrait l'écrire et tout le monde pourrait le signer. Nous n'avons donc pas le droit d'y ajouter notre nom.

†††

D'aucuns nous prêcheraient le sacrifice, nous vanteraient sans rire la gloire de celui qui se condamne à la faim plutôt que de prêter sa plume à des tâches qui répugnent.

D'abord, s'il est vrai – ce dont nous ne sommes pas sûr du tout – que sous cette « porte basse de la faim », dont nous avons parlé,

Le plus grand est celui qui se courbe le plus,

nous avouerons que voilà un genre de grandeur qui ne nous plairait guère. Que voulez-vous ? Bien que jeune et bien que Canadien français, nous ne sommes pas romantique, et nous avons si peu de respect pour les belles phrases que, tout en les admirant – pour le son – autant que de plus enthousiastes, nous tenons toujours à les déshabiller pour voir si elles ne recouvrent pas simplement le corps d'un mannequin. C'est ce qu'il nous a semblé de celle-là de Hugo.

Nous avons fort peu de sympathie et pas du tout d'admiration pour les poètes qui s'en vont mourir à l'hôpital. S'ils sont tout à fait fous, ils sont bien à plaindre. Mais s'ils ont conservé une lueur de raison, ce sont des paresseux qui se sont en général attiré ce qui leur arrive. Oh ! nous savons qu'il y a malgré tout des Gilberts... Devant ceux-là, nous nous agenouillons ; ce sont les martyrs du génie. Quand on a du génie, à la bonne heure ! on peut souffrir la faim, on peut même aller expirer sur un lit d'hôpital plutôt que de se plier à des besognes capables de faire pâlir, d'éteindre, peut-être, la lumière dont on sent la flamme sous son front. Hugo aurait pu refuser d'être reporter. Atlas aurait tort de s'engager comme journalier pour porter des sacs de sel. Ce serait plus pratique, nous en convenons, que la gymnastique à laquelle il se livre, mais il n'a pas été fait pour ça.

Quant aux autres, par exemple, quant à ces rimailleurs efflanqués qui aiment d'amour platonique la Muse dont ils ne connaî-

tront jamais les caresses, la Muse qui se donne au génie seul, il n'y a pas pour eux d'excuse valable. Toutes leurs pâles ardeurs n'engendreront jamais d'œuvre supérieure. Ils sont condamnés fatalement à être stériles et ne pourront jamais que fabriquer des bonshommes de cire comme ceux des vitrines de coiffeurs. Ils ignoreront toujours l'ivresse de créer de la vie. Vous ne les trouvez pas bien à plaindre, alors, les voyant si bêtes – si bêtes qu'ils se croient obligés de s'imposer la privation du pain de tous les jours pour noircir quand même du papier ?...

Nous ne prétendons pas nier qu'il se trouve parmi nous des gens de talent et même des esprits supérieurs. Nous avons au contraire précisément exprimé cette pensée quelques lignes plus haut. Ceux-là pourraient nous donner, disions-nous, des productions de valeur et même des œuvres brillantes. Seulement, les livres même les mieux écrits et les plus fortement pensés, même les plus originaux et les plus charmeurs, sont en tel nombre dans le monde qu'il nous paraît insensé pour un homme de consentir à souffrir beaucoup pour en écrire un nouveau. C'est bien beau, d'être martyr, mais encore faut-il que l'on se sacrifie pour une cause raisonnable, – non pas pour une manie ou une idée fixe.

Z, nous le voulons bien, est capable de nous donner quelque chose de tout à fait gentil. Oui, mais il peut aussi être commis dans une épicerie. Alors, qu'il soit commis dans une épicerie ; ça lui donnera de quoi manger. Quant à son ouvrage, quelqu'un l'écrira à sa place ou en fera un autre aussi bon. Si Z avait du génie, ce serait différent. Mais il n'a que du talent, et l'article n'est pas si rare et ne vaut pas tant que, pour donner la preuve qu'il le possède, un homme souffre de la faim. Mieux vaut mesurer de la

mélasse pour vivre que de faire une œuvre quelconque et aller finir à l'hôpital.

†††

Il nous paraît du reste évident que le fait d'écrire un livre sans littérature, pour le brave peuple qui ne cherche dans une œuvre imprimée qu'un moyen de se récréer quelques heures, ne constitue pas un acte avilissant ou blâmable à aucun titre. Ce que le peuple demande, ce dont il veut bien se contenter c'est une histoireoù il arrive une suite d'aventures plus ou moins effroyables aux héros du récit. Quant au style, c'est tout à fait secondaire pour lui. Alors, si on lui donne ce qu'il veut, qui pourra s'en plaindre ?

†††

Nous n'ignorons pas encore que cette sorte de productions, pour être un genre passablement délaissé de nos jours par les écrivains de mérite, ne laisse pas, quelquefois, d'offrir de l'intérêt. Des noms illustres dans les lettres ont conquis la renommée par des chefs-d'œuvre qui étaient précisément des romans de ce genre.

†††

Seulement, par ici, on n'exige pas de nous – je ne dirai pas un chef-d'œuvre, évidemment, mais on n'exige même pas – un ouvrage soigné au point de vue littéraire.

Nous donnons ce qu'on nous demande. Et franchement, pour le prix, on ne saurait réclamer bien davantage, dans un pays où un journal comme la Pressepeut tirer à 100,000 exemplaires.

†††

On nous laissera, en terminant, exprimer la confiance que ce roman, écrit en une semaine – exactement du 19 au 26 décembre 1904, – saura malgré tout intéresser, plus que beaucoup d'ineptes productions très prônées par notre critique, une foule de ces braves gens qui cherchent simplement dans un récit une intrigue capable de les amuser quelques heures.

D'autres – et de nos amis peut-être – pourront s'en amuser pour des motifs différents.

Ils sont absous d'avance.

P.S. – Quand, il y a plus d'un an, j'écrivis les lignes que l'on vient de lire, j'étais à cent lieues de me douter que je dusse jamais les signer. Elles devaient, dans mon esprit, et pour les raisons exposées plus haut, conserver toujours, ainsi que l'ouvrage qu'elles tâchent de justifier, le voile pudique de l'anonymat.

Mais des faits que je n'avais pas prévus se sont produits. Au lieu de faire paraître mon roman en brochure, ainsi que je me le proposais d'abord, je le cédai à un quotidien, qui le servit en feuilleton à ses lecteurs. Bientôt, un autre journal s'en emparait, pour le reproduire chapitre par chapitre, sous un titre différent, à deux semaines à peine d'intervalle.

J'ai alors connu qu'un écrit anonyme, une fois publié, n'est pas plus à l'abri du pillage que toute autre marchandise laissée sans étiquette sur la place publique – jambon, farine ou cassonade. Et comme ces pages, dépourvues de toute valeur littéraire, ont tout de même une certaine valeur commerciale, je me crois

en devoir de protéger ma propriété en y inscrivant mon nom, non pas comme signature, mais comme nilitangere,comme étiquette.

Car vous m'accorderez que ce que j'écris m'appartient tout autant qu'à l'épicier du coin l'huile à lampe qu'il vous vend.

q

Chapitre 1 Le petit Maurice

A l'époque où commence notre récit, Maurice Gauthier a vingt ans. Poussé en plein soleil, dans l'air sain de la campagne, c'est un grand jeune homme bien planté, de carrure solide, et qui n'a pas son pareil comme bon ouvrier dans Coteau-du-Lac.

Coteau-du-Lac est un joli petit village situé à trente et quelques milles de Montréal, sur la ligne du Grand-Tronc, et formé d'une centaine de modestes habitations bâties entre le fleuve Saint-Laurent et le canal Soulanges.

Jusqu'à l'âge de dix-huit ans, Maurice avait vécu dans les champs. Son père cultivait à ferme 1 une terre de maigre revenu, dans le rang de Saint-Emmanuel, lorsque commencèrent les travaux de construction du canal Soulanges. On avait lu dans les journaux que le gouvernement dépenserait là une dizaine de millions, dont une bonne partie irait aux cultivateurs.

Grand sujet de conversation pour le père Gauthier et ses voisins. Allait-on en faire de l'argent, enfin ! La misère allait donc cesser, pour les pauvres gens du comté ! L'agriculture, par ces

temps, tomba en grand mépris chez une certaine partie de la population.

Le père Gauthier, qui n'avait d'ailleurs pas à se louer de ses succès en culture, décida d'abandonner sa terre pour s'en aller demeurer au village de Coteau-du-Lac. Ses deux garçons travailleraient à la journée avec lui. De son côté, la femme gagnerait ce qu'elle pourrait en prenant des pensionnaires, car il allait sans doute arriver, des localités plus ou moins éloignées, une foule de journaliers qui ne sauraient trop où se loger. Il considérait cela comme un excellent calcul. La mère, qui ne détestait vraiment pas un changement dans son existence et pour qui du nouveau ne semblait pouvoir être que du beau, approuva fortement le projet. Georges, qui avait toujours été l'enfant gâté de la famille, aux dépens de son jeune frère, acquiesça d'abord mollement. Puis, quand il eut réfléchi à tous les avantages qu'il y aurait pour lui à demeurer au village, loin de la terre où il s'ennuyait à mourir, il s'enthousiasma presque. Son rêve avait toujours été de s'en aller à Montréal, – « à la ville », comme il disait. Ses parents l'en avaient constamment détourné, au prix des plus pénibles efforts. Mais il conservait au fond de son cœur ce désir, bien décidé à le satisfaire dès que la première occasion se présenterait.

Tout jeune, ses parents en avaient fait leur idole. Son jeune frère avait tous les coups ; lui, toutes les caresses. S'il y avait une bonne bouchée à la maison, c'était pour Georges ; s'il se présentait une corvée, une besogne repoussante, le petit Maurice était tout désigné pour l'accomplir.

Les parents reconnaissaient à Georges tous les dons de l'esprit et toutes les qualités du cœur. Jamais on ne parlait de Maurice, sauf pour lui reprocher brutalement des méfaits imaginaires ou

des peccadilles dont on faisait des forfaits. On lui meurtrissait le corps à propos de tout et à propos de rien.

On parlait toujours de Georges dans les termes les plus exagérément élogieux. Il n'était pas plus question de Maurice, dans la maison, quand il avait la chance d'échapper aux reproches, que du chien ou du chat. On avait même souvent pour ces animaux des attentions ou des caresses que « le petit » n'avait jamais connues.

Le soir, dans un grand lit moelleux où on l'avait bordé tendrement, Georges ne fermait jamais l'œil sans s'être entendu prodiguer les meilleures paroles. On ne cessait de lui demander :

— As-tu besoin de quelque chose, Georges ?

Maurice, lui, s'endormait dans son misérable sofa sans que personne lui adressât jamais un mot, à moins que ce ne fût pour lui recommander :

— Debout à trois heures et demie, demain matin, là, tu sais… si tu veux pas attraper des coups de bâton !…

— Ce pauvre Georges ! disaient quelquefois les parents.

Le « pauvre Georges » avait tous les jours des « douceurs » que sa mère savait lui ménager. Il ne s'occupait qu'aux travaux les moins pénibles et la plupart du temps ne faisait rien du tout.

Maurice n'était pas heureux. Cependant, Georges, malgré toutes les attentions dont il était l'objet, l'était moins encore. On n'imagine pas caractère plus aigre, plus ombrageux, moins conciliant. Il avait toujours à se plaindre de quelqu'un ou de quelque chose, et très fréquemment il éclatait en reproches à l'adresse de

ses parents. Ceux-ci, après s'être arraché pour lui les yeux de la tête, restaient consternés en présence des scènes qu'il leur faisait, et l'écoutaient en courbant la tête.

Maurice était triste, mais comme le chien que l'on bat. Il semblait trouver tout à fait dans l'ordre qu'on le maltraitât et son frère aîné lui paraissait naturellement son supérieur. Il l'acceptait comme son maître, n'essayant jamais une rébellion, se résignant à être un esclave.

Il ne se plaignait jamais. À peine s'il pleurait quand on le battait trop cruellement. Mais souvent, le soir, quand tout le monde à la maison dormait depuis longtemps, il s'asseyait dans son pauvre sofa pour sangloter à son aise. Le froid, transperçant ses minces haillons, le faisait grelotter. Au souper, il n'avait pris qu'un morceau de pain sec avec de l'eau ou du lait de beurre, tandis que son frère se gavait de bonne viande fraîche ou de confitures.

Le petit Maurice, pourtant, n'était pas envieux. Mais il murmurait tout bas, entre les sanglots silencieux qui lui soulevaient les épaules :

— Je suis donc bien laid, et bien bête… qu'ils me haïssent tant, moi…

Le poêle était mort. Le vent sifflait lugubrement dans la cheminée. Le froid gelait l'eau dans la maison. Le grand frère Georges dormait dans son lit bien moelleux et bien chaud.

Et le petit Maurice, sur sa misérable couche, sanglotait… sanglotait…

q

Chapitre 2 Amours de douze ans

C'est au village de Coteau-du-Lac qu'à ce deuxième chapitre de notre narration vous retrouverez, patient lecteur, les quatre personnages dont nous venons de vous entretenir.
La famille Gauthier s'est installée, à deux arpents du fleuve, dans une maison de grandeur moyenne pour la campagne.

Les trois hommes travaillent au canal avec leur père, tandis que la mère prépare pour le soir les chambres des pensionnaires. Dans une seule pièce on a installé trois lits. On est très mal, là-dedans. N'importe, plutôt que de vivre comme les immigrants italiens, dans des masures en terre glaise édifiées à la hâte sur le bord des chantiers, on accepte l'hospitalité des gens du village. On n'est pas très bien, chez les Gauthier ; mais ailleurs, c'est encore pire. Les pensionnaires s'engouffrent donc dans leur logis. Ils font des affaires d'or, car, à eux trois, Georges, Maurice et leur père gagnent chaque jour plus de quatre dollars.

M. et Mme Gauthier jubilent.

Quant à Georges, il est d'une mauvaise humeur irréductible.

Maurice, au contraire, semble maintenant heureux. Sa situation s'est transformée pour le mieux. On n'est pas beaucoup plus aimable pour lui, mais ses parents gagnent maintenant tant d'argent !... Tandis qu'ils dissertent sur cet intéressant sujet et qu'ils tirent des plans d'avenir, ils oublient d'accabler le « petit ». D'ailleurs, on n'a plus les mêmes occasions de lui faire des reproches : les circonstances ont tellement changé. On ne le voit guère que le matin et le soir. On n'a plus de corvées à lui imposer

comme autrefois. Il prend ses repas avec les pensionnaires, et il est presque bien.

Malheureusement, la maman est trop occupée à servir son monde pour choyer son aîné comme du temps que l'on demeurait à Saint-Emmanuel. Et puis, Georges travaille beaucoup plus dur qu'autrefois, et il n'a pas trouvé au village les jouissances qu'il en attendait.

Et il maigrit de façon alarmante : sa santé, évidemment, faiblit. Ses parents l'empêcheraient bien de travailler, si l'amour du gain n'était aussi fort chez eux. On aime bien son « plus vieux », mais on préfère encore l'argent. Ça n'est pas drôle de perdre $1.40 tous les jours !

Maurice est aujourd'hui un gaillard qui promet joliment. Malgré la misère et les privations, les travaux aux champs ont développé ses muscles et affermi sa constitution naturellement vigoureuse. À dix-huit ans, il en paraît vingt, – autant que son frère, qui est moins fort et beaucoup moins bien bâti.

Au travail, Georges ne s'accorde avec personne. – Il n'a pas d'humeur, disent ses compagnons.

Il passe son temps à bouder, tantôt contre celui-ci, tantôt contre celui-là, et se querelle fréquemment.

Son jeune frère, qui fait déjà l'ouvrage de deux hommes ordinaires, est aimé de tous ses camarades. On le sait toujours de bonne humeur, prêt à rendre service.

— Quel gentil garçon ! c'est ce que tout le monde dit de lui.

— Avez-vous jamais vu une pareille différence entre deux frères ! remarquent beaucoup de leurs camarades.

Maurice semble maintenant heureux, avons-nous dit.

Il l'est en effet.

Son existence, jusqu'ici sans but, a pris enfin une orientation. Maurice n'est plus l'être malheureux que nous avons connu, subissant sans se plaindre le lamentable destin qui lui rivait au pied le boulet le plus noir des esclavages, et n'ayant rien, rien pour se consoler de son infortune.

Maurice a maintenant pris conscience de sa personnalité. Il est plus, maintenant, qu'un être passif.

Maurice a un but dans la vie.

Maurice sait pourquoi il existe.

Il sait où il va.

Maurice aime !

Il aime profondément, tendrement, de toute la puissance de son âme affectueuse et bonne, de toute l'ardeur de son cœur jeune et naïf.

Depuis quand Maurice Gauthier aime-t-il Germaine Beaudoin ?

Lui-même ne saurait le dire.

Il croit (du moins la chose lui semble ainsi) qu'il l'a toujours aimée.

Lorsque, le soir, il ferme les yeux pour revivre les rares moments de son passé douloureux où apparaissent comme des points étoilés les joyeux souvenirs, il voit, dans un infini de rêve, à travers une brume lumineuse et fantastique, – des choses, aux contours imprécis, fuyants, des choses mystérieuses et divines…

C'était aux jours lointains – déjà lointains ! – où il allait à la classe de catéchisme, – les seuls jours qui aient éclairé son enfance de petit paria, de petit supplicié, à l'âge où les autres enfants rêvent de merveilles et de douceurs, d'avenirs aux teintes roses et de destins magnifiques et fous, dans l'imprécision de leurs cerveaux de huit, ou dix, ou douze ans, dont les parents, par leurs discours fantaisistes, leurs contes et leurs histoires de tous les jours, excitent les invraisemblables imaginations, – lui n'avait connu que les souvenirs cuisants des coups de « rondin » de la veille et les appréhensions des tortures du lendemain. Qui l'aurait fait penser, lui, aux visites du petit enfant Jésus, ou du vieillard à barbe blanche, Santa Claus ? Qui lui aurait fait espérer, pour plus tard, de grandes choses éclatantes et douces à penser ? Dans son grabat, jamais aucune de ces idées ne lui était venue. Il avait souvent sangloté, en la tristesse de ses froides nuits blanches, mais jamais il n'avait espéré… jamais il n'avait pensé à toutes ces choses insensées et charmeuses dont rêvent les enfants…

Pourtant, une tache claire apparaît parmi les ténèbres de son enfance. Au temps de sa première communion – Maurice avait douze ans – il lui était arrivé un grand bonheur dont il n'avait jamais parlé à personne.

À qui, d'ailleurs, en aurait-il pu parler ?

Dès la première fois qu'au catéchisme il avait aperçu Germaine, charmante enfant de son âge, aux cheveux plus blonds que les blés en août, aux grands yeux où semblait se mirer l'azur, au teint plus blanc qu'en mai les étamines neigeant des pommiers en fleurs, aux allures gracieuses, aériennes, rappelant la légèreté des fauvettes du printemps, aux intonations évocatrices des sources gazouillant leur chanson parmi les herbes des prés, le petit Gauthier s'était senti pénétré d'une admiration profonde, indicible. Il la revit, et des sentiments nouveaux, étranges, d'une inexprimable douceur, portèrent en son cœur d'enfant une jouissance et un trouble intenses.

Maurice aimait Germaine.

Il en rêvait, la nuit, dans son lit misérable, et il pensait au lendemain, à la classe de catéchisme, où il la reverrait.

Jamais il n'aurait osé lui parler, comme à la plupart des autres petites.

Il se cachait d'elle. Pour rien au monde, il n'eût voulu être remarqué de Germaine.

Et souvent, seul, il pleurait d'être en haillons, de n'être pas vêtu comme les autres enfants, de famille à l'aise.

Le soir, il s'en revenait de la sacristie, où se faisait la classe, évitant la compagnie de ses camarades, se plaisant à être seul, pour penser plus librement à elle.

Par la route poussiéreuse, dont le soleil, au milieu des champs pleins de verdure, paraissait faire un grand ruban d'or, Maurice marchait seul, songeant à son existence lamentable, dont le nou-

vel espoir éclos en son cœur maintenant faisait presque un éden enchanté.

Rendu chez lui, après un repas au pain sec, où, des fois, on lui abandonnait quelques restes du dîner de son frère, et après toutes les corvées d'usage, accompagnées de coups et d'ignobles reproches, Maurice pouvait enfin songer librement, dans son sofa, à l'enfant qu'il aimait.

Ce fut un grand deuil pour lui quand les classes de catéchisme furent terminées. Pour lui, au contraire des autres enfants, le jour de la première communion en fut un bien triste : hélas ! il ne la reverrait plus…

Il ne pouvait parler d'aller à la messe. C'était toujours au tour de Georges.

Et puis il n'était pas assez bien habillé. Il ne pouvait se couvrir que des vieux habits, déformés et salis, de son frère aîné.

Mais il conserva, au profond de son cœur, de ces heures de catéchisme, un souvenir persistant et doux infiniment. Il en garda une tendresse, un éblouissement, une obsession qui le poursuivirent durant de longs mois encore…

Combien de fois, durant ses nuits, repassa devant ses yeux la vision blanche, et blonde, et lumineuse, de la petite fille de douze ans, assise en face de lui, dans la sacristie, tandis que lui, le petit misérable, le petit pauvre, se dérobait, derrière des compagnons mieux vêtus, pour voir sans être vu !

Les premiers jours qui suivirent la première communion, ce fut presque une torture pour Maurice que d'être privé de la vue de l'enfant qu'il aimait…

Pourtant, après des mois et des mois encore, il oublia, peu à peu.

Une brume noya les anciens souvenirs…

q

Chapitre 3 Une disparition mystérieuse

Depuis six ans, Maurice a presque complètement oublié Germaine.
Il n'a jamais revu l'adorée de ses jours de catéchisme.
Ce n'est qu'à la messe qu'il aurait pu la rencontrer. Et, dans quatre ans, il n'a pas été à la messe dix fois. En ces rares occasions, il se mettait à la sacristie, d'où il sortait avant la fin de l'office pour rejoindre son père, qui l'attendait à la voiture, toujours pressé de retourner à la maison, éloignée de six milles de l'église.

Il y a un mois que la famille Gauthier demeure au village de Coteau-du-Lac et que Maurice travaille au canal.

Il peut maintenant aller à l'église tous les dimanches.

Son frère, qui s'est acheté un nouvel habit, lui a laissé des vêtements presque passables.

Nous sommes au dimanche avant-midi.

Maurice est à la messe. Il occupe une place que lui a offerte un compagnon de travail, dans un banc de la grande allée.

Soudain, comme il détourne légèrement la tête, durant le sermon, il aperçoit, dans le banc voisin, tout près de lui…

Mais non, c'est impossible… ses yeux le trompent !

Il croit qu'il va défaillir.

Maurice a reconnu Germaine, qu'il a oubliée depuis si longtemps.

C'est aujourd'hui une belle et grande jeune fille, adorable de figure et de taille ravissante. Sa chevelure retombe sur ses épaules en deux tresses abondantes, nouées par des rubans noirs qui font mieux ressortir encore l'or de la toison. Un charme incomparable émane d'elle et une douceur sans égale est en ses grands yeux bleus.

Maurice a retrouvé dans tout son épanouissement, la fleur qui parfuma longtemps ses rêves d'enfant. Toutes ses tendresses d'autrefois lui reviennent, et il se prend à adorer plus que jamais, dans la jeune fille d'aujourd'hui, les douze ans rayonnants de la première communiante d'il y a six ans.

Maurice a revu Germaine.

Il lui a parlé.

Et pas qu'une seule fois.

La jeune fille sait qu'elle est aimée. Et elle paie largement son amoureux de retour.

Les deux jeunes gens se voient presque tous les jours.

Ils sont heureux.

Cinq mois se sont écoulés depuis le jour où la famille Gauthier est arrivée au village du Coteau.

Le père et la mère sont contents : ils ont gagné beaucoup d'argent, et tout fait prévoir qu'ils en gagneront encore plus. Cependant, un souci vient traverser leur joie.

Tandis que Maurice paraît complètement heureux, Georges, le pauvre Georges, est triste, mais triste à faire pitié.

Il est cent fois plus grincheux et boudeur encore qu'on l'a jamais connu.

Pourtant, il ne travaille presque plus au canal.

Il passe la plus forte partie de son temps à se promener dans le village, un « collet » blanc de trois pouces au cou, tout comme les messieurs de la ville, et des « poignets » très larges qui lui retombent sur le bout des doigts. Quelquefois, il lui arrive même de fumer le cigare.

Avec tout ça, jamais content.

Il parle de s'en aller « à la ville ».

Ses parents sont navrés. Ils ne sauraient cependant faire plus qu'ils font pour le détourner de ses idées saugrenues.

Un samedi soir, il y eut grand émoi au logis des Gauthier.

On était alors à la fin de juillet. Le matin, son frère et son père venaient de partir pour l'ouvrage, lorsque Georges, en se levant, dit à sa mère :

— Je suis malade. Je m'en vais voir le Dr Bourbonnais, à Coteau-Landing.

Une heure après sans avoir déjeuné, il partait.

Il ne dit pas au revoir à sa mère.

À midi, il n'était pas encore revenu. Cependant, celle-ci ne s'inquiéta pas de cette absence.

— Il a pu s'amuser chez des amis ou à l'hôtel, réfléchit-elle.

D'ailleurs, il arrivait assez fréquemment que Georges fut ainsi plusieurs heures loin de la maison, ici ou là, on ne savait où.

Mais dans le cours de l'après-midi, la mère Gauthier commença à s'alarmer.

— Il était malade, en partant. Qu'est-ce qu'il peut bien faire, si longtemps ? se demandait-elle.

Au souper, il n'était pas encore revenu.

Maurice et son père, de retour de l'ouvrage, furent mis au courant.

Le père Gauthier pâlit en apprenant cette nouvelle.

La femme était tellement énervée qu'elle ne put servir ses pensionnaires, comme à l'ordinaire.

Maurice fut envoyé chez un voisin, pour louer une voiture. Puis il se rendit, avec son père, à Coteau-Landing.

Chez le médecin, personne n'avait vu Georges.

On s'informa dans le village de Coteau-Landing. Ni vent ni nouvelles.

La tristesse du père Gauthier, en revenant chez lui, faisait peine à voir. Il lui restait cependant un faible espoir : c'était que Georges fût revenu à la maison depuis leur départ.

À la maison, nouvelle déception.

La douleur du père et de la mère fut horrible.

Où Georges pouvait-il bien être ?

Lui était-il arrivé malheur ?

Il aimait à aller souvent se promener sur le fleuve, en chaloupe. Se serait-il noyé ?

Aurait-il été écrasé sur la voie ferrée ?

Rien n'était pénible comme de voir les deux vieux parents. Leur angoisse les rendait fous.

Ils partirent, chacun de son côté, à la recherche, de leur enfant, pendant que Maurice allait remettre la voiture à son propriétaire.

Le père Gauthier s'en fut d'abord à la gare. Il s'informa si on avait vu son fils prendre le train. Mais deux voyageurs seulement avaient monté dans le convoi du matin : Victor Billette et son frère Télesphore.

Cependant, la mère du disparu parcourait le village. Elle se rendit au bureau de poste, puis aux deux magasins, puis à la boutique de forge, puis au moulin à farine.

Nulle part on n'avait vu son garçon.

Que penser ?

Que faire ?

Où aller ?

— Monsieur le curé ! cria-t-elle en entrant au presbytère.

Elle avait perdu le châle en haillons qu'elle s'était jeté sur la tête.

Elle n'était couverte que de misérables vêtements.

Ses cheveux, d'un gris sale, s'étaient dénoués dans sa course.

Ses traits étaient affreusement altérés ; ses yeux sortaient presque de leurs orbites.

Croyant qu'on demandait le prêtre pour un malade en danger de mort, Marie Calumet se précipita, appelant dans tous les corridors de la maison : « Monsieur le curé ! »

M. le curé accourut.

— Qu'y a-t-il ?

— Monsieur le curé ! cria la mère Gauthier, vous avez pas vu mon Georges ? Mon Georges qu'est perdu !...

Il s'écoula quelques minutes avant que le digne abbé eût pu se faire expliquer la situation. Alors, il tenta de consoler la pauvre femme. Celle-ci semblait avoir perdu la raison. Soudain, n'écoutant plus rien, elle se leva, et sortit à la course, se dirigeant vers le quai. Comme elle y arrivait, elle rencontra son mari, qui en revenait justement.

— Il n'est parti ni par le chemin de fer, ni par le steamboat, déclara-t-il.

— Et il n'est pas dans le village... et personne ne l'a vu de la journée... ajouta la femme.

Cette nuit-là, on ne dormit pas beaucoup dans la famille Gauthier.

Il passait trois heures du matin lorsqu'enfin, vaincu par la fatigue et terrassé par l'épuisement, le père céda au sommeil, en répétant pour la centième fois :

— Eh ! oui… nous n'en avions pas assez soin, aussi, de ce cher enfant…

Quant à la mère, elle passa la nuit debout.

D'anciens sentiments de dévotion lui revinrent et elle promit même, dans cette seule nuit, nous ne savons plus combien de cierges à saint Expédit pour le prompt retour de Georges.

Malheureusement, saint Expédit, pour cette fois, du moins, fit la sourde oreille.

Un an après, nul n'avait encore entendu parler de Georges Gauthier à Coteau-du-Lac.

Une couple de jours après les faits que nous venons de relater, un cultivateur du fleuve constata la disparition de sa chaloupe.

On supposa qu'ayant pris cette embarcation pour aller faire une promenade sur le fleuve, Georges Gauthier se serait trop approché des rapides, où il aurait perdu la vie. On ne retrouva toutefois jamais le corps du jeune homme.

Le père Gauthier voulut porter le deuil de son enfant. Durant l'année qui suivit, le malheureux homme vieillit de dix ans.

Sa femme fut aussi affreusement abattue par ce douloureux événement.

Quant à Maurice, il aimait son frère malgré tout. Mais il ne fut pas affecté outre mesure par l'étrange disparition de Georges.

Une chose, d'ailleurs, le consolait.

C'était son amour.

q

Chapitre 4 Pressentiment

Nous reprenons ici notre histoire au moment où nous en étions au début de notre premier chapitre.
Maurice Gauthier a aujourd'hui vingt ans. C'est un grand jeune homme bien planté, de carrure solide et qui n'a pas son pareil comme bon ouvrier dans Coteau-du-Lac.

De traits réguliers et énergiques, il porte une belle moustache noire dont rêvent les jolies filles de la paroisse. Mais il est un fait connu : nulle autre que Germaine Beaudoin ne peut prétendre à l'amour de ce beau garçon.

Deux années se sont écoulées depuis les faits que nous venons de rapporter. Durant ce temps, bien des événements, d'importance diverse, se sont produits pour la famille Gauthier. On n'a encore eu de Georges aucune nouvelle et personne ne doute plus qu'il soit mort.

La mère de Maurice a été plusieurs mois entre la vie et la mort. Mais elle s'est tellement cramponnée à l'existence, malgré la peine affreuse qui lui a broyé le cœur, qu'elle est encore sur

pied, s'ingéniant à gagner le plus possible d'argent. Mais sa maladie lui a coûté beaucoup et elle n'a plus de pensionnaire.

Le père Gauthier a été près d'un an sans travailler, par suite d'un accident qui lui est arrivé sur l'ouvrage. Comme résultat, on a vu sortir de la maison les épargnes qui y étaient entrées aux jours de bonne fortune, car on n'a pas pour rien les soins d'un médecin ni les remèdes et les « douceurs » nécessaires à un malade.

Maurice seul s'est tout le temps bien porté. Il n'a pas perdu une seule journée de travail. Et ses parents ont toujours trouvé en lui un précieux soutien.

Son père semble maintenant revenu des mauvais sentiments qu'il eut à son égard. La perte de Georges, la maladie, puis d'autres épreuves encore l'ont porté à réfléchir, on dirait. Et il paraît aujourd'hui avoir le remords de ses anciennes actions, – de la conduite qu'il eut si longtemps envers son jeune fils – le meilleur, il s'en aperçoit enfin. Il ne lui parle plus, comme autrefois, avec injures. On dirait, à certains gestes, à certaines intonations, qu'il se sent gêné en présence de Maurice, qu'il a envie de lui demander pardon de ses longues et cruelles injustices.

Ce qu'il est vieux, maintenant, le père Gauthier ! La disparition de son fils aîné, l'accident qui lui est arrivé, la maladie de sa femme, tout cela a opéré en lui une transformation qui fait peine. Le malheureux n'est plus que le spectre de ce qu'il était, il n'y a encore que quatre ans. À cinquante ans, tous ses cheveux sont blancs ; ses épaules sont voûtées. Il est d'une maigreur qui effraie. Pour l'achever, une toux le secoue toutes les nuits de quintes qui lui emportent la poitrine.

Ah ! comme il regrette, malgré tout ce qu'il s'y attachait de peines et de sacrifices, sa terre de Saint-Emmanuel, à laquelle l'arracha l'espoir de s'enrichir au canal ! L'on souffre, aux champs, c'est vrai. Mais comme c'est bien pire, encore, le supplice de travailler à la journée, de sept heures du matin à six heures du soir, sous le soleil torréfiant, sans pouvoir se reposer quelques minutes, quand, exténué, on se demande si on ne va pas tomber faible tout à coup !

Quant à la mère, elle pense toujours au disparu ; elle le pleure toujours.

Elle est encore pareille pour Maurice. Elle ne peut plus songer à le rouer de coups comme lorsqu'il était enfant, mais elle l'accable de reproches et d'injures en présence de son mari, qui n'approuve pas, mais qui n'ose pas protester non plus.

Maurice endure tout sans rien dire.

Quand il sent trop forte la tentation de pleurer, trouvant qu'à la fin la coupe déborde, il songe à Germaine et il est consolé.

Sans son amour, comme la vie lui apparaîtrait vide et horrible à vivre !

Nous sommes en septembre.

Il est deux heures après minuit.

Une nuit sans étoiles et sans lune.

Toutes les lampes, aux maisons, sont depuis longtemps éteintes.

Dans l'épaisseur des ténèbres, un homme s'avance vers le village de Coteau-du-Lac, venant des chantiers du canal.

Une lanterne éclaire ses pas.

C'est Maurice qui a enfin achevé sa journée, – à deux heures du matin. Après avoir travaillé jusqu'à six heures du soir, il a juste pris le temps de souper, puis il est allé remplacer son père, dans les entrepôts de dynamite, aux carrières de la rivière Delisle. Il passait une heure et demie lorsque le vieillard est venu reprendre son poste. – Et maintenant Maurice va se reposer jusqu'à six heures du matin : alors, il devra se lever pour une journée nouvelle.

Malgré la fatigue qui l'écrase, Maurice, en lui-même, ne songe pas à se plaindre.

Seulement, il est, cette nuit, remplit d'un abattement profond, d'une tristesse noire.

Pourquoi ? Il serait bien en peine de le dire. Mais jamais, même en ses plus mauvais jours, il n'a eu d'aussi lugubres idées.

Au moment où il va arriver à la maison de ses parents, voici qu'une forme blanche passe devant lui.

Maurice tressaille violemment.

Qui est-ce ?

Dans les ténèbres, il ne peut rien voir à dix pas.

Mais il a projeté en avant de lui la lueur de sa lanterne, et il a reconnu…

— Germaine, toi ici ! à cette heure !

C’est, en effet, Germaine Beaudoin.

D’abord interdite, la jeune fille s’arrête en reconnaissant la voix de Maurice.

— Oui, c’est moi… ma tante ne va pas mieux, tu sais. Je suis obligée de la veiller toute la nuit et…

— Mais où vas-tu là ?

— Chez nous, chercher des remèdes, que j’y ai laissés.

— Et tu n’as pas peur, toute seule, à cette heure-ci, à la noirceur ? reprend Maurice, en offrant son bras à la jeune fille.

— Mais non. Je suis brave, hein ! répond en riant Germaine. Mais, poursuit-elle, dis-moi donc d’où tu peux bien venir, toi-même, à une telle heure.

— De travailler. Je viens justement de laisser ton père et le mien, sur le canal.

— Aux carrières… et toujours cette affreuse dynamite ! Sais-tu quand cela va finir, toi ? Moi, je redoute toujours un malheur. C’est si dangereux, ce travail-là ! Quand je vois arriver quelqu’un chez nous, je tremble : si c’était pour nous annoncer une mauvaise nouvelle ! Pourquoi aussi nos parents n’essaient-ils pas à changer d’emploi ? Comme cela, je ne dors jamais tranquille.

Maurice ne répondit point. Après quelques instants de silence :

— Dis donc, Maurice, s’informa soudain Germaine, d’une voix émue, tu me parais bien triste, bien abattu : qu’est-ce que cela veut dire ? Qu’as-tu donc, ce soir ?

— Rien, rien, je t'assure… ou plutôt, c'est vrai, dit Maurice devenu très grave, c'est vrai : j'étais triste, tout à l'heure, bien triste. C'est curieux, et je serais bien embarrassé de dire pourquoi, mais j'avais, quoique sans raison, beaucoup de peine.

— Mon pauvre Maurice !

— Mais ça n'est rien : depuis que tu es près de moi, que j'entends ta voix, que je te sens là, appuyée à mon bras, je suis mieux… Ces mauvaises idées s'en vont…

Un silence se fit.

— Nous sommes arrivés, dit Germaine, après quelques instants.

Tous deux s'arrêtèrent.

— Je vais t'attendre, dit Maurice, à la jeune fille, comme celle-ci allait entrer chez sa mère. Et j'irai te reconduire ensuite à la maison de ta tante.

— Non, merci ; j'ai besoin d'être ici, au moins une demi-heure pour préparer tout ce dont j'ai besoin.

— Comme ça, il faut donc se séparer ?

— On se reverra demain… longtemps, hein, veux-tu ? Bonsoir !

Maurice serra fiévreusement entre ses doigts la main que lui tendait Germaine.

Puis, attirant doucement la jeune fille sur sa poitrine, il déposa sur ses lèvres un baiser fervent.

Germaine venait à peine de se dégager de la chaste étreinte de son amoureux pour entrer chez sa mère et Maurice n'était pas encore rendu chez lui, qu'un bruit épouvantable, terrifiant, ébranla la terre, cassant les vitres de la maison et réveillant toute la population endormie dans un rayon de vingt milles.

La dynamite avait sauté.

q

Chapitre 5 L'explosion

Tout le monde, dans le comté de Soulanges, se rappelle encore la terrible explosion qui se produisit sur les chantiers du canal, au mois de septembre 1894, et qui causa la mort de cinq personnes.

On se trouvait dans la deuxième année des travaux. Les ouvriers creusaient une veine rocheuse, à un mille et demi environ du village de Coteau-du-Lac. Durant la journée, ils perçaient des trous dans le roc pour y placer des cartouches de dynamite. Puis, la nuit venue, quand on pouvait présumer que toute la population des alentours était depuis longtemps plongée dans le sommeil et à l'abri, par conséquent, des quartiers de roc qui auraient pu assommer les gens pendant le jour, on mettait le feu à la dynamite. C'étaient alors, jusqu'au matin, des explosions qui se succédaient régulièrement, à intervalles d'une minute ou deux. Le lendemain, une autre équipe, très nombreuse, ramassait les fragments de roc disséminés par-ci par-là sur une étendue de plusieurs arpents, pour aller ensuite se grossir, à trois ou quatre en-

droits différents, de vastes amas de pierre qui de loin paraissaient autant de petites collines.

La dynamite, dont on consommait des quantités énormes, était contenue dans une espèce de grand hangar situé à une faible distance des carrières. C'est dans ce dépôt que se trouvait le père Gauthier, la nuit où nous avons vu Maurice reconduire Germaine jusqu'à la porte de sa maison. Outre le frère de Maurice, il y avait là le vieux Napoléon Beaudoin, et trois Anglais, des gens de Toronto.

Pendant que ses quatre compagnons travaillaient à transporter les lourdes caisses d'explosifs, le père Gauthier, debout dans un coin, demeurait sans rien dire, la tête entre ses mains, plus abattu que jamais. Des pensées lugubres hantaient le pauvre homme ; jamais ses compagnons ne l'avaient vu si lamentablement triste.

— Ohé, là… un coup de main ! cria Napoléon Beaudoin.

Le père Gauthier releva lentement la tête, puis, sans répondre, il s'avança, de l'air résigné et morne d'une bête de somme.

Mais en même temps s'imposait à son esprit, plus harcelante que jamais, la pensée de son existence douloureuse et vaine. En une seconde se précisa en lui, avec une intensité de vie effrayante, son passé navrant d'épreuves et de misères. Vertigineusement défilèrent devant ses yeux, comme les images d'un kaléidoscope, les scènes les plus noires, les déceptions, les malheurs, les souffrances de toute sa vie. Aucun détail ne manquait.

Il se revit, peinant du matin au soir, enfant, chez son père, d'abord, un habitant du Ruisseau, à l'aise, mais très avare, et mé-

chant. Puis, après s'être marié, sans amour, pour les trois cent cinquante piastres de sa femme, il s'établit à Saint-Emmanuel, où il prend une terre à ferme. Il dispute à la faim son existence de chaque jour. Un seul bonheur : – ce fils aîné, ce Georges, pour qui il donnerait le sang de ses veines. Le voici maintenant, après des années de tortures, sur le point d'être heureux : il gagne beaucoup ; il sera bientôt à l'abri de la misère. Mais non. C'est un rêve. Son fils Georges disparaît. Noyé dans les rapides. Puis la maladie…

Et maintenant, il doit travailler de nuit, aux carrières, malgré la toux qui lui arrache les poumons. En a-t-il encore pour dix ans de vie ? Non : dans une couple d'années, bien sûr, on l'emportera, par un matin sombre, vers le cimetière où le fossoyeur l'attend…

Ne sera-ce pas mieux, d'ailleurs, sa femme sera bien débarrassée… Pour ce qu'elle l'aime… Et Maurice ? Mais a-t-il le droit de compter sur l'amour, sur la pitié, même, de cet enfant dont il fit si longtemps le martyre ?

Il faut travailler, continuer de travailler jusqu'au lendemain – pour recommencer le soir.

Pourquoi s'acharner après l'effort inutile ; ne serait-ce pas mieux s'il mourait, là, tout de suite ?

Le père Gauthier s'est penché pour saisir son fardeau.

C'est à ce moment qu'au village Maurice et Germaine, en se disant au revoir, viennent d'unir leurs lèvres dans un baiser.

Et c'est à ce moment qu'un bruit formidable fait trembler la terre et brise les vitres des maisons.

La dynamite a sauté.

À vingt milles de là, les gens se réveillent avec effroi, croyant à un violent tremblement de terre.

L'explosion produit un bruit sinistre. Au loin, les chiens épouvantés hurlent à la mort.

Le lendemain, le soleil se leva sur un spectacle horrible.

À l'endroit où s'élevait la veille le dépôt à dynamite, la terre était labourée à une profondeur considérable, sur une distance de plusieurs centaines de pieds carrés. Il ne restait plus une planche de la construction. Rien que de la terre bouleversée et des morceaux de roc en éclats dans un chaos indescriptible. L'explosion avait creusé dans le sol un trou béant, énorme. De la construction, des instruments et de tout ce qu'il s'y trouvait, il ne restait rien. Tout avait été emporté comme une paille dans l'ouragan.

Des cinq malheureux ouvriers dont nous avons parlé, on ne retrouva pas même un lambeau de chair dans le voisinage du lieu où s'était produite l'explosion.

Après de longues recherches, on découvrit, dispersés à plusieurs arpents de distance les uns des autres dans les champs d'alentour, les débris des infortunés.

Le premier cadavre reconnu fut celui de Napoléon Beaudoin.

« L'identité, lisait-on dans la Presse du temps, a été établie grâce à une breloque qu'on retrouva tordue et brûlée dans les lambeaux de vêtements qui adhéraient au corps. La tête formait une masse informe et ensanglantée, où l'on ne pouvait même plus deviner les traits de la victime. »

Dans un champ voisin de la rivière Delisle, parmi les épis froissés et les fleurs tachés de sang, des ouvriers trouvèrent, dans l'avant-midi, un corps humain affreusement mutilé.

« Il manquait à la victime, expliquèrent les journaux, la tête, les deux bras et une jambe. Ses vêtements avaient été brûlés ou arrachés, il n'en restait plus que de minces lambeaux, grâce auxquels on put cependant identifier le corps comme étant celui de feu Joseph Gauthier. »

Quant aux trois autres malheureux, il fut absolument impossible de les reconnaître. On déposa dans une même boîte, pêle-mêle, les lambeaux qu'on put retrouver de leurs cadavres, puis après l'enquête du coroner MacMahon, tenue à Coteau-du-Lac, on expédie les restes mortels à Toronto, par le Pacifique.

Une consternation impossible à peindre régnait dans la campagne lorsque la voiture portant la lugubre boîte passa pour se rendre à la gare de Saint-Clet.

On fit aux deux autres victimes, à l'église de Coteau-du-Lac, des funérailles simples, que les circonstances rendaient singulièrement impressionnantes.

Ce fut par un matin sombre.

Il pleuvait, et une tristesse intime émanait des choses.

Quelques compagnons de travail des malheureux assistaient au service. La plupart n'avaient pu venir : il faut toujours songer à gagner sa vie, quand on est pauvre.

Comme la foule sortait de l'église, pour reconduire au cimetière les deux cercueils, Maurice Gauthier, en levant la vue, ren-

contra les grands yeux voilés de larmes de Germaine Beaudoin.

Dans sa toilette noire, la jeune fille était plus belle que jamais. En la voyant, Maurice sentit un réconfort puissant le gagner.

Il en avait besoin. Car, malgré les supplices de son enfance, il ne pouvait se défendre d'aimer cet homme qui était son père et dont les cuisants malheurs, joints aux regrets de la fin, tendaient à effacer la conduite indigne des anciens jours.

Longtemps après, des habitants voisins des carrières, et des promeneurs égarés à travers les champs trouvaient encore, ici ou là, près des baies, ou sur les bords de la rivière Delisle, dans les pâturages ou dans les bois, des membres humains aux muscles disjoints et aux chairs calcinées.

Un enfant qui pêchait à la ligne dans la rivière par un bel après-midi, trouva sur le bord de la grève un objet de forme étrange. C'était une tête humaine, horriblement déformée.

Sous le soleil qui dardait d'aplomb ses rayons, les oiseaux chantaient leurs joyeuses chansons. Et, parmi les fleurs des eaux, où se jouaient les libellules, la tête gisait, sinistre, pendant que dans les grands yeux vides les mouches bourdonnaient.

q

Chapitre 6 La mère et le fils

L'accident des carrières s'était produit dans la nuit du mercredi au jeudi. Le service eut lieu le samedi.

Le surlendemain, dès sept heures du matin, Maurice est à l'ouvrage : il a repris son accablante tâche de tous les jours.

L'événement tragique qui a emporté son père a brusquement changé ses plans d'avenir, car il reste seul à avoir charge de sa mère. Le pauvre garçon n'ose plus penser aux projets de mariage qu'il avait formés : Dieu seul sait quand il pourra maintenant unir sa destinée à celle de Germaine.

Quant à la veuve Gauthier, elle n'a pas été affectée outre mesure par la mort de son mari, qu'elle n'aima jamais. Pour elle, la situation, la première stupeur passée, est celle-ci :

Son mari est mort : ça lui fera moins d'argent. D'un autre côté, elle n'aura plus de misère à soigner un malade qui s'entête à ne pas revenir. Et puis Maurice lui reste. C'est un « bon à rien » mais il gagne beaucoup. Elle n'a donc pas à craindre le manque d'argent. Au reste, elle économisera plus que jamais.

Ce sont les seules idées qui s'agitent au fond de sa vieille tête.

Ce sont les seules idées qu'elle peut avoir.

Il fut un temps où elle aurait pu connaître d'autres sentiments. Mais les années sont venues, – des années pendant lesquelles elle n'a jamais pu penser à autre chose qu'à gagner – et au prix de quels constants sacrifices ! – son pain quotidien. Et toutes les racines généreuses sont mortes de sécheresse en ce cœur qui jamais n'eut le temps de pleurer, ni d'aimer.

Elle ne regrette pas son mari, et cela s'explique. Elle l'épousa, un jour, sans bien savoir ce qu'elle faisait, beaucoup pour faire comme les autres et beaucoup pour complaire au désir de sa famille. L'existence, pour elle, est dès longtemps devenue une

longue route fastidieuse, et monotone, et douloureuse, qu'il s'agit de suivre les yeux bandés, sans s'arrêter, sans se plaindre, sans penser, – comme un cheval.

Jamais elle n'eut de tendresse pour personne : elle aima son fils aîné ainsi qu'une femelle de bête son petit.

Tous les sentiments dont jadis elle porta les germes en son être se sont émoussés, sont morts, au choc des épreuves et des misères, – pour faire place à un seul souci, – celui de l'argent. L'argent, que d'abord elle considéra peut-être simplement comme un moyen d'acquérir l'aisance – c'est-à-dire, dans son esprit, le bonheur, – est devenu le seul but, l'unique raison d'être de cette femme. Ce qu'elle pourra faire de cet argent, elle serait bien en peine, maintenant, de le dire. Elle veut de l'argent, voilà tout. – Et c'est tout.

Son mari est mort ? Et dans des circonstances affreuses, terrifiantes ? – Cela l'aurait émue peut-être, il y a bien longtemps, mais aujourd'hui la partie de son âme où un tel événement eut pu exciter des sensations douloureuses est paralysée, atrophiée.

Des faits semblables ne sont-ils pas d'ailleurs d'observation journalière ? Et comment l'accoutumance des pénibles travaux, obstinément répétés de jour en jour, la lassitude d'une existence uniformément grise, invariablement morne, la continuelle privation des moindres joies, des plus faibles satisfactions, la suppression des espérances toujours renouvelées en des lendemains plus cléments, et la monotone persistance des soucis, des tristesses, des dépressions physiques et morales, pourraient-elles aussi ne pas préparer infailliblement le chemin à l'engourdissement de l'émotion pour tuer finalement chez l'être humain la sensibilité ?

Un an s'est écoulé depuis le jour où le père Gauthier a perdu la vie dans l'accident que l'on se rappelle.

Maurice vit seul avec sa mère.

Celle-ci est toujours du même caractère.

Elle n'a pas vieilli.

Elle pense encore à l'argent, à l'argent seul.

Invariablement, Maurice, tout le temps qu'il a travaillé, c'est-à-dire, tout l'été, ainsi qu'une bonne partie du printemps et de l'automne, lui a remis chaque mois intact le montant de ses gages.

La vieille femme a fait sur cet argent des économies relativement considérables.

Maurice aurait bien désiré se procurer de nouveaux vêtements pour les jours de fête, mais sa mère n'a pas voulu, et il n'a pas osé insister.

Il est très mal traité : la bonne femme lui donne à manger quand elle a le temps, et elle le rudoie souvent.

Maurice endure tout sans rien dire. Lui, le jeune homme estimé de tous pour son énergie et son courage, est en présence de sa mère l'être impuissant qu'il fut toujours. Dès ses premiers ans il s'est senti dominé par l'ascendant qu'exerça sur lui la volonté de cette femme injuste et despotique. Et malgré les années qui ont passé et même en présence des plus grandes indignités il n'a pu rompre le charme qui fait de lui un esclave.

Combien de fois, tirant des plans d'avenir, Maurice n'a-t-il pas pris la résolution d'aller trouver sa mère pour lui annoncer, respectueusement mais carrément, qu'il voulait se marier ! Il est bon chrétien, sans doute, et il n'ignore point le commandement de Dieu qui veut que l'on honore « ses père et mère ». Mais il croyait ne manquer à aucun devoir en mettant à exécution cette idée. Seulement, ses yeux avaient à peine rencontré le regard de la vieille femme, qu'il se sentait incapable de prononcer le premier mot du discours qu'il avait préparé. Car ce regard qui l'avait subjugué et terrorisé durant son enfance, conservait encore sur lui la même influence.

Aussi se prend-il quelquefois à regretter son père, malgré ses anciennes violences.

Et, le soir, il lui arrive encore de sangloter, comme autrefois…

Heureusement, la pensée de Germaine, qu'il voit chaque jour, lui offre une douce consolation.

Il espère en demain, toujours…

Et toujours la radieuse, enchanteresse vision de son adorée repasse devant ses yeux, pour sécher ses larmes, quand il pleure, comme autrefois, enfant, dans son misérable sofa…

q

Chapitre 7 Les adieux

C'est à Lachine que nous retrouvons notre héros.
Nous sommes en janvier 1896.

L'automne dernier, après les premières neiges, Maurice s'est trouvé sans ouvrage.

Alors, sa mère lui a dit, un matin :

— Je crois bien que nous allons partir du Coteau, faire comme tant d'autres. Il n'y a plus de gagne, par ici. Nous allons nous en aller à Lachine ; nous louerons une maison bon marché, et tu travailleras aux Shops. Ainsi tu ne perdras de temps ni hiver ni été.

Malgré la crainte et la timidité qu'il éprouve en face de sa mère, Maurice a protesté. Il a fait valoir contre ce projet toutes les meilleures raisons. Mais la vieille, têtue, a persisté.

Germaine, en apprenant cette nouvelle, a pleuré comme un enfant, et il a fallu tout le courage de Maurice pour la consoler. Cependant tous deux ont fini par se résigner à l'inévitable.

Quelques jours après.

Il passe dix heures du soir. Maurice doit partir avec sa mère, demain matin, pour Lachine.

Il veille, pour la dernière fois, avec Germaine, dans une modeste pièce, grande comme la main, – le salon.

C'est là que depuis trois ans les deux amoureux ont passé les moments les plus heureux de leur vie.

Ce soir, ils sont très tristes. Ils sentent approcher le moment de la séparation.

Ils ont déjà passé près de trois longues heures ensemble sans s'être presque parlé, tout au bonheur de se sentir l'un près de l'autre, et de se regarder, en détournant la tête, de temps en

temps, lui pour cacher l'émotion qui le domine, elle pour essuyer ses grands yeux bleus mouillés de larmes.

Ont-ils été heureux, ici, un peu !

Et dire que tout cela va finir !

…Et qu'il va falloir, dans quelques minutes, se quitter… pour se revoir… Dieu sait quand !

Elle s'ingénie à ne pas laisser voir la tristesse qui lui crève le cœur.

Il essaie même de paraître joyeux.

Ils veulent, tous deux, avoir l'air courageux, afin de ne pas s'enlever l'un à l'autre leur force.

— Tu m'écriras, demain… bien sûr ? répète pour la vingtième fois Germaine.

— Quand je te le promets…

— Et tu viendras me voir le mois prochain au plus tard ?…

— Tu sais… répond Maurice, la voix mouillée de larmes, tu sais bien… Germaine… que je ferai plus que mon possible…

Tous deux se taisent un long moment.

— Te souviens-tu, Maurice, prononce soudain la jeune fille, attendrie – te souviens-tu quand tu m'avais apporté cette bague ?

Elle désigne à son doigt un joyau de peu de prix, que Maurice avait pu lui offrir, il y avait déjà longtemps, – du temps de son père, – Dieu sait au prix de quels prodiges d'économie !

Une émotion puissante étreint le jeune homme à la gorge.

— Te souviens-tu, poursuit Germaine, te souviens-tu de nos promenades du soir, l'été ?

Oui… Maurice se souvient.

Il s'en souvient comme si c'était d'hier.

Au soir tombant, une fois sa journée d'ouvrage finie, Maurice, après avoir revêtu ses meilleurs habits, partait, donnant le bras à Germaine, pour une promenade aux alentours du village. On passait devant le vieux moulin aux vannes assoupies, après avoir salué, en passant, la bonne église de la paroisse, puis l'on entrait dans l'ancien fort où, à la place des canons et des armes d'autrefois, poussent de la belle herbe haute et verte et des fleurs des champs rouges, jaunes et bleues, dont les enfants font de beaux bouquets parfumés et joyeux. Et c'étaient, dans la paix salutaire de la nuit qui s'installait doucement, de longues, longues causeries, avec, pour intermèdes, de longs, longs silences… L'on marchait jusqu'au bord du fleuve, après avoir traversé, sur un pont peu solide, où ne passait jamais sans de grands petits cris d'effroi la peureuse Germaine, un canal creusé il y avait déjà bien des ans pour activer une scierie dont il ne reste plus que de vagues ruines… Puis l'on écoutait, très longtemps, la jeune fille appuyée au bras de son ami, le fleuve, dont le cours se hâte sans fin à travers les cascades, dans un grand tumulte solennel qui s'élève éternellement… À quelques arpents de la rive, les îles faisaient de grandes taches bleu pâle, d'un bleu de fumée, dans l'obscurité grandissante… Une paix, une douceur infinies tombaient du calme firmament… L'air du soir avait des caresses et un parfum profond montait des prairies du fort… Du lointain venait, rare-

ment, un cri d'enfant que l'écho répétait… ou le bruit d'un oiseau s'envolant de son nid avec des clameurs effarouchés… le son d'une cloche qui priait dans le soir, comme la voix qu'aurait une âme… – la cloche grave de l'église, ou celle plus légère, plus aérienne, du couvent des Sœurs…

Et rien n'était plus doux, plus divinement doux, que de se sentir, dans cette paix, parmi la seconde nature jamais troublée, Maurice près de Germaine, Germaine au bras de Maurice…

L'on revenait, ensuite – aussi tard que possible – par la grande rue depuis longtemps déserte… en repassant devant le vieux moulin qui moud le blé – devant le vieux cimetière, gardien de ceux qui ont assez vécu – devant l'église où se bénissent les amours…

Enfin, l'on se disait : à demain, quelquefois à la porte de Germaine et quelquefois dans le petit salon grand comme la main, après s'être chastement embrassés…

— Te souviens-tu de nos promenades ? avait demandé Germaine, après avoir rappelé cent autres souvenirs touchants.

Maurice ne répondit pas. Seulement, une larme brûlante tomba de ses yeux sur la main de la jeune fille.

— Tu pleures !… Ah, mon Dieu ! qu'allons-nous devenir ?

Germaine a longtemps sangloté, sur le cœur de celui qui va partir.

Le jeune homme s'est, le premier, ressaisi.

Il a consolé – un peu – son amie.

Celle-ci lui a fait répéter dix fois peut-être encore sa promesse d'écrire sans retard.

Les deux jeunes gens vont enfin se séparer.

Mais il ne veut pas partir encore.

— Germaine !... dit-il tout à coup, d'un ton étrange et que celle-ci ne lui connaissait point, Germaine, mon âme, me jures-tu, au moins, de ton côté, de ne jamais m'oublier ? Le Ciel ne veut pas permettre que nous unissions dès maintenant nos destinées, mais me jures-tu, ce soir, de ne jamais appartenir à un autre ?

— Voyons, Maurice, qu'as-tu, mais qu'as-tu donc ? demanda Germaine au comble de l'étonnement.

— Rien... C'est une idée qui m'est venue... comme ça... un caprice.

Mais, ajouta-t-il d'un ton tout à coup changé et plus ferme, mais, dis-moi, je t'en prie à genoux, me le jures-tu ?

— Maurice, prononce gravement la jeune fille, tu dois depuis longtemps connaître autant que mon caractère, mes sentiments à ton endroit. Mais, puisque tu y tiens, je te jure donc – au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit – de n'avoir jamais d'autre mari que toi.

Et Germaine, solennellement, a fait un grand signe de croix.

q

Chapitre 1 Lachine

On est au commencement de décembre.
La journée est froide et sombre.
L'on voit, dans les champs pleins de neige, se dresser comme des squelettes les grands arbres noirs, les grands arbres morts.

La nature, en cette fin d'automne, paraît vide horriblement.

Maurice, à la gare de Coteau-du-Lac, attend le train qui doit, dans quelques minutes, l'emporter, avec sa mère, vers Lachine, – vers la triste petite ville qu'il n'a jamais vue, mais qu'en imagination il se représente comme une forêt de hautes cheminées se profilant, toutes noires, sur l'horizon plein de fumée. C'est là que désormais vont s'écouler ses jours.

Tout à l'heure, en s'en venant, sans avoir revu Germaine, il a voulu, avant d'arriver à la station, jeter un dernier regard sur le village, groupé autour de la croix du clocher, puis sur les chantiers du canal, où tant de longs jours il peina, sous le soleil ou la pluie, sans jamais songer à se plaindre, éclairé constamment par le radieux souvenir de celle que le soir il reverrait, dans le petit salon…

C'est là, sur le canal, qu'une nuit : le tragique souvenir !… Là-bas, c'est le cimetière, où dort pour jamais son père…

Plus loin se devine le fort, le vieux fort… l'endroit des longues promenades par les soirs calmes d'été, sous le regard clément des étoiles… Ainsi, il doit quitter ces lieux auxquels s'attachent pour lui tant de souvenirs, où il a vécu les moments les plus heureux de sa vie passée.

Non, ce n'est pas seulement un mauvais rêve : voilà le train qui s'avance, là-bas, dans un grondement…

Maurice est installé en deuxième classe, près de sa mère. La locomotive, en soufflant très fort, emporte le convoi.

On passe au-dessus de la rivière Rouge… puis, très vite, les bois connus, les paysages familiers, disparaissent. Par la vitre du wagon, Maurice regarde distraitement, les yeux mouillés de larmes, les poteaux télégraphiques, et les arbres, et les maisons, dans une course folle, qui s'enfuient, qui s'enfuient.

Une immense détresse le tient au cœur.

— Lachi… i… ine ! Lachi… i… ine ! crie d'une voix enrouée, monotone, le chef de train.

Le convoi est reparti, et Maurice se retrouve à côté de sa mère sur le quai de la gare de Lachine.

C'est toute une affaire de trouver un cocher qui veuille transporter à la rue Bridge le mince bagage des deux voyageurs, car la mère Gauthier tient absolument à ne pas payer plus de vingt-cinq cents. Enfin, après une demi-heure de recherches, on rencontre un homme qui veut bien accepter les conditions de la bonne femme.

Les travaux d'installation, dans un misérable logis composé de trois pièces minuscules, ont pris la journée de l'arrivée.

Le lendemain, Maurice se met à la recherche d'un emploi. Dans toutes les usines, où il se présente, on lui dit de repasser un autre jour.

Pendant une semaine, on lui fait chaque matin la même réponse.

Des Italiens, des Anglais, arrivés d'outre-mer tout récemment, voient un ennemi dans cet homme qui veut de l'ouvrage. Ils l'accablent, au passage, d'ignobles injures.

Enfin, un bon jour, Maurice reçoit l'ordre de se rendre aux fourneaux où l'on fait la fonte.

Après un mois de son nouveau travail, le malheureux jeune homme a maigri de dix livres.

Il est fort comme bien peu, nous l'avons dit, et très courageux ; mais c'est tout simplement effrayant, de travailler à faire de la fonte.

Maurice passe ses journées à quelques pieds du métal en fusion. Il a été plusieurs fois déjà affreusement brûlé.

À six heures du matin, il fait encore noir quand il entend les sifflets lugubres des fabriques. Il lui faut se lever, s'habiller et, après avoir pris à la hâte quelques bouchées d'un fort mauvais repas, partir pour la fonderie.

Par les rues où déjà s'achemine la multitude des travailleurs, Maurice s'avance vers le lieu de son ouvrage. Des lampes électriques, de leur lueur froide, crue, percent ça et là l'obscurité qui s'attarde.

Pas un visage connu. Partout des figures antipathiques ; des étrangers aux allures qui ne disent rien de bon.

Puis, c'est le travail de l'usine, jusqu'à six heures du soir. À midi, une heure de répit pour avaler un repas détestable, – de

quoi ne pas mourir de faim.

Oh la fraîcheur du vieux fort et le calme du village !

Ah, retourner au village… retourner au village !

Revivre la vieille existence si bonne !

Revoir Germaine ! tous les jours !

Retrouver le bonheur !

Hélas ! c'est un rêve impossible, auquel il faut ne pas penser : Maurice paraît bien pour toujours condamné à travailler à l'usine, – à l'usine odieuse, où peinent comme dans un bagne les forçats du travail assassin.

La nuit, durant son sommeil, le jeune homme a de brusques soubresauts : ses rêves lui montrent, dans la nuit funèbre, les lueurs sinistres des cheminées d'usines.

Il n'a pas revu Germaine.

Mais il lui écrit deux fois par semaine et elle lui répond toujours sans retard.

Les touchantes confidences que ces lettres des deux amoureux, et sans ces lettres, ces lettres bénies, Maurice aurait-il encore la force de vivre ?

q

Chapitre 2 À la gare Bonaventure

Aux premiers jours de février, Maurice n'avait pas encore pu aller à Coteau-du-Lac. À cette époque, il reçut de Germaine une longue lettre, au cours de laquelle la jeune fille lui annonçait sa prochaine visite à Montréal. Il était invité à se rendre, dès le samedi suivant, chez la sœur de Germaine. « C'est là que tu m'écriras, disait Germaine, pour me dire si tu peux venir et à quelle heure je t'attendrai. Tu adresseras ta lettre au numéro 108, rue Cadieux, Montréal, P.Q. »

On a vu, au début de ce récit, de quelle manière odieuse notre héros avait été traité durant son enfance. De cette période douloureuse de sa vie, Maurice a gardé un souvenir dont la persistance, même aujourd'hui, le laisse, en face de sa mère, stupide et incapable de jamais protester. C'est un phénomène étrange et très curieux, que ce jeune homme fort comme quatre et courageux comme pas un, à qui aucun des « batailleurs » de la fonderie n'a jamais pu faire peur, et qui se retrouve soudain sans volonté et rempli presque d'effroi devant cette vieille femme au chef branlant, aux cheveux gris, abattue par la maladie, chaque jour un peu plus penchée vers la terre et que les enfants, dans les rues, poursuivent de leurs vociférations, comme une vieille folle, comme une vieille sorcière…

C'est bien une influence incompréhensible et mystérieuse que l'ascendant de la veuve Gauthier sur son fils. Sans doute on comprend que Maurice respecte et honore sa mère, malgré ses anciennes cruautés, malgré l'indignité, la monstruosité de sa conduite passée. Il n'y a à cela rien d'étonnant : il a bien pu pardonner toutes les offenses pour ne penser qu'à ses devoirs de fils.

Cela se conçoit. Mais comment, d'autre part, expliquer que, sans jamais élever la voix, il obéisse toujours aveuglément à tous les désirs de cette marâtre qui est sa mère ?

De fait, cette femme exerce sur son fils une fascination véritable ; en face de sa mère, le jeune homme d'aujourd'hui se retrouve l'enfant d'il y a dix ans, médusé par un seul regard de celle qui pendant des années l'a tenu à ses pieds, courbé de terreur, sans aucun reste de volonté. Et maintenant, Maurice, à vint et un ans passés, n'a pas encore reconquis sa volonté. Il ne s'est pas encore débarrassé du joug qui fait de lui, à de certains moments, un être uniquement passif, que guide une volonté étrangère. Comme un hypnotisé, il ne peut même penser à se libérer de cet esclavage.

Ces considérations un peu longues s'imposaient ici pour expliquer le fait que pendant deux longs mois Maurice ne soit pas allé à Coteau-du-Lac une seule fois.

Pourtant, à la date fixée dans la lettre de Germaine et qui tombait juste un samedi, Maurice voulut profiter de son après-midi de congé pour aller à Montréal rencontrer sa blonde.

À une heure, en arrivant de son ouvrage, il remit intacte à sa mère, selon son habitude de tous les samedis, l'enveloppe contenant le salaire de sa semaine.

— Tu n'as pas besoin de chercher, bon à rien ; j'ai tout trouvé, hier, en faisant le lit. Mais veux-tu bien me dire, à cette heure, où est-ce que tu avais pris cet argent-là ?

Pâle et tout défait, Maurice expliqua la chose. Comme sa mère ne lui laissait jamais d'argent et qu'il pouvait d'un jour à l'autre

se trouver à avoir besoin de quelques sous, il avait songé à travailler le soir pour se faire des « estras ». C'est ainsi qu'il avait pu gagner $2.50 en aidant à un épicier de la rue du Canal à faire la livraison de ses marchandises. Il avait travaillé pendant dix jours pour cette somme.

— Et au lieu de donner cet argent à ta mère, tu l'as caché ! s'écria la vieille avec indignation. Mais, reprit-elle, soudain radoucie et contente d'elle-même, – mais une chance que j'ai encore bon œil, hein ! mon garçon !

— Maman, s'écria Maurice, écoutez, maman, remettez-moi mon argent !

Le pauvre garçon avait réfléchi que sans le sou comme il se trouvait, il ne pourrait aller voir Germaine. Il y avait une telle désolation dans sa voix que sa mère en fut malgré tout frappée.

— Te remettre cet argent, répondit-elle sans colère, mais qu'est-ce que tu veux en faire ? D'abord, tu n'en as pas besoin…

— Remettez-moi mes $2.50. Oui, j'en ai besoin…

La vieille, à ces mots, se fâcha :

— Que je te remette tes $2.50 !… tu en as besoin !… Et pourquoi faire ?…. C'est-il que tu veux te jeter à la boisson, à cette heure, payer des traites à tous ces bons à rien des shops, ou bien te débaucher avec les courailleux ?… Ah ben oui, si tu crois que je vais te laisser loafer avec ces gâs-là !… Écoute, mon garçon, je suis ta mère et tu dois me donner tout ce que tu gagnes : tu n'as pas le droit de rien gaspiller. Reparle-moi plus de ça… ça vaut mieux pour toi !

Et elle s'en alla laver sa vaisselle.

Maurice, consterné, n'osa pas ajouter un mot.

Seulement, il s'assit sur son lit et se mit à réfléchir.

Il a promis à Germaine d'aller la voir cet après-midi. Et voici que la chose lui devient impossible : il n'a pas un sou dans sa poche. Comment va-t-il faire ? Où trouver de l'argent ? Qui voudrait lui en prêter ? Tout le monde sait qu'il vient de recevoir son salaire : quel prétexte pourrait-il trouver pour aller, un jour de paie, emprunter de l'argent, ne fût-ce qu'une piastre ?

Mais une idée lui vient tout à coup : vivement, il se lève. Il se rase soigneusement, revêt ses moins mauvais habits, prend son chapeau, son paletot, et sort.

Il ne fait pas trop froid.

Il descend la rue Bridge et, tournant à gauche, il suit la rue du Canal un arpent ou deux, pour s'arrêter chez un marchand juif dont l'enseigne, en lettres blanches sur fond noir, porte le nom de M. Aaron.

Quand Maurice, après quelques minutes, sort du magasin de M. Aaron, il n'a plus son paletot : M. Aaron lui a prêté $1, en gardant l'habit comme garantie. Les affaires sont les affaires.

Il approche trois heures lorsque Maurice, dont le cœur bat à coups précipités dans la poitrine, sonne à la porte d'une modeste maison portant le numéro 108, rue Cadieux. C'est là qu'habite la sœur de Germaine.

Les deux jeunes gens, en se revoyant, après deux longs mois de séparation, se sentent envahis d'une immense joie, que l'idée

de la séparation prochaine, inévitable, ne tarde pas à venir gâter un peu.

On rappelle les anciens souvenirs, attendrissants plus que jamais.

Maurice parle peu de sa nouvelle situation. Il craint de faire souffrir Germaine en lui disant la vérité.

Germaine donne des nouvelles du village.

Au canal, dès le printemps, il y aura d'excellents emplois pour les bons ouvriers. Pourquoi Maurice ne reviendrait-il pas ?

— Hélas ! on n'y peut penser…

Les deux jeunes gens s'adorent plus que jamais. Dans les circonstances, ils ne peuvent pourtant guère songer à l'avenir, Il faut attendre. L'on verra plus tard.

Comme l'on serait bien, tout de même, dans une petite maison proprette et joyeuse, habillée de houblon, avec beaucoup de fleurs aux fenêtres, dans un coin silencieux du village ! Comme ce serait doux, encore, de vivre ensemble, tous les deux, sur une terre, loin des usines et loin des travaux mercenaires ! Une terre, à la campagne, au loin, parmi les bois, ç'avait toujours été le rêve de Maurice, qui voulait être autre chose qu'un journalier. Mais à quoi bon penser à l'irréalisable ? – Ne vaut-il pas mieux se contenter d'espérer sans trop y compter dans les jours meilleurs qui, dit-on, s'avancent pour les patients ? N'est-il pas préférable de ne jamais bâtir de châteaux en Espagne ?… La sagesse n'est-elle pas de jouir du bonheur d'aujourd'hui sans trop penser aux lendemains énigmatiques, si décevants parfois ?…

À cinq heures moins un quart, Maurice se lève pour prendre congé. Afin d'être rendu plus vite, il s'en retournera à Lachine par le Grand-Tronc. Germaine veut l'accompagner jusqu'à la station.

Ils y arrivent bientôt.

Le train que doit prendre Maurice partira dans un quart d'heure. C'est le même convoi qui l'emmena à Lachine, par un matin sombre et froid, voilà plus de deux mois. Des gens de Coteau-du-Lac et des localités environnantes y monteront sans doute. Pour éviter de rencontrer des connaissances qui les gêneraient, les deux jeunes gens entrent dans la salle d'attente des voyageurs de première. Ils prennent place sur un banc, suivant d'un œil anxieux l'aiguille sur le grand cadran, au milieu du mur.

Ils parlent peu.

Une émotion intense les étreint à la gorge.

Mais, sans mots inutiles, ils se comprennent.

Ils endurent le même tourment, – l'angoisse de la séparation prochaine, brutale, nécessaire.

Et, parmi le décor glacial de cette gare de chemin de fer, leur souffrance se fait plus poignante.

Quel être sensible n'a jamais été frappé de la tristesse indicible qui émane de ce spectacle toujours le même et jamais pareil : une gare de chemin de fer ? Des multitudes d'êtres humains se suivent, se croisent et se mêlent là comme les flots dans la mer. Ils s'en vont sitôt qu'apparus. D'autres les remplacent, qui s'enfuient après. Et d'autres… d'autres… d'autres viennent encore,

plus loin – là-bas et toujours… Sans fin ils défilent comme des ombres.

C'est la Foule, la Foule diverse et changeante, la Foule bigarrée, multicolore et multiforme… La rétine se fatigue, s'épuise, à la voir s'écouler, comme les grandes eaux d'un fleuve… Il y a là des riches, et il y a là des pauvres. – Le millionnaire s'y rencontre auprès du journalier en salopettes. Des femmes qui paraissent des reines y étalent leurs pierreries et des pauvresses y promènent leurs haillons. – Le poète qui s'y est égaré se heurte à l'homme d'affaires pressé. – De jeunes enfants y suivent leurs bonnes, et tout près marchent pesamment des vieillards qu'éreinte le poids des années. On y entend, hachées au hasard de la course, des phrases de tous les langages. – Il y a les arrivants ; il y a ceux qui s'en vont. – Il y a les parents qui s'embrassent au retour et il y a les autres qui pleurent en se disant adieu. – On y rencontre des êtres abattus et des têtes enthousiastes. – On entend des sanglots entrecoupant des chants de joie. – Plus loin, les cochers crient à s'arracher le gosier et, tout près, les employés du chemin de fer se lancent de vibrants appels. – Et tous les bruits s'entendent là comme on y voit toutes les scènes. – Les cloches des locomotives semblent des plaintes d'âmes en détresse… La nuit, les fanaux des convois étoilent l'obscurité de lueurs troublantes par leur mobilité… Des géantes locomotives, monstres noirs, enrhumés et qui toussent, des pesants convois caparaçonnés de fer et de tout l'attirail fantastique de la gare, il se dégage une sensation étrange, formidable, qui frappe et ébranle, une sensation énervante et douloureuse.

La foule disparaît toujours. La foule ne diminue jamais. De ce chaos, confus, énorme, il monte une rumeur profonde. C'est une

clameur continue, ardente, impétueuse, comme le chant des vagues qui s'entrechoquent.

La multitude s'écoule toujours. Et les êtres ne se connaissent pas. Quand ils ne sont pas seuls, ils sont deux, trois, ou quatre ensemble, et tous les autres sont des inconnus – des indifférents – des étrangers.

L'isolement dans la foule n'est-il pas pire que l'isolement dans le désert ?

Et n'est-ce pas plus affreux d'être perdu dans les flots d'une multitude où chacun n'existe que pour soi, que pour être noyé dans un fleuve ?

Dans la lueur crue, froide, glaciale, des lampes électriques, Maurice et Germaine, trop émus pour pouvoir exprimer les pensées qui les assaillent, regardent passer la foule des inconnus – des indifférents – des étrangers, qui se coudoient sans se voir.

Est-il au monde rien de plus triste que la vue d'une gare de chemin de fer pour des êtres qui souffrent ? C'est plus navrant cent fois qu'une chambre mortuaire ou qu'un cimetière où, dans la fosse béante, on descend un cercueil… Le lit funèbre et la tombe font penser au repos : dans la gare, glaciale et tapageuse, c'est l'agitation fiévreuse et déprimante qui, seule, règne.

Malgré tout ce qu'il y a de peu consolant dans un pareil spectacle, en temps ordinaire Maurice et Germaine n'y eussent pas pris garde.

Mais, ce soir, leur sensibilité exacerbée leur rend presque intolérable cette scène pourtant si banale et que tout le monde regarde d'ordinaire d'un œil sec.

Germaine est plus forte, cette fois, que son ami, et maîtrise plus son émotion.

Celui-ci n'essaie même pas de parler, tant il craint d'éclater en sanglots.

— Les voyageurs pour Lachi… îne… Vaudreuil… crie soudain un employé en anglais.

Les deux jeunes gens se lèvent, se dirigent vers le train.

Un moment, Maurice reconquiert son sang-froid pour faire ses adieux à sa blonde.

Celle-ci doit partir dans quelques jours pour retourner à son village. C'est à Coteau-du-Lac que Maurice promet de revoir Germaine, avant qu'il ne s'écoule un mois.

Le train est parti depuis plusieurs minutes déjà quand Germaine, revenue enfin au sentiment de la réalité, quitte la gare – la gare lugubre – en s'essuyant les yeux.

Dans le convoi qui s'en va, là-bas, déjà loin – affaissé sur une banquette de deuxième, parmi les voyageurs qui crient et s'interpellent, un jeune homme, la tête entre ses mains, sanglote, sanglote éperdument…

q

Chapitre 3 Monsieur Onésiphore Marcheterre

Un an après. Février 1897.
Maurice est allé à Coteau-du-Lac une seule fois depuis son arrivée à Lachine. Il y a maintenant quatre mois qu'il n'a pas revu Germaine. Les lettres, lentement, se sont espacées : les deux amoureux ne s'écrivent maintenant plus que deux ou trois fois par mois. Les confidences de Maurice, toujours pareilles, respirent encore le même ardent amour, disent la même profonde nostalgie de l'adorée.

Les lettres de Germaine, il y a quelques semaines, ont presque subitement changé de ton. Maurice s'en est ému. Il y sent comme une contrainte étrange. Il souffre de ne plus retrouver la même complète expansion, la même confiance en l'avenir malgré tout, les mêmes témoignages d'une affection que l'absence ne fait que grandir en l'éprouvant.

Le jeune homme ne peut s'expliquer ce changement. Germaine s'efforce en vain de paraître toujours joyeuse et confiante. Elle n'a pu conserver sa sérénité des jours passés, et tout, jusqu'au tremblement de son écriture, trahit une inquiétude que vainement les mots s'obstinent à vouloir cacher.

Monsieur Onésiphore Marcheterre est, dans les Cèdres, presque un personnage.

Il est très populaire, Monsieur Onésiphore Marcheterre, – mais très populaire !

C'est un hôtelier considérable devant l'Éternel et fort vénérable aux buveurs.

Toujours animé d'une douce gaieté. Jamais troublé par aucun événement. Le plus impassible des humains. De lui, comme de l'homme d'Horace, on peut dire que les ruines de l'univers le frapperaient sans l'émouvoir.

Au reste, très solennel et profondément imbu de sa dignité. Plein de la plus transcendante condescendance pour tout le monde, jamais pourtant le moyen ne lui manque de réserver discrètement sa supériorité.

Sa buvette, décorée, avec la plus abracadabrante fantaisie, de petits drapeaux de papier jaunes, verts et rouges, de banderoles multicolores, que les mouches n'ont pas respectées, d'inscriptions en anglais : proverbes ou pieuses sentences, et d'une multitude d'annonces américaines de lagers et d'ales merveilleux, renferme encore, outre trois lanternes chinoises suspendues dans un coin, une foule d'objets bizarres et hétéroclites qui donnent vaguement à cette pièce l'aspect d'une pagode siamoise. Ce temple a, en tout cas, son grand-prêtre. Monsieur Onésiphore qui, grave, presque auguste, pontifie avec majesté derrière le comptoir. On y entend souvent des hymnes étranges : inouïs, charivariques ; c'est le chœur des ivrognes qui, d'une fabuleuse clameur, couvre la voix de l'officiant. Un accordéon consomptif ou un harmonica édenté y remplacent la musique de l'orgue, et la fumée des pipes, plus épaisse qu'un brouillard d'automne, y tient lieu de myrrhe et d'encens. – Arrive-t-il qu'un client s'enthousiasme excessivement, Monsieur Onésiphore, sans se troubler, et très grave toujours, prend le pochard par les deux épaules et, dignement, le pousse dans la rue.

On a pour Monsieur Onésiphore, dans le village, beaucoup de considération. C'est un homme « en moyens », un des « gros bonnets » de la place ; il a trouvé le tour de gagner pas mal d'argent, – plus que la majorité de ses concitoyens ; il ne contredit jamais personne ; il est toujours de l'avis de son interlocuteur du moment ; son sentiment sur n'importe quel sujet est celui de tout le monde. Il arrive fréquemment qu'on le prend comme arbitre, dans un débat ; alors il a l'art de répondre sans se prononcer, d'articuler des mots sans rien dire, tout comme un politicien. Ou bien, encore, savamment il se récuse. Il ne connaît rien du sujet ; en vérité, il ne sait que penser ; sans doute François a raison, mais vraiment Pierre ne saurait avoir tort : consultons plutôt Monsieur Napoléon…

Un homme si délicat doit nécessairement être populaire. Nous avons dit que Monsieur Onésiphore est très populaire.

Les buveurs lui trouvent une physionomie engageante.

De taille moyenne.

Quarante ans.

Un visage à peindre. Très rouge, comme une tomate bien mûre. Des yeux qui s'ingénient à n'avoir aucune expression, bien dignes de cet homme impassible. Des lèvres exagérément épaisses. Des traits noyés dans la graisse.

Pas de barbe.

Une figure de pleine lune, arrondie par un sourire de commande, qui se continue, obséquieux et ravi, depuis l'heure où s'ouvre la porte de l'établissement jusqu'au soir – après le départ du dernier client.

Un ventre phénoménal, un ventre rabelaisien, capable d'emmagasiner des gallons de bière et des verres de whisky, sans nombre.

Un détail, pour compléter le portrait. Monsieur Onésiphore est affligé d'une calvitie absolue, – conséquence, disent les mauvaises langues, d'une dizaine d'années écoulées loin des sentiers du bon Pasteur, dans diverses cités mal famées des États-Unis.

En revanche, notre personnage est riche, ou à peu près.

Comme les peuples heureux, le cœur de Monsieur Onésiphore n'a pas d'histoire. C'est peut-être que Monsieur Onésiphore n'a pas de cœur.

Il n'a jamais aimé et si, dans les aventures que lui prêtent les commères du village, il a pu trouver des jouissances… d'un certain ordre, réellement il n'a jamais aimé. Son cœur – s'il en a un – n'a jamais battu pour aucune femme.

Pourtant, depuis le mois de décembre, – à cette époque il a eu quarante ans, – Monsieur Onésiphore est obsédé d'une idée singulière. Il songe sérieusement – mais sérieusement – à se marier.

D'où cette inspiration lui est-elle venue ?

Nous l'allons voir.

Le digne hôtelier, le jour même de son anniversaire, avait été, comme disent les journaux, « l'objet d'une charmante petite fête intime ». Vers la fin de la soirée Monsieur Onésiphore, qui avait pris un nombre considérable de petits et grands verres, fut émerveillé d'entendre une « tune » d'harmonica enlevée avec un brio

de virtuose. Sur ce, il voulut se payer le luxe d'exprimer – une fois dans un an, pardieu, ça n'est pas coutume ! – une idée à lui.

— C'est bien simple, déclara tout à coup Monsieur Onésiphore dans le silence qui s'était fait après le tour de force du joueur d'harmonica, mais il n'y a rien que j'aime comme la musique… C'est bien simple… c'est bien simple, pour vous lever un homme, c'est fameux !…

Là-dessus, quelqu'un lui fit une suggestion : pourquoi n'achèterait-il pas un piano ? Un bel instrument dans son hôtel ne manquerait pas d'ajouter beaucoup à l'établissement, qui deviendrait du coup du dernier chic.

On parla longtemps de ce projet, qui enthousiasma tous les amis, et encore plus l'amphitryon.

Celui-ci était alors d'une gaieté extraordinaire.

Il n'hésita pas à promettre à ses amis qu'ils verraient avant le jour de l'An un beau piano dans le salon de l'hôtel.

Malgré son expérience des gallons, l'hôtelier se réveilla le lendemain matin avec un mal aux cheveux rien moins que réjouissant. Il se rappela sa promesse de la veille et, sur le coup, la regretta. Sans doute il lui serait facile de se délier d'un engagement pris dans de telles circonstances. Mais malgré tout il y en aurait qui grogneraient.

Réflexion faite, il se dit que ce ne serait pas un mal pour lui, après tout, que d'avoir un piano, et que ce qu'il dépenserait de ce chef ne serait pas de l'argent jeté à l'eau. D'ailleurs, ses moyens lui permettaient amplement de s'offrir un cadeau.

Une couple de semaines avant le jour de l'An un beau grand piano était installé chez Monsieur Onésiphore.

Celui-ci, entre temps, s'était livré à de profondes méditations. Il s'était dit qu'après l'arrivée de ce meuble il faudrait renouveler à peu près tout le mobilier de la maison. Cette idée ne lui déplut pas trop. « L'argent est fait pour rouler », aimait-il à répéter souvent. Donc il aurait un nouveau mobilier.

Monsieur Onésiphore serait désormais comme tous les autres bourgeois à l'aise. Il aurait une maison superbement montée. La considération dont il jouissait déjà ne manquerait pas, sans doute, de s'accroître considérablement de ce fait.

Un ami à qui il confiait ces projets lui dit :

— Mais, mon vieux, des meubles, c'est bien beau, mais ce n'est pas tout. Il te faut une femme, avec ça, comme les autres.

« Comme les autres ». Ces mots avaient remué profondément l'esprit de l'hôtelier, partisan convaincu de cette idée qu'autant que possible « il faut toujours faire comme les autres ».

Peu de jours après, il avait pris la détermination de faire comme les autres sur ce point aussi et de compléter l'ameublement de sa maison en y ajoutant une femme.

Alors, il serait au niveau des autres, il serait l'égal des gens les plus à l'aise, des plus gros bonnets de la localité.

Une femme !

Il la veut élégante, il la veut jeune, il la veut belle.

Une personne qui pourra lui faire honneur.

Il l'habillera comme il faut. Et, quand les plus considérés de ses amis, ou des étrangers, viendront à son hôtel, il leur montrera, avec son piano et ses autres beaux meubles, sa femme.

q

Chapitre 4 Chez la mère de Germaine

Monsieur Onésiphore Marcheterre est à la recherche de la femme de ses rêves.
Où pourra-t-il dénicher l'oiseau rare ?
Il ne manque pas d'assister à toutes les réunions où il y a beaucoup de filles à marier.

À la première soirée d'une série de fêtes de charité qui eurent lieu à Coteau-du-Lac, aux premiers jours de janvier 1897, au bénéfice de l'Asile des Sœurs de la Providence de la paroisse, Monsieur Onésiphore rencontra Germaine Beaudoin.

Dès qu'il la vit, il voulut, tout de suite, lui être présenté.

Germaine, très aimable toujours avec tout le monde, accueillit froidement le gros hôtelier.

Elle fut avec lui tout juste polie.

Monsieur Onésiphore fut un peu froissé, mais ne se découragea nullement.

Germaine était, ce soir-là, plus ravissante que jamais.

Elle plut beaucoup à son interlocuteur. Elle ne put percer la carapace qui défendait le cœur sans doute depuis longtemps

atrophié de Monsieur Onésiphore, mais elle lui tomba dans l'œil.

Il l'admira, comme il eut admiré un beau meuble ou une riche tapisserie.

C'était justement l'objet qu'il lui fallait pour achever de monter sa maison.

Était-elle sotte, un peu, de n'être pas plus gentille pour l'un des plus riches citoyens du comté !

Mais les femmes ont si peu d'esprit !

D'ailleurs elle était incontestablement très belle, et élégante à souhait.

Une femme qui me ferait honneur, pensa-t-il.

Et, tout de suite, il pensa aux moyens de la conquérir.

Dans le courant de la soirée, il se rapprocha d'elle de nouveau. Il se força pour paraître aimable, s'essouffla à essayer des compliments assommants et fit assaut de galanteries toutes plus idiotes les unes que les autres. Il tenta même d'avoir de l'esprit et voulut faire des mots. Malheureusement, ses plaisanteries, du dernier mauvais goût, sentaient la buvette. Germaine lui répondit poliment mais sèchement et, souvent, avec un laconisme qui en eût découragé bien d'autres. Monsieur Onésiphore tint très longtemps. Il ne put même arracher à Germaine l'aumône d'un sourire. Enfin, quand il se décida à la quitter, celle-ci eut un grand soupir de satisfaction.

En le voyant, elle avait, à ses airs, deviné ses intentions. Cela l'avait dégoûtée.

— N'est-ce pas à faire rire, pensait-elle, la prétention de ce gros homme riche et détestable qui s'imagine qu'avec de l'argent, on peut acheter, comme du bétail, des êtres humains corps et âme ! Et n'est-ce pas plus odieux encore que c'est ridicule !

En se rendant chez elle, avec des amies, à la fin de la soirée, Germaine se disait, non sans rancune, que Monsieur Marcheterre lui avait gâté sa soirée. Et elle gardait, des quelques minutes passées en compagnie de l'hôtelier, et qui lui avaient paru des heures, une impression très pénible, qu'elle voulait chasser et qui malgré elle persistait…

On était alors au mardi soir.

Le surlendemain avant-midi, Monsieur Onésiphore se tenait debout à son comptoir, attendant les clients qui ne venaient pas. C'était l'heure tranquille de la journée.

Soudain, la porte s'ouvrit.

— Tiens, bonjour, Monsieur Demers, s'écria l'hôtelier, ajustant à son gros visage rond le plus ravi des sourires.

Ce M. Demers était l'oncle de Germaine. C'était un cultivateur pauvre du rang de Saint-Ferréol, et qui s'étonnait de ne pas prospérer quand tous ses voisins s'enrichissaient.

Grand ami de Monsieur Onésiphore, qui le tenait en haute considération, il ne manquait jamais d'arrêter prendre quelques verres à l'hôtel du Commerce chaque fois qu'il venait au village. Et M. Demers venait au village tous les jours régulièrement.

Cette fois-là, son tête-à-tête avec Monsieur Onésiphore dura près de deux heures et ne fut interrompu par personne. Le pro-

priétaire de l'hôtel voulut payer toutes les consommations. Et Dieu sait s'il en avait été consommé !

Quand M. Demers sortit enfin, son généreux ami le reconduisit jusqu'à la porte avec de plus ferventes démonstrations que jamais.

— Ainsi, vous ne m'oublierez pas, n'est-ce pas ? Monsieur Demers… Mon cher Monsieur, je saurai reconnaître…

— Monsieur Marcheterre, écoutez-moi… (mettant la main sur l'épaule de son interlocuteur et le regardant dans le blanc des yeux) écoutez-moi, Monsieur Marcheterre… (passant la main sur son front comme pour écarter des toiles d'araignées) vous savez… (très haut) vous savez… (avec solennité.) que quand je donne ma parole… Monsieur Marcheterre… (confidentiel)… c'est pas pour rire… Après-midi, pas plus tard qu'après-midi, je vais voir ma sœur, et puis… (les paupières lamentablement affaissées, et laissant retomber ses mains à ses côtés, mollement) vous saurez me dire si j'arrange pas ça…

L'après-midi, vers quatre heures, M. Demers, déjà pas mal dégrisé, entre chez sa sœur, à Coteau-du-Lac.

— Germaine est-elle ici ? demande-t-il presque en entrant.

— Non. Elle vient justement de sortir, répond Mme Beaudoin.

— Tant mieux.

— Tant mieux ! Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je veux dire que je veux te parler à toi toute seule, entre quat'z'-yeux !

— À moi toute seule ! Eh bien ! Qu'est-ce qu'il y a encore ?

— Germaine était au bazar des Sœurs avant-hier soir ?

— Oui.

— Et elle t'a dit qu'elle y a rencontré un homme riche, Monsieur Marcheterre, l'hôtelier des Cèdres, qui a été aimable pour elle autant qu'un homme peut l'être et qu'en retour…

— Non, Germaine ne m'a pas parlé de ça.

— Non ?… Eh bien ! c'est comme ça. Mais ce que tu ne sais pas encore, c'est que Germaine s'est montrée désagréable, impolie pour cet homme-là… C'est pourtant un parti extra.

— Monsieur Marcheterre songerait-il sérieusement à Germaine ?

— Je te dis que oui. Et tu sais qu'il est riche, très riche : il vaut au moins dix mille piastres.

— Et puis après ?

— Après ?… Je dis d'abord que Germaine a été sotte de le traiter comme ça… puis, qu'elle devra tâcher de réparer sa bêtise en se montrant aimable pour cet homme qui sera son mari quand elle voudra.

— Mais, encore une fois, Pierre, es-tu bien certain que Monsieur Marcheterre voudrait épouser une pauvre fille comme Germaine ?

— Germaine n'est pas laide…

— C'est vrai, mais qui te dit que Monsieur Marcheterre ?…

— Lui-même. Cet avant-midi. Chez lui.

— Alors, sois tranquille : je vais arranger ça.

Quelques minutes après, notre homme monte dans sa voiture pour retourner chez lui.

Il a fait déjà une couple d'arpents quand il rebrousse chemin pour revenir à la maison de sa sœur.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demande celle-ci en le voyant rentrer.

— J'oubliais justement le principal : je crois bien que je n'ai pas la tête à moi, aujourd'hui. Eh bien ! Monsieur Marcheterre aurait l'intention de venir faire visite à Germaine dès dimanche, s'il y avait moyen. Qu'est-ce que je vais lui dire ?

— Mais, dis-lui qu'il vienne, dis-lui qu'il vienne.

— Et Germaine, qu'est-ce que va dire Germaine ?

— Pour ça, j'en fais mon affaire.

q

Chapitre 5 Les visites de Monsieur Onésiphore

L'oncle vient à peine de partir lorsque Germaine rentre chez sa mère. On vient de lui remettre, à la poste, une lettre de Maurice, qu'elle a déjà lue, une longue, bonne et douce lettre, qui lui apporte une provision de joie pour plusieurs jours.

Une heure après.

Germaine a eu avec sa mère un pénible entretien, et elle s'est réfugiée, pour pleurer à son aise, dans son petit salon qui lui rappelle tant d'heures inoubliables et où lui revient mieux qu'ailleurs le souvenir de son Maurice chéri.

Sa mère lui a répété les propos de son frère. Puis, bien doucement, elle a demandé à Germaine si elle voudrait recevoir comme il faut Monsieur Marcheterre.

Germaine a répondu que son cœur est depuis longtemps engagé.

— Je n'en ai jamais fait mystère à personne et vous le savez très bien, maman.

— À qui, engagé ? Au petit Gauthier ?... Voyons, des enfantillages ! Mais tu badines.

— Je suis très sérieuse, au contraire. J'aime Maurice de tout mon cœur et je déteste franchement votre Monsieur Marcheterre, qui m'a tout l'air d'un mal élevé et qui n'a plus de cheveux.

Alors, la mère s'est fâchée. Ah ! sa fille voulait résister. On verrait si elle n'est pas maîtresse de ses enfants... Tout à l'heure elle implorait à genoux !... Plus de prières... Elle exige, maintenant... Elle ordonne.... Et il faudra bien que Germaine plie devant sa volonté !

— Tu recevras Monsieur Marcheterre, dimanche prochain, et tu seras polie pour lui, c'est moi qui le dis !

Germaine est désespérée.

Que va-t-elle faire ?

À partir de ce jour, à tous moments, la jeune fille entend dans ses oreilles la même ritournelle. Tous les membres de sa famille se sont ligués pour lui imposer Monsieur Marcheterre. On s'est juré que dans deux mois Germaine sera mariée. Et alors plus de misère.

— Mais voyons, tu devrais comprendre mieux, dit-on à Germaine. Monsieur Marcheterre, un des premiers partis du comté !... un homme riche comme il n'y en a pas dix par ici ! Un bon garçon, généreux !

« Tu auras une belle maison, avec les plus beaux meubles, ma fille !... Le piano au salon...

« Mais c'est un bonheur sans pareil pour une pauvre fille comme toi. Tu mangeras la meilleure nourriture, tu auras de bons vins ; tu auras des servantes comme Madame de Beaujeu ; tu seras habillée comme une reine...

« Et la pauvre mère n'aura pas de misère, dans ses vieux jours... Elle ira demeurer avec toi... »

Autrefois, on aimait bien Maurice, chez les Beaudoin, quand il n'y avait pas d'autres prétendants à la main de Germaine. Maintenant, on n'en parle plus qu'avec un certain mépris.

— Un pauvre ouvrier qui gagnera toujours sa vie à la journée... qui ne pourra pas te faire vivre, ni t'habiller...

Et pendant des heures, chaque jour, elle continue sur ce ton.

À partir de la fois où la mère de Germaine reçut la visite de son frère, les lettres de la jeune fille ne sont plus les mêmes, quoi

qu'elle fasse pour ne pas inquiéter son ami. Sa confiance en l'avenir est ébranlée et un trouble se trahit à chaque ligne de sa correspondance.

Monsieur Onésiphore est venu faire visite à Germaine.

Il a été reçu très froidement. Mais il a été reçu. Pour lui c'est l'essentiel.

Germaine est navrée. Elle a dû pourtant se soumettre. Le moyen de résister à sa mère sans provoquer un scandale ?

Après avoir longuement réfléchi à ce sujet, elle s'est dit :

— Puisqu'il le faut, je recevrai cet homme. Seulement je me réserve de lui faire un tel accueil que, s'il ne se décourage pas au bout de deux visites, il pourra se vanter d'être tenace.

Mais Monsieur Onésiphore est vraiment un homme tenace. Il a l'esprit d'endurance.

L'humeur glaciale de la jeune fille ne le trouble pas.

Cependant, vers le commencement de mars, il se plaint à Mme Beaudoin, par l'intermédiaire de l'oncle, que Mlle Germaine pourrait facilement se montrer plus aimable.

À dater de ce jour, la position de la jeune fille devient intenable. Elle est presque séquestrée. Il lui est interdit d'écrire. On l'empêche d'aller au bureau de poste, et les lettres que Maurice envoie sont confisquées pour être lues en famille, quand Germaine est ailleurs.

La malheureuse songe à s'enfuir pour échapper à cet esclavage. Elle sait coudre. Elle pourrait gagner sa vie à Montréal,

comme tant d'autres jeunes filles qu'elle connaît.

C'est décidé : elle partira demain, – pas plus tard. Mais la nuit porte conseil, la nuit lui dit de rester, d'éviter un scandale inutile et d'attendre encore.

Il lui vient quelquefois des moments de découragement affreux. Mais son amour, loin de s'affaiblir, grandit dans l'épreuve.

Monsieur Onésiphore continue ses visites.

C'est extraordinaire de voir l'entêtement de ce gros homme.

Un long mois s'est passé depuis la dernière lettre que Maurice a reçue de son amie.

Son inquiétude s'est changée en consternation, en voyant que l'étrange silence se continue.

Combien ne donnerait-il pas pour pouvoir se rendre à Coteau-du-Lac et voir ce qui s'y passe ! Mais, hélas ! sa mère est toujours la même, et lui aussi est toujours le même esclave soumis.

Germaine n'écrit plus et il ne peut s'absenter de Lachine, Alors, comment faire pour se renseigner ? S'il voyait des gens de Coteau-du-Lac ?... Mais où en pourrait-il rencontrer ?...

On est au mois de mai.

Sa journée faite, Maurice s'en revient de l'usine, abattu plus que jamais, plus que jamais obsédé des mêmes désespérantes idées.

C'est un lundi soir.

Les ouvriers qui s'en retournent vers leurs foyers remplissent les rues d'un flot qui longuement s'écoule.

Plusieurs marchent deux par deux, en causant.

Maurice est seul, – seul avec sa tristesse et ses idées sombres.

Devant lui s'en vont deux ouvriers qu'il ne connaît point et auxquels il ne fait pas attention.

Soudain, il tressaille violemment.

Il a entendu quelqu'un prononcer des noms qui lui sont connus, dont souvent il a parlé, là-bas, dans le petit salon de Germaine, par les bons soirs si doux d'autrefois.

L'un des ouvriers dit à son compagnon :

— ...Et puis, à part ça, c'est bien tranquille, dans les Cèdres ?

— Ah ! en effet, j'oubliais... Marcheterre, – tu sais bien : le gros hôtelier, – Marcheterre se marie bientôt...

— Vrai ! Et à qui donc ?

— À une petite Beaudoin, du Coteau, une fille de celui qui s'est fait tuer...

Maurice n'entend plus rien. Tout son sang ne fait qu'un tour. Il va défaillir, et des compagnons de travail le retiennent au moment où il s'affaisse sur le trottoir.

Mais le jeune homme a vite repris possession de lui-même.

— C'est une faiblesse... Ce n'est rien... Merci... murmure-t-il en s'efforçant de sourire.

Il se repose un moment, la tête entre ses mains, se demandant s'il va devenir fou.

Puis il reprend son chemin vers la maison de sa mère, ne voyant rien, se heurtant aux passants, titubant comme un homme ivre…

q

Chapitre 6 Tristesse sans cause

Au logis de sa mère, deux grandes surprises attendaient Maurice. Toujours abîmé dans ses tristes pensées, il pousse machinalement la porte, mais celle-ci s'arrête soudain, légèrement entrebâillée, comme si un obstacle, de l'intérieur, l'empêchait d'avancer. Le jeune homme pousse de nouveau, avec plus de force, cette fois. La porte ne cède pas davantage ; seulement elle s'ouvre un peu plus. Mais au même moment le bruit d'un gémissement vient tirer Maurice de sa distraction. Il se penche par l'entrebâillement pour voir dans la maison. Mais il recule aussitôt, épouvanté. Une femme, dont il n'aperçoit que le dos, est étendue là, sans mouvement. Sa mère sans doute…

Maurice court à la porte de la cour et pénètre vivement dans la maison. Tout de suite il se porte au secours de la malheureuse qui gît sur le plancher, bouchant la porte de la rue. C'est bien sa mère, en effet. Vêtue d'une misérable robe qu'elle a étrennée il y a quinze ans au moins, elle est tombée là toute d'une pièce, en travaillant. Ses longs cheveux gris, dénoués, sont répandus sur le

plancher sale, dans la poussière qu'elle balayait au moment où elle a été frappée par la maladie.

Maurice a relevé sa mère et l'a portée dans sa chambre. La pauvre vieille est toujours sans connaissance : en vain essaie-t-il de la ranimer.

Un quart d'heure après, un médecin arrive à la maison en compagnie du jeune homme.

Il examine la malade, prescrit des médicaments, puis, avant de partir, explique à Maurice :

— Votre mère est frappée de paralysie. Il lui faut beaucoup de soins. Il n'y a pas de danger immédiat, à moins de complications. Elle peut vivre ainsi peut-être dix ans. Mais elle ne pourra jamais recouvrer l'usage de ses membres malades.

Quand la mère Gauthier, au bout de quelques temps, a repris connaissance, elle oblige son fils à tout lui dire à son sujet. Plus tard, dans la soirée, elle lui demande d'écrire sans retard la nouvelle à un de ses frères très riche, qui demeure à London, Ontario.

— On ne sait pas… explique-t-elle, un moment de générosité, des fois… Oh ! il y a bien quinze ans qu'il ne m'a pas vue, mais il doit encore se souvenir de moi…

Au bureau de poste, où, dix minutes après, se trouve rendu Maurice, on lui remet une lettre à son adresse.

C'est l'écriture de Germaine.

L'émotion étreint violemment le jeune homme à la gorge. Son sang bat à lui défoncer les artères.

Germaine, après avoir raconté brièvement ce que nos lecteurs savent déjà au sujet de la persécution dont elle est l'objet, annonce qu'elle a quitté Coteau-du-Lac la veille même, à l'insu de sa famille. Elle est rendue à Montréal, où, grâce à sa sœur, elle a déjà trouvé une position qui lui permettra amplement de vivre, loin de cet affreux Monsieur Marcheterre. Elle se pensionne chez sa sœur, au no 108 rue Cadieux, où Maurice sera en tout temps le bienvenu.

Notre héros se demande si ses yeux ne le trompent pas.

Une joie si vive succédant à un si terrible abattement l'égare d'abord. Il lui semble que la tête va lui éclater.

Maurice, rentré chez lui, passe la nuit blanche au chevet de sa mère. À six heures du matin, il n'a pas encore fermé l'œil lorsque se font entendre les sifflets des usines.

— Je crois bien, dit-il à sa mère, que je n'irai pas travailler aujourd'hui : vous ne pouvez pas rester toute seule, malade comme vous êtes.

— Ce n'est pas une raison, répond la vieille, pour que tu perdes la journée. Tu dis que je suis malade. Mais c'est bien en quoi… on va avoir besoin d'argent plus que jamais, à cette heure. Va travailler et, en t'en allant, arrête chez l'Italienne, en face, pour lui demander de venir passer la journée avec moi. Tu diras que je lui donnerai trente sous. Si tu ne peux pas l'avoir pour ce prix-là, eh bien ! offre-lui un écu. Mais pas une cent de plus : j'aimerais mieux rester toute seule. Après tout, je n'en mourrais pas, pour une journée.

De retour de son travail, le soir, Maurice trouva sa mère en compagnie de sa voisine et plongée dans un extrême découragement. Elle n'était pas mieux et sa garde-malade d'occasion lui avait appris sans aucune atténuation la nature de son mal. « La paralysie ne se guérit pas. »

— Maurice, dit-elle en s'adressant à son fils, comme celui-ci entrait, Maurice, viens ici ! j'ai quelque chose à te demander.

Le jeune homme approche.

— Vous n'êtes pas mieux, maman ? s'informa-t-il.

— Écoute, poursuivit-elle, sans répondre à cette question : tu as vu le docteur, toi, hier soir, et tu lui as parlé, eh bien ! je voudrais savoir ce qu'il t'a dit, pour ma maladie. Je veux savoir tout ce qui en est : ne me cache rien.

Le jeune homme, en y mettant le plus de ménagements possible, crut devoir répéter les paroles du médecin.

La malade n'en fut pas trop surprise : c'était, en somme, ce que lui avait expliqué l'Italienne, et elle s'y attendait.

— Comme ça, dit-elle, lorsque Maurice eut fini, je ne peux pas en revenir. Et on ne peut pas rester tout seuls. Il nous faudra une fille engagère. Tu vas en chercher une à bon marché. Quand même nous attendrions quelques jours, ça ne fait rien. Et puis, ça sera toujours ça de gagné.

Elle resta un moment silencieuse. Puis elle reprit, désespérée, avec un accent de profonde désolation :

— Mais, misère de misères ! il faudra quand même la payer, cette fille… et la nourrir ! Ah, notre pauvre argent ! notre pauvre

argent !

Après avoir pris à la hâte quelques bouchées, Maurice sortit pour se mettre sans retard en quête d'une servante.

Quelques heures après, il rentre, visiblement agité. Une idée, évidemment, le préoccupe.

— Eh bien ! lui demande sa mère, quelle nouvelle ?

— Rien, rien, maman, répond-il, je n'ai pu trouver personne pour le prix que vous offrez.

Il se fait un long silence. Au bout de quelques minutes, Maurice dit soudain :

— Maman, j'ai quelque chose à vous dire…

Très pâle, il semble n'avoir pas la force de continuer.

— Eh bien ! qu'est-ce qu'il y a ? demande la malade.

— Eh bien… il y a que maintenant, comme vous le disiez tout à l'heure, vous ne pouvez plus travailler…

— Je le sais, je le sais, mais à qu'est-ce que c'est que tu veux en venir, avec ça ? poursuit la vieille comme Maurice s'est tu, n'osant continuer.

Pour répondre à cette question, Maurice fait appel à tout son courage. Et, très vite, comme un enfant récitant sa leçon, il ajoute précipitamment :

— Et alors vous n'aimeriez pas autant que je me marie, à cette heure que vous êtes malade et que vous n'avez personne pour vous aider ?

À ce seul mot de mariage, la vieille femme va d'abord pour se fâcher, mais soudain une idée lui vient, que Maurice a prévue si son fils se marie, sa femme leur épargnera le salaire d'une servante.

Elle n'hésite pas à sacrifier à cette considération la répugnance qu'elle éprouvera à voir entrer dans sa maison une étrangère avec qui elle aura peut-être à compter, maintenant surtout qu'elle est malade.

— Et quelle est cette femme que tu voudrais prendre ? Est-ce ta Beaudoin, celle-là à qui tu as eu la patience d'écrire peut-être bien cent lettres depuis l'année dernière, mais dont tu ne m'as jamais parlé de ta vie ?

— Oui… c'est…

— Eh bien ! marie-là, si ça fait ton affaire… Elle ne peut pas être pire qu'une autre, après tout… Et d'ailleurs, si elle ne se conduisait pas comme il faut envers moi, je trouverais bien moyen de la dompter…

Maurice ne dormit pas de la nuit, tout occupé à réfléchir à la nouvelle orientation qu'allait prendre sa vie.

Il ne doute pas que Germaine soit prête à le suivre partout, à braver pour lui toutes les souffrances.

Mais a-t-il bien le droit, lui, de l'exposer aux mauvais traitements d'une belle-mère qui voudrait peut-être en faire une esclave ?

Il n'a pas encore osé répondre à cette question.

Ce n'est que trois jours plus tard qu'il peut revoir Germaine pour la mettre au courant.

Les deux jeunes gens passent ensemble trois longues heures.

Quand ils se quittent, Maurice est décidé.

— En face d'une pareille détermination, se dit-il, je ne saurais plus hésiter. En tout cas, comme elle le dit, il est difficile qu'elle soit dans une situation plus triste que celle où elle se trouve maintenant, loin de moi.

« Elle sera donc ma femme. Pourquoi d'ailleurs les choses n'iraient-elles pas pour notre plus grand bonheur à tous deux ? »

Mais le jeune homme a beau se faire toutes ces réflexions, il se sent malgré lui, rempli d'une infinie tristesse, dont il serait bien en peine de dire au juste la cause.

La conduite, qu'il entend tenir est bien évidemment la seule logique, mais il ne peut dominer le sentiment confus de détresse qui pèse sur son âme, comme au soir déjà lointain de l'explosion…

Serait-ce encore le pressentiment ?

q

Chapitre 7 Le mariage

Le lendemain du départ de Germaine pour Montréal, il était arrivé à Monsieur Onésiphore une bien triste aventure.
La détermination de la jeune fille avait donné à réfléchir aux

Beaudoin. Malgré la persécution qu'ils lui avaient infligé dans l'espoir de lui voir épouser le riche hôtelier des Cèdres, ils l'aimaient sincèrement. Et ce fut avec un vrai chagrin qu'ils se virent privés de sa présence.

Maintenant, ils en voulaient à Monsieur Marcheterre d'avoir, par son insistance, provoqué cet événement. Aussi, lorsque celui-ci, le lendemain du départ de Germaine, entra chez Mme Beaudoin, il fut reçu très froidement.

Mis au courant de la situation, il se fâcha, contre ses habitudes, et se montra insolent dans ses reproches à l'égard de ses interlocuteurs. Mais ceux-ci, qui lui en voulaient, haussèrent encore le ton, Monsieur Onésiphore s'emporta, et finalement il se fit mettre à la porte.

Il rentra à son hôtel très humble, jurant que de sa vie on ne lui verrait remettre les pieds à Coteau-du-Lac.

Quelques jours plus tard, Germaine recevait de sa famille une lettre où on lui faisait part de ces nouvelles et par laquelle on l'invitait à revenir chez elle, où on promettait de lui laisser désormais toute liberté.

Germaine, peu de temps après, retourna en effet à Coteau-du-Lac. Mais ce fut pour demander à sa mère d'épouser Maurice. Comme on ne pensait plus à Monsieur Marcheterre, que l'on n'avait aucune raison de détester Maurice et que, d'autre part, Germaine paraissait absolument déterminée à se marier en dépit de tout, elle reçut la permission demandée.

Une couple de semaines après, les bans étaient publiés et la semaine d'ensuite le mariage avait lieu, à l'église de Coteau-du-

Lac.

Le jour suivant, Maurice amenait sa femme dans le logis qu'il occupait avec sa mère, à Lachine.

Germaine était si aimable et elle se montra d'un autre côté si dévouée et si prévenante pour sa belle-mère, que celle-ci, les premiers temps, ne put se défendre de ressentir pour elle quelque sympathie.

Maurice en fut très heureux. Il sentait s'évanouir ses craintes de voir maltraiter sa femme.

Aussi put-il goûter, sans qu'il s'y mêlât aucune amertume, les joies de la lune de miel.

Il n'était pas riche, et il devait travailler dur tous les jours. Mais il espérait en un avenir meilleur. Et en attendant, il avait son amour.

q

Chapitre 8 Après quatre ans

Maurice est marié depuis quatre ans.
Nous sommes en septembre 1901.
Notre héros a maintenant vingt-cinq ans.
La mère Gauthier vit encore. Contrairement à l'avis d'abord exprimé par le médecin, son mal n'est pas entièrement incurable. Depuis une couple de mois, elle a pris un mieux considérable. Elle peut même faire quelques pas dans la maison en s'aidant d'une canne.

Son humeur n'a pas changé. Toujours du même caractère, méchante, égoïste, avare. Si ce n'est durant les deux premiers mois qui suivirent le mariage, pas une fois elle n'a voulu être aimable pour sa bru. Germaine, tout de suite, en a pris son parti. Son dévouement pour la malade ne s'est jamais démenti, malgré les continuelles rebuffades, les reproches immérités et, quelquefois même, les injures.

La mauvaise humeur de la vieille femme s'est changée en une haine véritable contre Germaine après l'arrivée dans la maison d'un charmant bébé, Émile, qui aura trois ans dans quelques jours.

De cette date, l'existence de la jeune femme est devenue un supplice de toutes les heures.

Ah ! comme la vieille regrette le temps où son fils, chaque samedi, lui remettait intacte entre les mains l'enveloppe de sa paie. Il fallait que cette étrangère vint lui ravir la moitié de son argent !... Et, pour mettre le comble à sa malchance, maintenant, cet enfant !...

Ces pensées, qu'elle remue continuellement, l'exaspèrent.

Elle en devient enragée.

Et c'est sur la malheureuse Germaine qu'elle fait passer sa fureur.

Maurice a maintenant, à la Dominion, une bonne place qui lui vaut deux piastres par jour. Cela ne fait qu'aigrir davantage la mégère, qui calcule comme elle ferait des économies, si elle vivait encore seule avec son fils, comme autrefois.

Il y a un an, elle s'est avisée d'un nouveau procédé, d'une perfidie froide, étonnante même chez cette vieille femme si méchante.

Elle abreuvait depuis longtemps sa bru d'outrages de toute sorte, elle lui faisait la vie aussi dure qu'elle pouvait en répondant par reproches à tous ses soins, en l'accablant de paroles aigres et fielleuses, en lui imposant les tâches les plus pénibles et, en même temps, les plus inutiles, dans le seul but de la faire souffrir, de se venger.

Mais cela ne la satisfaisait plus. Elle voulait à cette heure que Maurice détestât sa femme autant qu'elle la haïssait elle-même.

Ce serait difficile, sans doute. Maurice aimait si ardemment Germaine. Mais le tout était de savoir s'y prendre…

La vieille procéda savamment. Elle feignit, pour commencer, de s'adoucir, traita sa bru avec plus de ménagement.

Puis, dès qu'elle se trouvait seule avec son fils, elle se mettait à le plaindre d'avoir une femme qui savait si peu reconnaître les bontés de son mari, les sacrifices qu'il s'imposait pour elle. Sans doute, Germaine avait ses qualités ; mais elle n'était pas économe. C'était une gaspilleuse. Combien d'argent ne pourrait-elle pas épargner si elle savait s'y prendre ! Et mille autres allégations pareilles.

Puis, tranquillement, insensiblement, avec art, elle changea les accusations contre Germaine, précisa des faits, devint plus sévère, violente même. C'était seulement pour son fils, d'ailleurs, pour son bonheur, qu'elle parlait…

Maurice, qui n'avait jamais trouvé à se plaindre de sa femme, qui, bien au contraire, n'avait toujours eu qu'à s'en louer, fut très désagréablement affecté par les propos de sa mère. Il n'osa toutefois les rapporter à Germaine, dans la crainte de lui faire de la peine.

Mais on sait le terrible ascendant qu'exerçait la mère Gauthier sur son fils. Ces calomnies, répétées patiemment, avec une persistance inouïe, et augmentée graduellement tous les jours, produisirent à la fin un déplorable effet sur l'esprit de Maurice. Son estime pour sa femme ne tarda pas à s'en ressentir.

Des faits qui en apparence condamnaient évidemment Germaine et dont il n'osait demander l'explication à celle-ci, furent rapportés, commentés, interprétés par la vieille vipère de manière à compromettre gravement la jeune femme aux yeux de son mari.

Maurice souffrait atrocement de tout ça.

Il ne pouvait encore ajouter foi aux dires de sa mère. Mais, sa confiance en Germaine se trouvait sérieusement ébranlée malgré tous ses efforts pour se persuader que sa mère faisait erreur.

Quand il était avec sa femme, toutes ses craintes, tous ses doutes s'évanouissaient comme par enchantement. Il avait honte, alors, de ses pensées premières. Il s'étonnait même d'avoir pu les avoir.

Mais dès qu'il était seul avec sa mère, sa volonté, comme toujours, s'annihilait, disparaissait, sous le regard froid et dominateur qui, depuis son enfance, n'avait jamais cessé de le tyranniser, de le méduser.

En vain tentait-il d'évoquer, pour se raffermir, la vision calme et sereine de sa bonne petite femme.

Sous l'influence du verbe aigre, grinçant, de la méchante vieille, Maurice, en esprit, ne pouvait revoir sa femme que sous des traits défigurés et faux comme les images que renvoient ces espèces de miroirs à caricatures dont s'apaisent les enfants. Tous ses doutes lui revenaient alors pour s'enfermer en son cœur comme autant de poignards.

Affolé, n'ayant plus sa lucidité d'esprit, sentant toutes ses bonnes inspirations le fuir, Maurice se demande avec effarement s'il ne doit pas douter de sa femme – si sa femme – si sa Germaine – ne le trompe pas.

Pensée horrible, suppliciante, qui le rend fou.

Il faut qu'il voie sa femme, qu'il sache tout, à tout prix…

Mais il l'a revue, il lui a parlé… pas de cela, d'autre chose, de n'importe quoi… et il ne sent plus la brûlure, – la brûlure du doute à son cœur…

— Comme tu es pâle, mon chéri… délires-tu ?… lui a demandé Germaine, fixant sur lui ses grands yeux bleus qu'emplit un calme profond, ses grands yeux graves et doux où la loyauté de l'âme se mire.

Et Maurice se sent du coup gagné, sous le charme de ce regard franc, par un sentiment d'absolue confiance, et envahi par la sérénité jamais trouble de sa compagne.

Est-ce qu'il serait possible, avec des yeux pareils, de trahir ?

Les nuages noirs sont passés, et, dans une éclaircie lumineuse, la lune de miel brille encore – après quatre ans.

q

Chapitre 9 Les pas sur la neige

Les jours et les semaines se passent pour Maurice dans les mêmes continuelles tortures suivies des mêmes réconforts puisés dans les grands yeux toujours calmes de Germaine.
Pourtant, l'infortuné mari, loin de sa femme, sent croître constamment le malaise qu'ont fait naître en son âme les obstinées calomnies de sa mère.

Un soir, la vieille femme l'appelle près de la berceuse où elle est affaissée, et, avec de grands gestes énervés, lui parle longuement à voix basse.

Maurice pâlit affreusement.

Cette fois l'erreur est impossible. N'a-t-il pas eu connaissance lui-même, d'ailleurs, de ce fait que lui rapporte sa mère ? Et est-ce que cela ne vient pas confirmer à l'évidence les accusations que celle-ci porte d'une manière si précise et avec une telle assurance ?

Il se lève, le visage hagard, et se précipite dans la chambre de son épouse. Celle-ci fait réciter à son enfant sa prière du soir avant de le mettre au lit.

Le poing levé, il bondit sur Germaine.

Tranquillement, la jeune femme, au bruit que fait Maurice en entrant, se retourne.

Elle pâlit en voyant son mari dans cette attitude.

L'étonnement la rend muette.

Elle ne bouge pas.

Elle voit le geste menaçant de Maurice, mais ne fait pas un mouvement, tant elle demeure sur le coup interdite et stupéfaite.

Ses grands yeux bleus rencontrent le regard troublé du jeune homme.

Celui-ci soudain s'arrête.

Son bras levé retombe comme inanimé à son côté.

Ses traits subitement changent d'expression. Il tombe à genoux aux pieds de sa femme et, d'une voix coupée par les sanglots qui lui soulèvent les épaules :

— Pardonne… pardonne… oh pardonne-moi !…

L'enfant, effrayé par cette scène inaccoutumée, se réfugie en pleurant dans les bras de sa mère.

— Je ne puis rien te dire… Pas ce soir, une autre fois… je ne peux pas… je ne peux rien te dire… a répondu Maurice à sa femme, qui lui demandait des explications.

Puis, saisissant son chapeau, il s'est élancé au dehors, laissant Germaine consternée bercer dans ses bras pour le rassurer son enfant épouvanté.

Mais Émile, qui n'a jamais vu son père, son père toujours si doux, si tendre et si bon, dans un état pareil, Émile est inconsolable.

Maurice a voulu s'isoler pour réfléchir froidement à sa situation, loin des regards haineux de sa mère et loin des yeux charmeurs de sa femme.

Il marche longtemps, seul, par les rues froides. L'air vif du soir tempère un peu l'ardeur qui lui brûle le sang dans les veines.

C'est un crime, pense-t-il, de douter de son épouse toujours si bonne et dévouée, qui tant de fois déjà s'est sacrifiée pour lui. Pourtant, les choses dont sa mère a parlé ont tellement les apparences de la vérité ! Raisonnablement, il ne peut passer outre sans s'en occuper davantage. Mais le moyen de savoir la vérité ? Vingt fois déjà, la rage dans l'âme, ne sachant s'il devait haïr sa femme ou se prosterner à ses genoux pour lui demander pardon de ses doutes, il a essayé de connaître la vérité. Et, après tout ça, il n'est pas encore sorti de son incertitude.

Pendant que Maurice se livrait à ces réflexions, la mère Gauthier, furieuse de n'avoir pu provoquer une scène plus violente, avait recours, pour se dédommager de ses insuccès, à un moyen suprême.

— Cette fois, se disait-elle, il faudra bien que Maurice se fâche pour tout de bon, s'il lui reste un peu de cœur !

Elle s'assura d'abord que Germaine, dans sa chambre, ne pouvait la voir, puis elle se leva péniblement de sa chaise, en s'appuyant sur sa canne.

Se traînant de peine et de misère sur ses vieilles jambes percluses, elle pénétra lentement dans la pièce de la maison qui servait à la fois de cuisine, de salle à manger et de salon. Après avoir cherché quelques instants, elle trouva dans un coin une paire de grandes bottes de caoutchouc, qu'elle emporta dans sa chambre. Elle enleva les vieilles pantoufles trouées qu'elle portait, et, après beaucoup d'efforts, parvint à chausser les grandes bottes de Maurice.

Alors elle se leva, écouta si rien ne bougeait dans la maison, et, se traînant toujours lamentablement, se dirigea vers la porte, qu'elle entrouvrit. Elle marcha ensuite jusqu'à la rue, après quoi, se forçant pour faire de grands pas, comme un homme, elle s'approcha de la fenêtre de la chambre occupée par Germaine. Enfin, marchant dans les traces qu'elle avait imprimées sur la neige en venant, elle retourna à la rue et, de là, dans la maison. Soigneusement, elle alla remettre les bottes à la même place. Avant de rentrer dans sa chambre elle se rendit à la porte, qu'elle ferma avec le loquet, et enveloppa de linge la sonnette.

Ayant accompli ces exploits, la vieille alla se remettre au lit, bien tranquillement, avec le calme qui sied à une bonne conscience.

— Comme ça, se dit-elle, Maurice, après s'être étonné, quand il arrivera, de trouver la porte fermée, aura beau se pendre à la sonnette… Madame ne répondra pas. Alors, il sera bien obligé, pour réveiller sa bonne-à-rien, d'aller frapper à la fenêtre. Aura-t-il le cœur de se fâcher, à la fin, en voyant, sur la neige, des pas, – les traces de l'homme !… de l'amant !

La mère Gauthier s'endormit sur ces pensées.

Quand Maurice rentra, très tard, un peu calmé par sa longue promenade à pied dans le froid du soir, il n'eut pas la peine de sonner : Germaine, très inquiète de son absence prolongée à la suite de la scène, encore mystérieuse pour elle, de tout à l'heure, attendait son mari debout près de la porte…

Émile, enfin, s'était endormi.

Maurice n'expliqua rien encore, et Germaine n'osa trop insister pour savoir.

Seulement, cette nuit-là, elle ne dormit pas. Une ombre plus épaisse que l'obscurité de la nuit pesait sur son âme.

Qu'est-ce que Maurice avait donc ?

Et quels noirs événements se préparaient sans qu'elle en sût rien ?

Maurice comme au soir lointain de l'explosion du canal était épouvanté d'un sentiment confus et douloureux, qui lui serrait le cœur.

C'était le Pressentiment, le bruit avant-coureur du Destin formidable qui s'avance et dont on ne sait rien – rien… sinon qu'il s'en vient et que sa marche est nécessaire et qu'il est terrible…

q

Chapitre 10 Le meurtre

Le lendemain soir.
Maurice arrive de l'usine.

La vieille paralytique, d'un air très naturel, s'approche de la porte vitrée et regardant au dehors, en s'appuyant sur sa canne pour ne pas tomber :

— Dis donc, Maurice, as-tu été obligé de passer par la fenêtre, hier soir, pour rentrer dans la maison ?

— Hein ! que dites-vous !... Qu'est-ce que ça veut dire !...

— Rien : je vois qu'hier soir tu as rentré par la fenêtre en arrivant...

— Expliquez-vous, interrompt Maurice, qui, pour la première fois de sa vie, se permet de parler fort en présence de sa mère, mais expliquez-vous, pour l'amour du bon Dieu !

La mère, comme pour prolonger le supplice du malheureux, ne répond pas tout de suite. Puis, tranquillement :

— Mais, ne t'excite donc pas pour si peu. Tu vois ces pas, sur la neige, qui s'en vont de la rue à la fenêtre – ou de la fenêtre à la rue...

Maurice reste d'abord stupide, les yeux rivés aux traces qu'il voit sur la neige. Une idée – une seule idée : sa femme le trompe. Il en a la preuve, maintenant.

Et lui qui, depuis quatre ans, se tue pour elle dans les travaux meurtriers de l'usine, lui qui, pour elle, a tout sacrifié, lui dont elle fut toujours l'unique pensée, la seule idole ; lui qui depuis des années et des années n'a rêvé que d'elle ; lui qui, brûlé par la fonte en ébullition dans les rouges fourneaux des manufactures ou éreinté par des fardeaux invraisemblables, n'a jamais eu pour le consoler, pour le raffermir, que le souvenir adoré de ses traits ;

lui dont les nuits noires, passées pendant des années à penser à elle, n'ont eu d'autre flambeau que le souvenir de ses deux grands yeux bleus ; lui qui toujours sans compter, dépensa ses forces pour lui en faire un peu d'or, – de quoi vivre un peu – lui qui aurait donné pour elle jusqu'au sang de ses veines, – lui, le malheureux, il est trompé ! trompé ! trompé ! ! !

Était-elle hypocrite, un peu, la misérable !

Mais il a été insensé !

Ça prenait lui, aussi, un être de malheur, un être de fatalité, après qui le malheur s'acharne, depuis son enfance, constamment, sauvagement…

Qu'est-ce que sa vie a été, jusqu'ici ?

Dès ses premières années, ses parents sont pour lui des bourreaux : il est un rebut, un objet méprisable, sans utilité, qui existe on ne sait pourquoi, qui est moins au foyer paternel qu'un chien. Plus tard, les travaux épuisants du canal. Puis, l'odieuse usine, où l'on meurt. Sa mère l'a suivie, plus tyrannique, plus cruelle, féroce plus que jamais. De l'argent qu'il gagne, il ne voit jamais la couleur. Il ne peut s'habiller comme les autres, il est plus fort que la plupart de ses camarades et aussi intelligent, il se sent pourtant inférieur à tous. Il a honte de paraître au milieu de ses compagnons, en dehors des heures d'ouvrage… Dans ces ténèbres de souffrance, d'horreur, – une seule lueur – un amour… un amour où il a mis tout ce qu'en lui se trouve de capacité d'émotion, tout ce qu'il y a dans son âme, tout ce qu'il se trouve concentré dans son cœur, de tendresse, de sensibilité, de sève, d'ardente affection, de besoin d'épanchement… Un amour… Germaine !…

Oh ! ce qu'il l'aimât ! ce qu'il l'aimât ! ce qu'il l'aimât ! C'est le départ du village, par un matin sombre et froid de décembre. – C'est, dans Lachine, la nostalgie exaspérée de l'aimée. – C'est… c'est… ce sont… toutes ses douleurs, tous ses deuils… ses supplices de chaque jour, – de chaque heure.

Enfin, il était marié, – et il croyait, le naïf ! que le Malheur lui avait pardonné à ce compte, s'estimant quitte avec lui ! Comme il a été sot, d'espérer qu'il pourrait, un jour, être heureux ! – Il aurait dû savoir, il eut tort de ne pas comprendre qu'il y a des êtres faits pour être la proie du malheur, toute leur vie ! toute leur vie !

Comme il y en a qui sont nés pour être riches, pour être heureux, pour être grands ! – Lui, dès sa naissance, avait été marqué d'un signe fatal. Il appartenait au Malheur. Il n'avait pas le droit d'essayer – d'y échapper. Et il s'en apercevait, aujourd'hui ! Au moment où il semblait qu'enfin la vie allait lui être clémente et bonne, pour un temps, du moins, comme les autres…

Germaine ! Germaine !

Comme elle fut méchante !

Elle le trompait !

Elle !

Elle !… sa Germaine !…

Non ! – Il rêve. – C'est un rêve tout ça. – Non : sa femme ne le trompe pas ; non, ça n'est pas à Lachine qu'il est. – Et il n'est pas marié. – C'est un rêve. – Il n'est pas à Lachine : il est encore à Saint-Emmanuel. – C'est, avant la première communion, la classe de catéchisme. Il ne lui a jamais parlé, à l'enfant blonde

aux grands yeux bleus qu'il aima dès qu'il la vit… C'est la nuit dans les champs… En son misérable sofa, le petit Maurice, éveillé dans les ténèbres, songe à la douce enfant qu'il reverra demain… – C'est le vieux fort où l'on s'attarde, dans la nuit parfumée, sous les étoiles, tandis que, tout près, là-bas, sonne une cloche, dont la rumeur s'élargit… Comme ils sont bien, au bras l'un de l'autre !… C'est le petit salon, grand comme la main, où l'on restait de longues heures à se regarder sans parler, tout à l'enchantement de se sentir ensemble…

Un tramway, avec grand fracas, passe.

Ah non ! ça n'est pas un rêve : c'est bien Lachine… et dans cette chambre, là ! est Germaine, la femme infidèle, la femme parjure. – Pourtant, elle ne fut pas toujours si méchante. Avait-elle su recevoir Monsieur Marcheterre, un peu, dans le temps ! – Et puis, si elle avait quitté sa famille, c'était pour lui, après tout, pour Maurice. Et c'était un sacrifice, il n'y avait pas à dire.

Germaine !

Germaine l'a trompé !

Comme elle paraissait bonne !

Elle jouait son rôle comme une actrice de théâtre.

Et ses yeux – ses deux grands yeux bleus si calmes ! Et ses protestations d'amour, après quatre ans de ménage, et ses caresses !…

Ah ! la comédie de ses baisers ! ah ! le mensonge de ces yeux, de ces grands yeux bleus !

Toutes ces pensées, très vite, avec une précision terrible, tous ces souvenirs, très nets, lui viennent à la fois à l'esprit.

Soudain, il s'est retourné. L'abattement a fait place chez lui à une exaltation indescriptible.

...Ces yeux, ces yeux menteurs, il devrait les lui arracher de la tête ! ! !

La misérable ! ! !

Un couteau de cuisine, dont on se sert pour trancher la viande parce que sa lame est forte et bien aiguisée, est devant lui, sur la table. Soudain, son regard s'arrête sur cet objet. La lueur froide de l'acier l'hypnotise, on dirait.

Maurice a l'air d'un fou.

Il est épouvantable à voir.

Hagard, la face bouleversée, il saisit le couteau et, s'avançant brusquement vers sa femme, qui lui tourne le dos, occupée à des ouvrages de couture, dans la même pièce, – par deux fois il lui enfonce entre les épaules, de toutes ses forces, la lame meurtrière.

La jeune femme n'a pas poussé un cri et elle s'affaisse sur le plancher, dans des flots de sang, tandis que Maurice Gauthier, saisi d'épouvante, se précipite au dehors, pour s'enfuir – s'enfuir, il ne sait où, loin de ce cadavre qu'il ne veut pas voir, et qui saigne, qui saigne...

q

Chapitre 11 Les journaux et le crime

Le lendemain soir, en première page des grands journaux de Montréal, des titres « sensationnels » s'étalant sur sept colonnes, en caractères énormes, flamboyants, annonçaient, aux populations consternées et ravies la nouvelle, surexcitante au plus haut degré, d'un crime à Lachine.

On lisait dans la « Presse » :

q

Chapitre 12 Sang et meurtre

Un crime épouvantable vient de jeter la consternation dans la ville de Lachine.

Dans un accès de jalousie, un ouvrier du nom de Maurice Gauthier, âgé de vingt-cinq ans, frappe sa jeune femme de plusieurs coups de couteau.

La victime se meurt à l'hôpital. Le meurtrier encore au large.

Détails sensationnels recueillis sur les lieux par notre envoyé spécial.

Six de nos reporters lancés aux trousses des fugitifs.

Ces titres alléchants précédaient un récit merveilleux, inouï, fabuleux, de l'événement de la veille, – enjolivé d'une mise en scène de mélodrame au cinquième, agrémenté de commentaires mirobolifiques et de réflexions suaves autant que profondes sur

les passions, sur les meurtres, sur la philosophie des meurtres. Pour clore le tout, des « Notes et Incidents », où le reporter avait fidèlement consigné tous les racontars de la rue et les dissertations des commères attroupées au coin des rues ou s'interpellant sur le pas de leurs portes.

En dernière page, on donnait des nouvelles de la victime :

« D'informations prises à l'Hôpital Général à l'heure précise où nous allons sous presse, il appert que la malheureuse victime de ce drame passionnel est à la dernière extrémité. Les médecins ont perdu à peu près tout espoir de lui conserver la vie. Des complications sont à craindre. »

Plus loin, les renseignements reçus de la Sûreté :

« Les autorités se montrent très réticentes au sujet de Gauthier.

« Mais notre représentant a appris d'autre part que des passants ont rencontré l'individu dans la rue, près de la station de Couvent, quelques minutes après l'heure présumée du drame. Il ne portait pas de paletot, avait la figure noire de la poussière et de la suie de l'usine, et se heurtait aux gens dans sa course insensée. On peut supposer qu'il aurait monté dans un train de fret qui, exactement à cette heure-là, était arrêté sur la voie du Grand Tronc. »

q

Chapitre 13 Dernière heure

« À la dernière heure, nous apprenons par téléphone que les agents de la sûreté sont sur les traces du fugitif et qu'ils ne tarderont pas à lui mettre le grappin dessus. »

Deux jours après, Maurice Gauthier n'était pas encore arrêté, et l'on n'avait eu de lui absolument aucune nouvelle, lorsqu'un journal publia la nouvelle suivante :

q

Chapitre 14 Un affreux mystère

...entoure la mort d'un individu trouvé horriblement mutilé sur la voie du Grand-Tronc près de Brockville. – Est-ce un suicide ou un accident ? – On ne peut établir l'identité du malheureux.

On croit avoir retrouvé le cadavre de Maurice Gauthier, le meurtrier de Lachine.

« Brockville. – L'émoi le plus intense a été créé aujourd'hui à Brockville par la nouvelle qu'un cadavre humain avait été trouvé sur la voie du Grand Tronc, non loin de la gare.

« Vers 3 heures 30 ou 4 heures du matin, l'agent du Grand Tronc, M. Johnson, faisait son inspection habituelle, lorsque, rendu à quelques arpents de la gare, ses yeux tombèrent sur des lambeaux de chair humaine éparpillés au long de la voie, à quelques pieds en dehors des rails. À un quart de mille plus loin, il trouva un cadavre mutilé, d'aspect indescriptible. Ce qui restait

du tronc n'était plus qu'un amas informe et sanguinolent de chairs aplaties, hachées, broyées, écrabouillées… Les traits de la figure se perdaient dans l'horrible bouillie des muscles écrasés, moulus. Du sang caillé salissait le sol, de chaque côté de la voie, et des morceaux de chair pantelante, étirés en minces lambeaux étaient dispersés par-ci par-là. On ne distinguait plus les habits, confondus au corps, masse hideuse, où la cervelle avait coulé du crâne défoncé, que recouvrait une épaisse couche de sang figé et où se voyaient de grandes taches violâtres.

« Saisi d'horreur à ce spectacle, M. Johnson revint à la gare et fit prévenir par téléphone le coroner Me Diammond.

« Celui-ci télégraphia à Montréal, pour faire examiner les roues de tous les trains arrivés à la gare Bonaventure pendant la nuit. Ces recherches n'ont abouti à rien. Aucune trace n'indiqua si l'inconnu dont on avait trouvé le corps à Brockville avait été tué par l'un de ces convois. Tous les mécaniciens et chefs de trains, interrogés à ce sujet, n'ont pu rien révéler.

« La police, d'après certains détails connus d'elle seule jusqu'ici, a acquis la quasi-certitude que le cadavre trouvé à Brockville est celui du meurtrier de Lachine, Maurice Gauthier, que les agents recherchaient vainement depuis le soir du crime. On suppose que le malheureux, pris soudainement de désespoir, bourrelé de remords et certain de tomber d'un moment à l'autre entre les mains de la police, se serait suicidé en se faisant écraser par un convoi afin d'échapper au châtiment qui l'attendait.

« À l'hôpital, la victime du drame de Lachine est toujours entre la vie et la mort. »

Deux mois après, toute cette affaire était chose du passé pour le public.

Les morts s'oublient si vite ! et tout le monde savait maintenant que Maurice Gauthier était mort à Brockville, écrasé par les chars.

La grande presse parlait d'autre chose, car le dénouement était aujourd'hui connu de cette lamentable tragédie qui, hélas ! ne finissait pas – comme les ordinaires mélos – par le meilleur des événements dans le meilleur des mondes.

q

Chapitre 1 Au pays de l'or

L'Alaska, en juillet 1903.
Sur les bords du Tanana, le grand affluent du Yukon, est établi un camp de mineurs.
La journée de travail est finie, bien qu'en ces régions le soleil, qui durant une partie de l'année se montre vingt-quatre heures par jour, ne soit pas encore couché. Et dans les tentes, où bientôt tout le monde dormiront profondément, les ouvriers, par groupes de trois ou quatre, causent quelques minutes, après le repas, des événements du jour et des travaux du lendemain. Dans une vaste tente dressée au centre à peu près du campement, on n'a pas encore achevé de souper. Trois hommes, à table, jasent bruyamment. Bien que très fatigués, ils sont loin d'être tristes : le gisement qu'ils exploitent donnera un rendement dix fois plus considérable qu'ils ne l'espéraient. Le propriétaire du « claim » sera

très riche avant un an, et ses ouvriers aussi, car ceux-ci n'ont consenti à l'accompagner dans ces régions lointaines, à des centaines de milles de tous les centres aurifères encore connus, qu'à une condition : c'est qu'ils auront, outre leurs salaires de chaque jour, un pourcentage sur les bénéfices de l'exploitation.

— Dis donc, crie soudain un des mineurs, en anglais, à un quatrième personnage qui a déjà quitté la table et se tient silencieux dans un coin affaissé sur une boîte et la tête entre ses mains, – dis donc, le Canadien, tu n'es pas content de ta journée, toi ? Mais nous gagnons ici dix fois plus qu'au Klondike… Au fait, tu n'étais pas avec nous, alors…

— Non, alors, j'étais loin d'ici, répond, brusquement tiré de sa rêverie, celui à qui s'adressent ces paroles.

— N'empêche, remarque, en se levant de table, M. Spencer, le propriétaire du « claim », n'empêche que jusqu'ici Lambert nous a rendu service autant qu'un mineur de vieille expérience.

C'est aux environs de Dawson que ces quatre hommes se sont rencontrés et qu'ils ont résolu, voilà déjà trois mois, de s'associer pour aller à la « chasse à l'or » dans de nouvelles régions. M. Spencer s'était offert à fournir les capitaux nécessaires à l'entreprise. Lambert et ses deux compagnons – des Américains – n'avaient que leurs bras. C'était beaucoup, cependant, pour M. Spencer, que ces trois hommes déterminés, prêts à le suivre en n'importe quel lieu qu'il voudrait. Aussi, pour s'assurer leurs services au cours du long et périlleux voyage qu'il allait entreprendre à travers des régions jusqu'alors entièrement inexplorées, n'hésita-t-il pas à leur promettre, en dehors de leurs sa-

laires, une portion très raisonnable des revenus qu'il pourrait retirer de l'exploitation des mines du nouveau district du Tanana.

Lambert, le Canadien, avait su, au cours du voyage qui venait de se terminer, se faire grandement apprécier de ces compagnons.

Deux heures du matin.

Tous les mineurs sont plongés dans le plus fort de leur sommeil.

Soudain, dans la tente de M. Spencer, une voix agitée, effrayée, s'élève :

— Avez-vous entendu… avez-vous entendu… l'explosion, sur le canal, là-bas ?… La dynamite a sauté !…

— Qu'y a-t-il ? demandent ensemble les trois Américains, réveillés à ces mots, qu'y a-t-il, le Canadien ?

Celui-ci, dressé sur son séant, promène autour de lui, dans les ténèbres, un regard épouvanté.

— Qu'y a-t-il ? répètent ses trois compagnons, qu'y a-t-il donc ?

— Rien… rien… je rêvais… répond enfin l'homme, d'une voix lointaine, altérée, – rien… il n'y a rien : je rêvais…

Pendant que les autres ouvriers se rendorment, le Canadien grelottant sous les sueurs qui l'inondent, reste immobile sur sa couche, dans un morne accablement.

Même dans ses rêves, Maurice Gauthier, – nos lecteurs l'ont reconnu – n'a pas oublié.

L'affreux passé, toujours vivant pour lui, le poursuit jusqu'à ses nuits, peuplées de cauchemars et de visions sinistres.

Il a voulu fuir, – fuir le malheur – oublier. L'oubli n'est pas venu.

Les souvenirs noirs toujours persistent.

q

Chapitre 2 Germaine n'était pas morte

En six mois, Maurice a gagné quatorze mille piastres. C'est dix fois plus qu'il n'a jamais osé espérer dans ses rêves les plus ambitieux.
Il fut un temps où cette somme lui eût apporté le bonheur. Maintenant, la petite fortune qu'il s'est amassée si rapidement, il ne sait qu'en faire. Il la donnerait toute – et combien volontiers ! – pour se revoir comme il était autrefois, peinant tout le jour dans les usines, épuisé, abattu, éreinté, mais ayant encore sa femme et croyant en elle. Comme il les donnerait, pour oublier tout son passé douloureux et pouvoir vivre comme un autre sans être poursuivi nuit et jour par tous ses anciens souvenirs comme par autant de spectres !

S'en est-il passé, tout de même, des événements, pour le pauvre Maurice, en a-t-il rencontré des aventures, depuis le soir de sa fuite, – depuis le soir du meurtre ?

Vingt fois par jour, quoi qu'il fasse pour écarter les tristes souvenirs, Maurice revit tous les instants qu'il a passés, revoit tous

les chemins qu'il a parcourus depuis deux ans.

De Lachine – de la station du Couvent – un train de fret l'emporte, dans le froid de la nuit, à travers les champs sur lesquels la lune jette sa lueur, – l'emporte il ne sait où – là-bas… très loin. – Qu'importe où, d'ailleurs ? qu'importe, pourvu qu'il fuie le cadavre saignant de Germaine, qui, sans un cri, s'est affaissée sur le plancher.

Les yeux, les grands yeux bleus… il ne reverra plus les yeux bleus. Plus jamais… – Une détresse infinie l'étreint à la gorge.

Le train file, dans la nuit constellée, par les campagnes blanches… Il fait froid… On passe des bois de sapins ou d'érables, qui font dans les champs clairs de grandes taches sombres. Les lampes, dans les maisons, au long de la voie, étalent la nuit de pâles lueurs tremblantes, qui fuient… Les poteaux, les clôtures, les bâtisses, les arbres solitaires par les champs, défilent, défilent, et tournoient incessamment.

Le train, dans sa marche, fait un grand bruit de ferrailles heurtées, un grondement continu, monotone, très rauque. Quelquefois, sur la voie d'à-côté, passe un autre convoi : on dirait que la terre tremble à la rencontre des deux monstres.

Et Maurice gèle. Il n'a pas de paletot. Ses dents claquent.

Combien d'heures va-t-il ainsi ? Il ne s'en souvient pas. Tout le temps, une rumeur, en sa tête qui menace d'éclater, domine le bruit du train dans sa marche.

Le train s'est arrêté trois fois, ou plus, puis est reparti. Maurice ne l'a pas quitté. Enfin, comme l'aube au loin blanchit l'horizon, le malheureux songe qu'il doit abandonner le convoi, –

qu'on le cherche, sans doute, à l'heure qu'il est, – que la police, avertie du crime, télégraphie partout d'arrêter Maurice Gauthier, – le meurtrier, l'assassin ! – et qu'il n'est plus en sûreté sur le train. Une heure après, celui-ci s'arrête de nouveau, et Maurice saute sur le sol, puis, très vite, il se sauve, dans la grand-route qui traverse à cet endroit la voie ferrée… Il est à bout de forces ; après sa journée d'usine, il a passé la nuit blanche ; et il n'a pas mangé depuis la veille.

Il est dans un pays inconnu. Le malheureux, au hasard, marche, marche, marche…

Vers midi, il va frapper à la porte d'une maison d'habitant pour demander un morceau de pain.

Il mendie, pour la première fois de sa vie. Mais on le repousse, durement. En anglais, on lui demande d'où il vient, qui il est, on le traite d'ivrogne, et finalement on le jette dehors… Par trois fois il reçoit le même accueil. Enfin, à un foyer de très pauvres gens, on lui donne un peu de pain, avec une tasse de lait. Puis, il repart. – Jusqu'au soir, très tard, il marche. Quelquefois il peut monter dans une voiture où des gens charitables lui donnent une place pour un mille ou deux. – Sans avoir soupé il se réfugie dans une grange, où il passe la nuit, dans le foin. – Le lendemain et les jours qui suivent, c'est la même vie avec des variantes. Dans les centres, il s'informe de sa route, il n'a qu'un but, s'éloigner toujours autant qu'il peut de Montréal, de Lachine. Partout le poursuit le souvenir de son crime, de son malheur. – Cinq jours après son départ, un journal lui apprend que la police a cessé de rechercher le meurtrier de Lachine, que celui-ci a été broyé à mort par un convoi du Grand-Tronc, près de Brockville. Alors, les transes où le mettait la crainte de la police, diminuent ; mais il

n'est pas encore rassuré : il veut fuir, fuir encore et toujours, aussi longtemps, aussi loin qu'il peut, pour être bien sûr, enfin, qu'on ne l'atteindra pas. Après mille aventures, au prix de peines et de misères sans nombre, un an après il était au Klondike. C'est là, qu'il a rencontré les trois hommes en compagnie de qui nous l'avons vu tout à l'heure au district du Tanana, et avec qui, en six mois, il a gagné quatorze mille piastres.

Trois mois plus tard, nous retrouvons notre héros à Dawson.

Maurice a désespéré de jamais pouvoir trouver l'oubli.

Il est las des aventures. Il ne sait vers quel but orienter maintenant sa vie.

À Dawson, où il vient d'arriver, il n'y a absolument rien à faire pour lui.

Il se propose d'entreprendre de nouveaux voyages, il veut voir encore de nouveaux pays, pour tenter de noyer dans la fatigue de courir le monde ses souvenirs noirs. Il va battre les États-Unis du nord au sud pour tâcher d'oublier, – d'oublier le cadavre toujours saignant de Germaine – car il est sûr – il l'a lu dans tous les journaux – que Germaine est morte.

Maurice est dans cette disposition d'esprit lorsqu'un jour, appuyé sur le comptoir d'un magasin, il parcourt distraitement des yeux un vieux numéro de la « Presse » où il rencontre, au bas d'une page déchirée, les lignes suivantes :

« Mme Gauthier, la victime du drame de Lachine, qui passionna à un si haut degré, il y a quelques mois, toute la province, est enfin sortie de l'Hôpital Général, hier, en pleine voie de rétablissement.

« Notre représentant a eu l'avantage de causer quelques minutes avec la malheureuse femme. Celle-ci n'hésite pas à déclarer que son mari est une victime, et qu'il doit être plaint. Des personnes intéressées à ruiner Mme Gauthier dans l'esprit du défunt ont conduit celui-ci à son acte désespéré à force de lui répéter sur le compte de sa femme toutes sortes d'histoires calomnieuses.

« C'est d'une voix entrecoupée de larmes que la… »

Tout tourna autour de Maurice. Sous le coup de l'émotion foudroyante qui venait de l'atteindre en plein cœur, le malheureux s'évanouit et, lourdement, s'abattit sur le plancher.

q

Chapitre 3 Un drame dans un hôtel

On n'a pu ranimé Maurice évanoui, et on l'a transporté dans une petite chambre de l'hôtel d'à-côté, où un médecin a été mandé sans retard.
— Grave, grave, a prononcé le docteur, après avoir examiné le malade. Fièvre cérébrale. Des complications à redouter…

Lambert est pas mal connu de réputation dans cette partie de Dawson, depuis quelques jours qu'il y est arrivé et on sait qu'il a assez d'argent pour bien payer les soins qu'on lui donnera.

Aussi, le propriétaire de l'hôtel ne fait-il aucune difficulté de garder le malade dans son établissement et de le soigner tout le temps qu'il faudra. Il est sûr que ses peines ne seront pas perdues.

Le docteur prescrit des médicaments et part en annonçant qu'il reviendra le soir sans fautes.

Au bout d'une quinzaine de jours, après des alternatives du mieux et du pire, Maurice est enfin à peu près entièrement guéri. Il a repris possession de son intelligence peu à peu.

Ce matin, le médecin, le jugeant hors de danger maintenant et pratiquement rétabli, lui a remis ses papiers et son or, qu'il avait soigneusement mis de côté, au premier jour de la maladie.

Alors, Maurice a voulu tout de suite payer le brave homme qui lui avait prodigué ses soins avec tant de dévouement. Mais le médecin a répondu :

— Non, je reviendrai vous voir ce soir (je vous le promets), et nous réglerons ça. J'ai besoin de consulter mes livres. Mais en attendant, un dernier conseil. Vous êtes, à l'heure qu'il est, à peu près guéri. Cependant, il vous faut être bien sage. La moindre émotion tant soit peu violente occasionnerait une rechute qui pourrait vous être fatale. Ainsi soyez prudent. Il le faut.

Le médecin s'en retourna chez lui en passant par la buvette. Il y rencontra le propriétaire de la maison. Accoudé à son comptoir, celui-ci attendait les clients, très rares ce matin-là.

— Eh bien, docteur, comment va votre malade, aujourd'hui ?

— Aussi bien que possible : je viens justement de le voir.

— Vous le visitez plus souvent que moi. Si je vous disais que depuis que nous avons cet homme-là ici, je ne l'ai pas vu une fois. Avec vos précautions, docteur, vos recommandations… À vrai

dire, aussi, j'ai été tant occupé. Et puis, absent toute une longue semaine pour cette affaire des…

— Il était mieux, aussi – et je vous l'ai déjà dit plusieurs fois – qu'une seule personne, chargée spécialement de veiller le malade, nuit et jour, eût accès dans sa chambre. Les autres ne pouvaient que faire du tort au malheureux. Le moindre bruit, la moindre émotion pouvaient aggraver considérablement son mal. La fièvre cérébrale, voyez-vous…

— N'empêche que c'est drôle, garder un pensionnaire quinze jours sans le voir une fois. – Il est vrai que j'avais beaucoup entendu parler de ce Lambert ces derniers temps. Son voyage au Tanana dans des circonstances extrêmement difficiles et au milieu d'obstacles de toutes sortes, lui ont fait une certaine réputation.

— Pour moi, je ne doute pas que ce soit au climat du Tanana que Lambert doive la maladie dont il souffre. Ce devait être, à ce que j'ai pu constater, un garçon d'une vigueur extraordinaire, prodigieuse. Mais le climat meurtrier des pays qu'il a explorés a affaibli considérablement sa constitution. C'est ce qui explique qu'une émotion un peu violente, dont je n'ai pu pénétrer encore le secret, ait déterminé chez lui une fièvre cérébrale d'une telle intensité. Voyez-vous quand…

— Dites donc, docteur, interrompit l'hôtelier, au moins il est bien certain… bien certain que Lambert est riche ? C'est sur l'assurance que vous m'en avez donnée que j'ai consenti à garder chez moi votre malade.

— Tout ce qu'il y a de plus certain. Et si vous voulez être payé, vous pouvez l'être quand vous voudrez, – tout de suite, si ça fait

votre affaire. Je viens justement de remettre à mon patient ses papiers et son or, que j'avais emportés chez moi le jour où il tomba malade.

— Et il est riche ? bien riche ?

— Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'à part de son livret de banque, il a maintenant en sa possession des valeurs pour au moins trois mille piastres.

— Trois mille piastres ! répéta l'hôtelier. Et vous a-t-il dit ce qu'il compte faire, où il doit aller une fois rétabli ?

— Il serait déjà parti, à l'heure qu'il est, pour la province de Québec, si je ne l'avais convaincu qu'il lui faut absolument garder la chambre jusqu'à demain soir au plus tôt. Il est bien mieux, c'est certain, mais dans ces maladies-là, on ne prend jamais trop de précautions. Non seulement il doit rester chez vous jusqu'à demain soir, mais encore il doit, à tout prix, éviter la moindre émotion, car il pourrait retomber dans une crise affreuse.

— Il voulait partir malgré vous, dites-vous, docteur ? Et croyez-vous qu'il ne veuille pas partir encore, malgré votre recommandation ?

— Je le crains. Aussi promettez-moi de tout faire en votre possible pour l'empêcher, au cas…

— J'essaierai bien.

Des buveurs entraient.

— Au revoir, et n'oubliez pas ce que je vous ai dit.

— Bonjour, docteur…

Et le médecin sortit.

De toute la journée, l'hôtelier – chose étrange – n'alla pas voir son pensionnaire, malgré le désir qu'il en avait manifesté au médecin…

Jusqu'au soir, il parut à ceux qui le virent soucieux et préoccupé.

— Décidément, le brave docteur ne viendra pas ce soir, se dit Maurice Gauthier alias Lambert, comme sonnait la demie de dix heures au cadran du corridor. Il me l'avait pourtant bien promis. Que peut-il y avoir ?

Depuis qu'il s'est mis au lit le convalescent n'a pu encore fermé l'œil. Il s'est résigné à attendre pour partir, selon les conseils de son médecin. Ça lui coûte terriblement de rester ainsi cloué dans cette misérable chambre d'hôtel. Lui est peu accoutumé à l'inaction. Mais mieux vaut patienter encore deux jours que de s'enfuir tout de suite pour risquer de s'échouer en chemin, et peut-être de mourir – sans avoir revu sa femme, sa femme en qui soudainement il s'est repris à croire, comme aux bons jours d'autrefois. Car la constatation, tout d'un coup, lui est venue – évidente et lumineuse comme le soleil – que sa Germaine était innocente, qu'elle a été une martyre et qu'elle fut toujours la bonne et pure et sainte épouse en qui, si longtemps, il crut obstinément, malgré les dénonciations haineuses de sa mère. Il ne sait comment expliquer certains faits dont le souvenir, il y a encore quelques semaines, le brûlait comme un fer rouge… Seulement il est certain – certain ! certain !… – que sa Germaine fut toujours l'épouse fidèle et loyale qu'il avait connue.

Il faut qu'il la revoie. Il partira, dès que son médecin le voudra, pour retourner au pays – à Lachine. Comment osera-t-il se présenter devant elle ? – devant elle ! – puisqu'elle vit encore, – car elle vit encore, c'est bien certain, – il ne l'a pas rêvé : c'est bien ce qu'il a lu, il y a quinze jours, sur un vieux numéro de journal, avant qu'il s'évanouit. Mais pourvu qu'il la revoie – une fois – une seule fois – de loin – c'est tout ce qu'il souhaite. Ensuite… la mort pourra venir.

Mais il faut qu'il dorme, il le faut absolument, son médecin le lui a bien recommandé.

Et Maurice ferme les yeux, essaie de dormir.

Il est déjà dans la demi-inconscience qui précède le sommeil complet lorsqu'il est réveillé brusquement par un bruit curieux, là, tout près, dans le corridor. On dirait un homme qui, en s'avançant sur le bout des pieds, aurait trébuché dans l'obscurité.

On n'entend plus rien. Un froissement léger, presque imperceptible…

Puis, la porte s'ouvre doucement… Quelqu'un entre, avec d'infinies précautions… Maurice ne bouge pas, retient sa respiration.

Une forme noire, que l'on devine à peine, s'ébauche vaguement dans l'obscurité, s'avance vers le lit, à pas étouffés.

Maurice est toujours immobile…

La forme recule, s'approche du mur.

Soudain, la lumière éclaire violemment toute la pièce…

Maurice, les traits du visage dissimulés dans ses couvertures, regarde, les yeux agrandis fixement par la stupeur, par l'effroi… un homme, la figure masquée, qui va vers lui, une main dérobée sous ses habits… Soudain, la main cachée se lève, armée d'un poignard, se balance un moment, froidement, au-dessus du malade et retombe.

Maurice a étendu le bras et paré le coup : en même temps il s'est dressé sur son séant en saisissant le bras de son agresseur. Une lutte sourde, silencieuse, farouche, s'engage, entre les deux hommes, Maurice, dont la force naturelle se trouve décuplée par la surexcitation du moment, réussit vite, en dépit de sa position désavantageuse, à désarmer l'homme au poignard. Il le terrasse et, d'un mouvement brusque, lui arrache son masque.

Maurice, soudain, pâlit affreusement et retombe sur son lit en poussant un cri d'horreur :

— Georges !

C'est en effet Georges Gauthier, le propriétaire de l'hôtel, qui vient d'être reconnu par son frère, – son frère qu'il voulait égorger à coup de poignard.

Au moment où le misérable va ramasser l'arme qui lui permettra d'achever sa besogne, il entend quelqu'un monter rapidement l'escalier. C'est le docteur qui vient, selon sa promesse, voir son patient. Il se hâte car il est en retard.

— Que s'est-il passé ? s'écrie le médecin épouvanté, en voyant l'état de son patient. Mais que s'est-il passé ?

— Il y a… il y a… répond Georges Gauthier. Il y a… que notre pensionnaire voulait s'en aller… que j'ai dû m'y prendre de force

pour l'en empêcher… qu'il s'est excité… et que finalement… vous voyez…

Tout cela fut dit d'un air bouleversé et étrangement suspect, qui échappa cependant au médecin, trop alarmé à la vue de la subite aggravation qui s'était produite dans l'état du malade.

— Une chambre d'hôtel n'est pas une place convenable, en tout cas, pour une personne souffrant d'une maladie pareille. Ma demeure est à deux pas d'ici ; il faut qu'on y transporte immédiatement ce malheureux… À propos, avez-vous été payé, M. Gauthier ?

— Non.

— Eh bien ! je vous verrai demain, et je vous paierai de mon argent. Je m'arrangerai ensuite avec ce pauvre Lambert, quand il sera revenu à la santé… s'il revient.

Le lendemain, Maurice était installé chez le brave médecin, dans une chambre bien propre et bien tranquille.

Son état était presque désespéré.

q

Chapitre 4 Dans le délire

Depuis cinq jours, Maurice est entre la vie et la mort. Son brave médecin en vain passe auprès de lui la moitié de son temps. Il désespère de le sauver.
Le malheureux est dans un délire presque continuel.

Depuis cinq jours, Maurice revit tout son passé douloureux et funèbre. Incessamment il gravit à nouveau le dur calvaire où le mena son destin. Dans sa pauvre tête brûlée de fièvre, où bouillonne – comme, dans une chaudière surchauffée, le liquide exaspéré – le flot des innombrables idées qui se choquent, et se heurtent, en une agitation vertigineuse, aux parois ébranlées du cerveau, il entend un grondement fou, comme un bruit ardent de forge. Il a la sensation nette et brutale d'avoir dans la tête un marteau rebondissant avec fracas sur une enclume.

Mais toute cette souffrance physique n'est rien pour le malheureux à côté des supplices qu'il endure en revoyant à nouveau, dans son délire, les événements de sa vie écoulée.

Ce sont toutes les noires visions du passé sinistre qui défilent sous les yeux du malheureux râlant d'horreur dans la moiteur de ses draps trempés de sueurs froides. – La terre tremble dans la nuit vaste, profonde, où pas une rumeur, le moment d'avant, ne montait. – C'est l'explosion : – la dynamite a sauté sur le canal, – où son père travaille, et le père de Germaine…

Le départ de Coteau-du-Lac, par un matin sombre et froid de décembre ; – les adieux au village peuplé de souvenirs chers, où le malheureux laisse toute sa vie. Au chevet du lit, le vent d'hiver souffle lugubrement à travers les branches dénudées des grands arbres morts, squelettes mornes semant de taches sombres l'immensité blanche des champs.

Lachine, – l'usine, – les fourneaux rouges et la fonte en ébullition, – la nostalgie de l'aimée, – les nuits sans sommeil à songer à elle, – la tristesse de suivre jusqu'à l'ouvrage les rues éclairées par la lueur brutale des lampes électriques dans la nuit qui s'at-

tarde, – l'accablante perspective d'une vie toujours pareille et toujours morne qui se passera, comme hier, comme aujourd'hui, à suivre toujours le même chemin monotone et montant attelé toujours, comme une bête de somme, à la même besogne éreintante. Et pas un soleil, et pas un rayon, pour éclairer ces ténèbres de désolation où s'égarent ses pas, où se sont perdus tous ses anciens espoirs, rien, rien... sinon la grande lueur calme des deux yeux bleus de Germaine, dont le souvenir, dans sa sérénité, seul persiste au cœur du malheureux.

Tout est rouge ! tout est rouge !... – Le couteau, là – sur la table – dont la lame à la lueur froide attire !... Un cadavre, dans une mare de sang, gît sur le plancher... Et la plaie dégoutte... dégoutte... – Il faut arrêter ce sang de couler... il le faut ! – Mais le cadavre obstiné continue de saigner, ne veut pas s'arrêter...

...Mais non, l'affreux souvenir est disparu. C'est maintenant, après le retour de l'usine, le soir, après le repas, les longues intimités, les caresses à l'enfant, Émile, qui grandit et parle comme un homme... Les heureux moments !

C'est le vieux fort, en été, éclairé par les étoiles... parfumé par les fleurs des prairies et par les émanations capiteuses des îles du fleuve... Les heures inoubliables ! Les serments d'amour éternel, dans de longs silences enchantés, parmi les douces rumeurs flottant dans la nuit : appels d'oiseaux dans les buissons, bruits d'ailes se détachant sur la grande clameur profonde des cascades, – dans le vent calme et lent plein de caresses alanguies, les baisers infinis, respirations d'âmes sur les lèvres, communions attendries des cœurs...

Hein !… Qu'est-ce que c'est que ce fantôme ? C'est la femme, l'épouse vertueuse assassinée et qui veut se venger… Grâce ! grâce ! grâce, ô spectre de Germaine ! Oh les morts sortent donc vraiment de leurs tombeaux ! – Peut-être est-ce un rêve, un cauchemar… Mais non elle est là, – là, – tout près, – il peut la toucher : c'est bien la pauvre robe qu'elle portait tous les jours pour soigner Émile, pour préparer les repas de Maurice, pour travailler. – C'est elle !

Elle approche. – C'est elle ! c'est elle ! c'est elle !… – Elle va s'asseoir sur le lit. – Qu'elle est pâle : elle sort bien de son cercueil, en effet. Et la blessure, la hideuse blessure… Le sang qui coule, qui ne s'arrête pas, qui ne peut pas s'arrêter, dégoutte sur le plancher qui se rougit. – Le plancher est rouge ! tout rouge !… Du sang, du sang, du sang partout !… Le cadavre têtu saigne toujours, éternellement !… – Elle va le toucher !… Ah !…

Il se dresse sur sa couche… il veut fuir…

Elle se croise les bras devant lui, – implacable…

Le malheureux étouffe et pousse des cris d'horreur, épouvantables.

D'autres fois il est en cour d'assises. Il répond, très haut, d'une voix lointaine et très agitée, aux questions que lui posent les avocats de la Couronne…

Le procès est fini. Les douze jurés reviennent dans leur boîte. Qu'est-ce qu'ils vont dire ? Soudain, dans un silence lourd, quelqu'un a dit :

— Coupable !

Un homme sinistre, que tous écoutent avec respect et terreur, prononce :

— Maurice Gauthier, vous êtes condamné à être pendu par le cou jusqu'à ce que mort s'en suive !

Les sueurs inondent le malheureux.

Le matin de l'exécution, maintenant. La toilette du condamné à mort. Tous les détails, très nets, se précisent à l'esprit du malade, qui, réellement, passe par ces scènes formidables.

Il gravit les degrés de l'échafaud escortés d'hommes noirs, aux allures inquiétantes de bandits sûrs de leur force. Un prêtre marche devant lui, une croix très noire à la main. Il fait sombre, il fait presque nuit, mais c'est bien plus triste cent fois… Le ciel est comme la voûte obscure d'un caveau sépulcral. Une tristesse, un accablement d'épouvante sortent de toutes choses. Et c'est comme si le soleil allait s'éteindre et la terre périr dans un cataclysme. On dirait que la nature est dans l'attente d'un bouleversement. Ce n'est pas la nuit, c'est bien plus triste, cent fois, cette obscurité dont la vue serre le cœur.

Il a gravi les degrés fatals.

Il est sur la trappe.

Ne rêve-t-il pas ? N'est-ce pas qu'un cauchemar, cette vision ?

Horreur ! c'est la réalité : le bourreau l'a coiffé du bonnet noir. – Il ne voit plus clair… il ne voit plus rien.

Horreur ! horreur ! horreur ! au secours ! qui le délivrera ?… – le délivrera de la corde ?…

De la corde qui maintenant lui serre la gorge ?… Un coup de pied du bourreau sur la trappe… et son corps gigote au bout de la corde…

Au secours ! au secours ! au secours !…

La voix du malade s'étrangle dans des râles.

Maurice, cependant, n'est pas mort.

Sa constitution de fer lui a malgré tout sauvé la vie.

Et maintenant, le voici en route vers la province de Québec, – vers Montréal, – vers Lachine.

Il n'a pas revu son frère, – il n'a pas revu Georges.

Il éprouve un seul regret en quittant Dawson : c'est de se séparer, pour toujours, probablement, de l'homme de cœur qui lui a sauvé la vie à trois reprises différentes dans l'espace d'un mois. Mais le brave médecin, au moment des adieux, a voulu lui-même le consoler.

— Vous ne me devez rien, a-t-il répondu aux remerciements de Maurice, vous m'avez bien payé et je n'ai fait que mon devoir. N'importe qui, à ma place, en eût fait autant. D'ailleurs, ça n'est pas moi, c'est votre force naturelle qui vous a sauvé.

— Vous êtes trop modeste. Sans vous, je serais, à l'heure qu'il est, mort et enterrée.

— Mais non…

— C'est égal, voyez-vous, ça me fait vraiment de la peine de vous quitter, car vous êtes un brave homme et je vous aimais beaucoup.

— Moi aussi, Gauthier, je vous aime. Mais que voulez-vous ? c'est la vie.

q

Chapitre 5 Poison et revolver

Le soir du jour où Maurice, enfin complètement remis, quittait Dawson pour se mettre en route vers Montréal, un voyageur se présentait à l'hôtel Gauthier.
Georges Gauthier, debout derrière son comptoir, salua le nouveau venu en le voyant entrer. Celui-ci était un grand garçon d'une trentaine d'années, sec et nerveux, la figure énergique et empreinte d'une expression de dureté que venait encore accentuer la flamme sauvage des yeux, enfoncés sous d'épais sourcils. Toute sa physionomie décelait un sentiment de défiance extrême et son attitude trahissait une vive préoccupation.

— Pouvez-vous me donner une chambre pour la nuit ? demanda-t-il.

Quelques minutes plus tard, l'homme était installé dans une pièce minuscule, au deuxième, sur la cour, et dont un pauvre lit formait tout l'ameublement.

L'hôtelier l'avait simplement reconduit jusqu'à la porte. Le premier mouvement du voyageur fut de s'enfermer à clef, après avoir déposé dans un coin une sacoche très lourde qu'il portait à la main. Puis il jeta un rapide coup d'œil sur son logis. Aux murs, nus et tristes, pas un cadre, pas une image, pas le moindre ornement. Il ne songea pas tout d'abord à faire de la lumière. L'u-

nique fenêtre de la chambre recevait en plein les rayons de la lune, alors dans toute sa force, et qui éclairait vivement la pièce. Par la fenêtre, on apercevait, sous le clair de lune, par-delà les toits pleins de neige de la ville, très loin, à perte de vue, du blanc, encore du blanc, un immense paysage dont pas une tache ne venait atténuer l'accablante monotonie, où rien de vivant n'apparaissait, où ne passait pas un souffle, où pas une aile ne s'agitait sous le grand ciel morne, où l'inanimé sans fin régnait comme dans un monde mort.

Le voyageur, après avoir un instant arrêté son regard sur ce spectacle, alla vers une lampe électrique, qu'il alluma. Puis il prit sa sacoche, la posa sur le lit, et, une heure durant, en examina le couteau. De temps en temps il s'interrompait dans sa besogne pour écouter si quelqu'un ne montait pas à sa chambre ou s'il ne pouvait pas entendre aucun bruit suspect. Enfin, ayant soigneusement fermé la petite valise, il la plaça sous son chevet. Il alla constater si la porte était bien fermée, écouta longtemps pour s'assurer que tout était tranquille, et se glissa sous ses couvertures, après s'être déshabillé à la hâte. Un revolver calibre 32 était sous son oreiller.

La lampe restait allumée.

L'homme essaya de s'endormir. Mais ses yeux ne voulaient pas se fermer.

Il se leva, marchant sur la pointe des pieds, alla à la fenêtre, regarda au dehors, retourna à la porte, écouta longtemps…

Personne…

Rien…

Pas un souffle.

Il éteignit la lampe, se remit au lit.

La lumière ne le fatiguerait plus ; il pourrait enfin dormir.

Mais le clair de lune emplissait la chambre d'une grande lueur.

Une longue heure se passa.

L'homme n'était pas encore assoupi.

La lune se cacha tout d'un coup sous de gros nuages, et les ténèbres se firent.

Le sommeil viendrait-il enfin ?

Les minutes s'écoulèrent.

— Ce sera donc ma quatrième nuit blanche cette semaine, murmura le voyageur.

Et toujours ces maudites idées ! – ces idées qui me harcèlent sans trêve et que rien ne peut chasser. – N'ai-je donc pas assez de penser à conserver mon or !

Il se souleva sur sa couche, écouta, mais tourna le dos à la fenêtre et enfonça sa tête dans l'oreiller, s'efforçant de ne penser à rien, voulant à tout prix s'assoupir.

En vain. Les « idées » persistèrent. Toujours la même vision repassait dans l'esprit de l'homme. Là-bas, tout là-bas – par les beaux temps on doit par la fenêtre apercevoir l'endroit – il y a une haute montagne. C'est là qu'un soir du mois passé deux mineurs cheminaient, portant de l'or. – Un homme était caché près

du sentier qu'ils suivaient. – Il portait un fusil. – Et, comme les deux mineurs approchaient, étaient tout près de lui, froidement il épaula et, par deux fois, déchargea son arme. Les deux malheureux, la tête fracassée, gisent sur la neige rougie. Au loin un homme se sauve, traînant un lourd fardeau : l'or du crime. – Sur l'immensité blanche de la montagne, les deux cadavres saignants font deux taches sombres qui peu à peu pâlissent, tandis que, par gros flocons silencieux et pressés, descend du grand ciel morne la neige ensevelisseuse…

Personne au monde, c'est bien sûr, ne devinera la présence sous la neige des deux mineurs à la tête fracassée. Personne ne sait – personne ne soupçonne rien… La raison le dit – c'est bien évident… Pourtant, le sommeil ne vient pas. – Et il a peur, malgré tout. – Les odieux souvenirs s'obstinent.

Et puis, le pays est dangereux. – Il a tué, pour avoir cet or ; si on allait le tuer, maintenant, lui, pour cet or. Il ne pourra jamais assez se défier. – Et les hôtels ne sont pas sûrs. – Ah ! quand sera-t-il rendu aux États-Unis ?…

Le sommeil vient moins que jamais.

Georges Gauthier a conduit le voyageur à sa chambre, puis il est descendu tout de suite à la buvette.

Peu de clients, ce soir-là.

Alors, appuyé à son comptoir, la tête entre ses mains, il s'est mis à réfléchir.

Il pense à ce voyageur qui est maintenant dans la chambre no 10, avec sa sacoche, si pesante qu'il avait de la peine à la porter.

Qu'est-ce que peut bien contenir cette mystérieuse sacoche ? À n'en pas douter, des valeurs considérables.

Et puis quelle importance le voyageur avait-il paru attacher à cet objet ! Quels regards de défiance avait-il lancés à l'hôtelier, lorsque celui-ci lui avait offert de se charger de la valise et de la mettre lui-même en sûreté ! Il avait tenu absolument à l'emporter dans sa chambre.

Évidemment, il y a un trésor dans la chambre no 10.

Très vite, ces idées se précisent à l'esprit de l'hôtelier.

Le voyageur de la chambre no 10 a de l'or dans sa sacoche ; cet or restera à qui sera assez habile pour faire disparaître discrètement le propriétaire. Celui-ci est certainement un inconnu dans Dawson. – Il l'a lui-même déclaré. Personne ne s'apercevra donc de son absence. Il s'agit de tuer net, de manière à ne pas attirer l'attention, le voyageur de la chambre no 10, et d'enterrer ensuite le cadavre dans la cour, à côté de la demi-douzaine qui s'y trouvent déjà.

Mais il faudra être prudent, très prudent, et adroit, car l'homme est défiant, et doit être armé. D'ailleurs, il n'y a pas très longtemps, il l'a échappé belle, avec ce jeune homme, ce Lambert, dont l'air le frappa tant, sur le coup, et qu'il lui sembla avoir vu, déjà, quelque part… Donc il faudra être prudent.

On le sera.

Il ne reste qu'un détail à décider. De quelle méthode se servira-t-il pour supprimer l'individu ?

Le revolver fait trop de bruit.

Mais il sera peut-être difficile d'approcher assez du lit pour user du couteau.

Tant pis ! il prendra plus de précautions, et vive le bon poignard, manié d'un bras vigoureux et sûr !

C'est dangereux, tout de même, ce qu'il va faire là !

Il le sait. Mais la fortune n'est-elle pas toujours aux audacieux ? D'ailleurs, encore cette entreprise, et ce sera la dernière.

Oui, ce sera bien la dernière. Après il sera assez riche ; il partira pour les États-Unis, où il ira jouir de son argent. Il passera par Montréal, où ses anciens compagnons seront éblouis, sans nul doute, en voyant riche, riche à centaines de mille piastres, le pauvre ouvrier d'autrefois. Oui, vraiment, il ira à Montréal – et à Coteau-du-Lac, aussi. À Coteau-du-Lac, où, il n'y a déjà pas tant d'années, il peinait comme un cheval aux travaux du canal.

Ce qu'il sera un objet d'admiration et de jalousie pour ses anciens égaux !...

Ce doit être bien changé, maintenant, cette place. – Il se rappelle encore le matin qu'il en partit. Était-ce triste et petit et ennuyeux, alors, pour la peine ? – Il était arrivé à la station une longue demi-heure avant le train. Il n'avait pas voulu se mêler aux autres voyageurs et il s'était caché dans le bois de la « montée » en attendant ; puis, il avait sauté dans un wagon de deuxième, par le côté opposé à la gare – de la sorte il était bien certain de dérouter les recherches de ses parents. Ceux-ci auraient beau s'informer au maître de gare, – ils ne sauraient pas qu'il avait pris le train de Montréal. Dans le char, il avait eu la

chance de ne rencontrer personne qui le connût. Ainsi, désormais, loin de ses parents, il était libre de faire ce que bon lui semblait, absolument tout, – et il allait pouvoir enfin réaliser son rêve : vivre dans les villes, connaître Montréal. – Ç'avait été sûrement le plus beau jour de sa vie.

Quelle bonne idée il avait eue de partir du Coteau ! Non moins bonne celle qui lui vint, un jour, il y a de cela déjà cinq ans passés, de s'en aller tenter fortune au Klondike. Il était commis de bar depuis son arrivée à Montréal, mais il n'avait pas fait encore un sou d'économie. « À Dawson, avait-il réfléchi, ça me coûtera plus cher pour vivre, mais on y gagne cent fois plus d'argent qu'ici et qui sait si je ne pourrais pas, en fin de compte, m'y acheter un hôtel ? Ce serait pour moi la fortune. » À Dawson, il gagna, en effet plus qu'à Montréal, mais il prodigua son argent à droite et à gauche, et ne fit non plus aucune économie. Cependant une occasion s'offrit un jour à lui : celle de gagner trente mille piastres en tuant un homme. Il ne manqua pas cette occasion-là.

Ce fut un beau meurtre, peut-être celui qu'il réussit le mieux de sa carrière. À coups de marteau, il assomma un mineur qui portait sur lui le fruit de ses travaux de trois années. Un mois après, il était propriétaire de l'hôtel Gauthier et se sentant de la vocation pour les assassinats, en deux ans, il poignarda deux hommes, en étrangla deux autres, en empoisonna un. D'un coup de revolver, il en abattit un sixième, qu'il acheva à coups de pelle, dans la cour de son hôtel, avant de l'enterrer avec les cinq autres cadavres. Cette industrie, sauf en un cas lui avait énormément rapporté.

Et maintenant il s'agissait de faire disparaître un huitième personnage, – le voyageur de la chambre no 10.

Il passait minuit, et plus un client ne se trouvait dans l'établissement de Georges Gauthier lorsque soudain celui-ci entendit retentir une sonnette. L'hôtelier se précipita au deuxième étage pour aller frapper à la porte de la chambre no 10, où l'on appelait.

L'inconnu, en voyant paraître Gauthier, lui demanda :

— Apportez-moi tout de suite un bon cognac, pour m'endormir. Je n'ai pas encore pu fermer l'œil, à l'heure qu'il est.

Il s'écoula trois longues minutes avant le retour de Gauthier. Enfin celui-ci rentra, essoufflé et très pâle, dans la chambre.

— Voici, monsieur, dit-il, en présentant à son client un verre sur un plateau.

L'homme s'était assis dans son lit. La blancheur des draps faisait s'accuser davantage la maigreur de son visage osseux, que la fatigue rendait livide. Ses épais cheveux noirs étaient en désordre sur sa tête et dans ses yeux se trahissait un sentiment de vive défiance.

Il prit le verre et le porta à ses lèvres. Mais, au moment d'y boire, brusquement, il le remit sur le plateau, en disant :

— Apportez-moi une bouteille cachetée. Dépêchez-vous.

L'inconnu redoutait le poison.

Il avait raison, cette fois, de se défier, car, descendu à son comptoir, Gauthier jeta le contenu du verre, puis il lava celui-ci soigneusement avant de le remettre avec les autres.

Ensuite, il tira de sa poche une petite fiole dont il versa trois gouttes au fond d'un autre verre, qu'il plaça sur un grand plateau, avec une bouteille de cognac cachetée et un tire-bouchons.

Une minute après il ouvrait soigneusement la bouteille, dans la chambre no 10, en présence du prudent voyageur.

Celui-ci remplit de cognac son verre, au fond duquel il ne distingua pas les gouttes presque imperceptibles qu'y avait versées l'hôtelier.

Il avait avalé cette boisson et il venait à peine de remettre le verre sur le plateau que tenait Gauthier, debout près du lit. D'un mouvement brusque, avant que celui-ci eut le temps de franchir la porte, il bondit sur le plancher, en poussant un cri de frayeur éperdue. Le malheureux sentait dans sa gorge et dans sa poitrine une douleur horrible, un étranglement, un brûlement de fer rouge.

— Poisoned !

— Je suis empoisonné !

Une angoisse impossible à décrire contractait ses traits, d'une pâleur de cadavre, creusait ses yeux, d'où sortait une flamme d'épouvante.

— Je suis empoisonné !

L'hôtelier se retourna à ce cri.

Devant lui, en vêtements de nuit, l'inconnu se dressait, les yeux hors de la tête, râlant déjà…

Gauthier, soudain, eut un brusque mouvement de recul. Il venait de voir, dans la main de l'homme, une arme – un revolver braqué sur lui…

— Misérable ! articula péniblement l'empoisonné, dont la liqueur fatale déchirait, comme des griffes, la poitrine en feu.

Gauthier n'eut pas le temps de prononcer un mot.

Une formidable détonation retentit, et le corps de l'hôtelier s'affaissa lourdement sur le plancher, près de la muraille souillée par le sang de la cervelle qui y avaient rejailli.

Un employé de l'établissement, accourant au bruit, trouva, à côté du cadavre de son patron, le voyageur empoisonné qui achevait de mourir, appuyé sur sa sacoche.

q

Chapitre 6 Pour son enfant !

En sortant de l'Hôpital Général, Germaine s'était rendue chez sa sœur, qui demeurait à deux pas, rue Cadieux. C'est là qu'elle obtint l'hospitalité durant quelques jours, – le temps de se trouver une position qui lui permit de gagner son pain. Puis, comme on ne pouvait plus longtemps la garder commodément, elle dut s'installer, dès qu'elle commença à travailler, dans une maison de pension. Une existence monotone et morne commença alors pour la malheureuse. Une seule pensée la rattachait désormais à la vie : la nécessité de travailler, de peiner, de souffrir, pour son enfant, pour son Émile, dont si longtemps elle avait été séparée

et que maintenant elle pouvait revoir trois fois par semaine, dans l'institution où on l'avait placé d'office.

Plus rien d'autre, maintenant, n'existait à ses yeux.

La vie, pour elle, – Maurice mort – n'a plus de but.

Qu'est-ce qu'elle fera, les dix, ou quinze, ou vingt années de vie qu'il lui reste ? Plus d'espoir. Plus d'illusion. Le tout de son cœur a été enseveli, il y a plusieurs mois déjà, pendant qu'elle était à l'hôpital, entre la vie et la mort, – enseveli avec les restes mutilés, méconnaissables, de Maurice…

Il lui reste son enfant, – c'est-à-dire, pour elle, un trésor inestimable, qu'elle adore comme une idole, mais qui ne peut pourtant remplacer tout ce qu'elle a perdu.

Elle accepte stoïquement son sort, sans songer à se plaindre.

Deux ans, elle a porté le deuil de son mari.

Sa santé, malgré tout, s'est raffermie et sa beauté encadrée de noir est plus touchante que jamais par l'expression de ses traits empreints de profonde mélancolie.

Après tous ses malheurs et parmi les tristes pensées qui l'obsèdent, Germaine est encore aujourd'hui une très belle femme.

Plusieurs – parmi lesquels des cavaliers fort aimables – déjà s'en sont aperçu. Mais les manières étrangement réservées et froides de la belle veuve ont éloigné les plus ardents.

Comment se fait-il donc que ce matin elle se laisse conduire à l'autel par un vieux monsieur chauve, laid et parfaitement détestable à voir ?

Ah ! la malheureuse femme ne s'est pas décidée en un jour.

Avant de donner sa main à l'homme qui dans une heure sera son mari, elle a longuement réfléchi.

D'abord, quand on lui parla pour la première fois d'un vieux monsieur fort riche qu'elle pourrait épouser quand elle le voudrait, elle se trouva dégoûtée profondément à la seule idée d'unir sa vie à celle d'un homme qu'elle n'aimerait pas, qu'elle ne pourrait pas aimer.

Puis elle réfléchit. Puisqu'elle était bien certaine, Maurice mort, de ne plus aimer jamais personne, elle avait bien le droit de se sacrifier en épousant un homme qui se contenterait de sa fidélité. Pourquoi n'assurerait-elle pas ainsi à Émile une brillante éducation et tout le bonheur où l'argent peut conduire ?

La fortune lui était offerte. Si elle la refusait, elle était certaine de faire de son enfant un pauvre journalier, destiné irrévocablement à être malheureux comme son père, à peiner toute sa vie dans les usines.

Ah ! s'il s'agissait seulement d'elle, à aucun prix elle ne voudrait accepter le mariage qu'on lui propose ! Pour elle, elle ne craint ni la faim, ni les misères d'aucune sorte.

Mais c'est de sa réponse définitive à M. Magloire Bazinet que dépendra l'avenir de son enfant.

Pour son enfant, elle se sacrifiera.

Loyalement, elle a dit à M. Bazinet qui, d'ailleurs, paraît un brave homme et un excellent cœur, bien qu'il soit riche et laid :

— Monsieur, je ne pourrai jamais vous aimer. J'ai donné mon cœur une fois et je n'ai qu'un cœur.

M. Bazinet a répondu :

— Je ne vous demande que de vous laisser aimer et d'essayer d'être pour moi aussi affectueuse que vous pourrez.

Alors, la veuve a pensé à Émile, dont le sort, à l'heure qu'il est, est suspendu à ses lèvres. Se sacrifiera-t-elle au bonheur de son enfant ?

Et elle a dit à M. Bazinet :

— Puisque vous le voulez, je serai votre femme.

q

Chapitre 7 La résurrection de la mère Gauthier

A Lachine, où dès en arrivant par ici voulut se rendre Maurice pour avoir des nouvelles de sa femme, il apprit d'un ancien compagnon de travail que nul ne savait, dans la ville, où vivait maintenant celle que tout le monde avait jusque-là considérée comme la veuve de Maurice Gauthier. Sans s'inquiéter des dangers auxquels il s'exposait, notre héros continua ses recherches partout dans Lachine. Depuis deux jours, il s'occupait ainsi à recueillir des informations lorsqu'on lui annonça que sa mère, rendue à l'Asile des Sœurs de la Providence de Coteau-du-Lac depuis l'époque du drame, était gravement malade depuis près d'un

mois et que l'on attendait maintenant sa mort d'un moment à l'autre.

On était alors au mois de novembre 1904.

Le soir même, Maurice prenait à Lachine le train de 5h30 pour Coteau-du-Lac.

Ce fut une impression inexprimable que celle qu'il ressentit en foulant ce sol où il n'avait pas mis les pieds depuis si longtemps et auquel s'attachaient pour lui tant de persistants souvenirs.

Il n'est pas encore six heures lorsqu'il sonne à la porte du couvent. Une religieuse vient lui ouvrir et s'informe :

— Qu'est-ce qu'il y a pour vous, Monsieur ?

Maurice hésite à répondre. Enfin, se décidant :

— Ma sœur, prononce-t-il en hésitant, je me nomme Maurice Gauthier…

Le malheureux s'attendait à voir, en prononçant son nom, la sainte religieuse reculer presque d'horreur. Mais sans doute, aux murs de ce calme refuge viennent se briser tous les vains et douloureux bruits du monde, car la sœur ne bougea pas et sa figure ne changea nullement d'expression. Il poursuivit lentement :

— Ma mère, que je n'ai pas vue depuis trois ans, est bien malade en votre maison à l'heure qu'il est, m'a-t-on dit.

— Vous voudriez voir la malheureuse femme. Vous arrivez bien, car depuis deux jours on ne l'entend parler que de vous… Elle vous appelle à grands cris toutes les nuits… En ce moment,

elle est à la dernière extrémité. Il faut vous hâter. Je vous conduis.

Marchant sur la pointe des pieds, ému et timide, Maurice suit la religieuse à travers un dédale de corridors hauts et blancs, il monte plusieurs escaliers, traverse deux ou trois grandes pièces, et arrive enfin dans « la chambre des vieilles ». Il y a là une quinzaine de vieilles personnes toutes blanches, toutes ridées, toutes cassées, dont les unes s'occupent à des travaux de couture, d'autres tricotent des bas et plusieurs égrènent des chapelets, pressées, pendant que leurs lèvres vont, vont…

L'une, à la lumière d'une petite lampe, lit dans un « Paroissien », à caractères énormes, des méditations pieuses.

— C'est ici, dit la sœur en ouvrant une autre porte, et Maurice entre dans la pièce où doit se mourir sa vieille mère.

Avant qu'il ait levé la vue et qu'il ait pu distinguer dans la chambre faiblement éclairée, les personnes ou les objets, un cri s'élève, perçant, déchirant :

— Maurice !

Sur un grand lit blanc disposé au centre de la pièce, une forme blanche s'est soulevée d'un mouvement soudain, en même temps qu'on entendait le cri, puis, dans un râle, est retombée inerte.

C'est la mère du malheureux.

Maurice, gêné d'abord par la présence des religieuses, s'est précipité vers le lit en s'écriant :

— Elle est morte ! elle est morte !

Trop tard !

On essaie de le consoler autant qu'il est possible, mais c'est en vain.

— Trop tard ! trop tard ! répète-t-il d'une voix basse.

Une religieuse lui dit tout bas :

— Ne vous effrayez pas. Elle a déjà eu des crises semblables et elle est revenue. Ce n'est peut-être pas encore la fin.

Mais on s'est penché sur la vieille femme et on n'a plus perçu le moindre battement de cœur.

— Que Dieu ait pitié de son âme ! prononce gravement une religieuse.

Et, pendant que les sœurs procèdent à l'ensevelissement de la morte, disposant tout pour la circonstance dans la chambre mortuaire, voici que les prières des morts ont commencé.

Dans la chambre d'à-côté, les vieilles, toutes ensemble, récitent le chapelet pour celle d'entre elles qui vient de mourir. – À qui le tour, la prochaine fois ?

Maurice pleure. Mais ce n'est pas seulement sa mère. Ce qu'il regrette surtout, c'est de n'avoir pu parler à la moribonde avant qu'elle eût rendu l'âme. Il aurait peut-être pu savoir toute la vérité, en ce moment solennel et qui compte, pour une chrétienne, – toute la vérité sur sa femme !

Maintenant, trop tard ! Et plus personne au monde, sans doute, ne pourra lui dire ce que sa mère lui aurait dit.

Il questionne les religieuses.

Quand elle parlait de son fils, durant les nuits, n'a-t-elle rien dit d'important dont on se rappelle ? N'était-il pas question, dans son délire, de sa bru, – de la femme de son fils ?

— Peut-être, mais nous ne nous rappelons pas au juste…

— Ma sœur, il s'agit d'une chose extrêmement grave pour moi. Vous ne pouvez rien vous rappeler, bien sûr ?

La bonne sœur prend sa tête entre ses mains, plisse le front – mais… rien… elle ne se souvient de rien…

Les autres religieuses n'en savent pas davantage.

Autour du lit, les prières des morts continuent.

Soudain, il se passe une chose extraordinaire, qui fit frissonner d'épouvante tous les assistants et s'évanouir deux religieuses.

La morte venait de faire un mouvement.

Un mouvement très léger, d'abord presque imperceptible, mais qui bientôt s'était répété.

Contraction des muscles après la mort, pensa-t-on.

Mais, le moment d'après, quelle ne fut pas la stupéfaction générale, et la terreur, en voyant la morte lever lentement la tête et entrouvrir les lèvres !

Était-ce une manifestation surnaturelle ?

Était-ce une résurrection ?

On se signa avec effroi, tandis que la peur étreignait violemment à la gorge tous les témoins de cette scène inouïe.

Pourtant la mort avait été bien constatée.

Le cœur ne battait plus. Mais plus du tout, absolument plus.

C'était bien la fin. C'était bien la mort.

Et voici que la morte, ensevelie, recouvrait le mouvement !

Deux cierges éclairaient seule la pièce.

Ils s'éteignirent soudain, sans qu'on sut comment.

Dans son énervement, quelqu'un, sans le vouloir, avait tiré à terre le tapis de la petite table où ils étaient posés.

Ce fut un spectacle comme on n'en voit pas souvent.

Pendant que les religieuses qui avaient conservé leur sang-froid couraient chercher de la lumière, les autres personnes plus excitées se lamentaient dans les ténèbres qui s'étaient faites.

Maurice, seul, était resté calme. Un pressentiment l'avait averti.

Il faisait encore noir dans la pièce, malgré toute la diligence des religieuses, lorsque, soudainement dressée sur son séant, toute blanche dans l'obscurité, la morte parla.

— Maurice… Maurice…

— Ma mère, répondit celui-ci, je suis près de vous…

On entendit le bruit du crucifix que l'on avait posé entre les mains de la morte et qui venait de tomber à terre.

— Maurice… écoute… poursuivit la morte d'une voix faible comme un souffle, en s'interrompant de longs moments…

j'achève… je serai morte… bientôt… et alors il sera trop tard pour réparer mon passé… Maurice, j'ai bien changé… depuis que tu me vis… la dernière fois… Notre aumônier, un saint prêtre… m'a convertie… peu à peu… Il m'a dit ce que c'est… que la religion, la vraie religion… Et j'ai fait pénitence… Je me suis repentie de mes anciens péchés… de mes anciens crimes… Je t'ai longtemps cru mort… Dieu a permis que tu vives… pour qu'aujourd'hui tu… tu puisses me pardonner… mon enfant.. Pardonne-moi… mes mauvais traitements… de tous les jours… pendant des années… toutes les années que je vécus avec toi… Peux-tu me pardonner ? Parle ! oh parle !

— Ma mère ! répondit Maurice, éclatant en sanglot…

— Dis… oh veux-tu dire que tu me pardonnes ?

— Oui… oh oui… gémit-il.

— Merci, mon Dieu…

La moribonde leva au ciel ses pauvres yeux déjà ternis par la mort.

— Le prêtre m'avait assuré du pardon de Dieu… mais il me fallait aussi le tien… Le ciel m'a accordé ce bonheur… et celui de te revoir… une dernière fois… Que le ciel soit béni !… Il m'a pris un enfant… mais il a daigné m'en rendre un autre… Maurice…

La tête de l'agonisante retomba alors sur l'oreiller.

— Est-elle morte ? se demanda Maurice avec effroi.

Mais bientôt la pauvre tête blanche se souleva de nouveau.

D’une voix plus faible encore, presque imperceptible, et que Maurice, avec une religieuse, fut seul à entendre, la moribonde ajouta :

— J’oubliais… j’oubliais… l’essentiel… Tu sais bien… les pas… les pas sur la neige… à la fenêtre de ta femme… c’était…

Sa voix s’étouffa.

Après un instant, elle reprit :

— C’était moi !… c’était moi ! !… c’était moi ! ! !… Ta femme était une sainte !… une sainte !…

La mourante avait élevé la voix très haut en prononçant ces derniers mots. Cet effort la tua net. Du sang parut aux commissures de ses lèvres et, lourdement, dans un dernier râle affreux, elle retomba sur son lit, déjà raidie.

Et les prières des morts recommencèrent.

q

Chapitre 8 Le mariage interrompu

L’église Notre-Dame.
Magloire Bazinet, le vieux monsieur riche, à moustaches grises, tiré à quatre épingles, serré comme dans un corset par un prince-albert pompeux, s’avance, joyeux quoique raide, vers l’autel.

À son bras, Germaine, très pâle, mais très belle, dans une toilette qui lui sied à ravir.

Peu de monde. Le futur, eu égard à la position de la veuve, qui fut pendant plusieurs jours la proie des journaux à sensation, en des circonstances que tout le monde se rappelle encore, a voulu que la cérémonie fût très simple et absolument privée. Les témoins, une couple d'invités, et c'est tout.

Les deux futurs époux se sont agenouillés à la sainte table.

Le prêtre qui officie s'approche d'eux et, après les prières d'usage, demande d'une voix solennelle :

— Monsieur Magloire Bazinet, prenez-vous Madame Germaine Beaudoin, ici présente, pour votre femme et légitime épouse, suivant les rites de notre mère, la sainte Église ?

— Oui, répond le vieux monsieur d'une voix ferme.

— Madame Germaine Beaudoin, prenez-vous monsieur Magloire Bazinet, ici présent, pour votre mari et légitime époux, suivant les rites de notre mère, la sainte Église ?

Mais avant que la femme ait pu répondre, un cri, un cri fou, effrayant, invraisemblable, s'élève dans une allée de la nef.

Germaine se sent gagnée par une émotion impossible à rendre, où il y a de l'angoisse et de la peur et de la terreur.

Sans savoir ce qu'elle fait, elle s'est retournée, sans souci du lieu, de la circonstance, du prêtre ni de la cérémonie.

Et voici que soudain elle s'est abattue sur les marches de l'autel, en battant l'air de ses bras.

Car elle a reconnu, en l'homme qui a crié et qui maintenant s'avance, dans une course folle, vers l'autel – un homme au vi-

sage bouleversé, à la démarche insensée. – Elle a reconnu… Maurice… – Maurice, plus beau, plus pâle, plus touchant que jamais elle le vit.

Après l'enterrement de sa mère, Maurice était revenu à Lachine pour continuer ses recherches au sujet de sa femme.

Après deux jours dépensés encore d'une manière absolument infructueuse, il se rendit à Montréal, où il espérait être plus heureux.

De bonne heure, il frappait au no 108, Cadieux, chez la sœur de Germaine, dont il se rappelait l'adresse encore, tant le souvenir des visites qu'il y avait faites autrefois à celle-ci était profondément gravé dans sa mémoire.

Il fut reçu par le mari.

— Ma femme n'est pas ici, répondit celui-ci dès les premiers mots que lui adressa Maurice. Elle est allée au mariage de sa sœur, à Notre-Dame.

— Sa sœur !

— Oui… la veuve d'un nommé… Gauthier, je crois… Le mariage doit se faire, à l'heure qu'il est.

Sans ajouter un mot, Maurice, aux regards stupéfiés de l'homme, dégringola, au risque de se rompre le cou vingt fois, l'escalier qui conduisait à la rue et s'enfuit, dans une course folle, vertigineuse, se heurtant aux passants, ne voyant rien autour de lui vers l'église Notre-Dame.

En trois minutes il y fut rendu.

Dès qu'il aperçut, du fond de la nef, l'homme et la femme déjà prosternés à la sainte table, il ne put retenir un cri perçant de douleur et d'angoisse…

Quand elle revint à elle, Germaine se trouvait dans une belle chambre vaste et claire, couchée dans un grand lit blanc.

Quelqu'un, penché sur elle, se mirait dans ses deux grands yeux bleus, calmes et doux.

C'était Maurice.

Maurice, qu'elle croyait mort, et dont le souvenir, tout à l'heure encore, plus que jamais lui noyait le cœur de tristesse, en ce matin de noces lugubre…

Maurice enfin retrouvé, et qui avait reconnu son erreur, et qui ne doutait plus, et qui le lui disait…

Maurice qui rapportait de ses lointains voyages de l'or avec quoi l'on bâtirait à Émile un avenir… de l'or, la délivrance de l'usine et des fourneaux rouges…

Maurice, dont la nature de fer avait résisté aux pires souffrances, aux plus atroces tortures, et plus beau que jamais dans sa pâleur qui le faisait si touchant.

Et Maurice retrouvait sa Germaine.

L'ange qui avait souffert par lui et qu'il avait cru perdu pour toujours…

Germaine, plus belle et plus adorable que jamais…

Tout le passé de deuil et de douleur, tout le passé sinistre et noir, fut oublié…

L'on ne se rappela plus que les anciens souvenirs d'amour et de soleil… si doux au cœur des deux époux qui se retrouvaient enfin, malgré les derniers espoirs perdus…

Et toutes les tendresses dont s'étaient gonflées leurs poitrines dans la douceur des jours enfuis depuis longtemps – et toutes les ferveurs d'autrefois… leur revinrent au même moment… Et tout leur ancien amour se réveilla soudain au profond de leurs cœurs, plus puissant, plus enivrant que jamais – comme, dans un sachet que l'on agite, un capiteux parfum…

Et il leur sembla que ce seul instant de bonheur, si pur, si entier, si profond, si divin, les payait de toutes leurs épreuves et de tous leurs deuils.

q

Épilogue

Maurice a acheté, à quatre milles du village de Coteau-du-Lac, dans le rang du Ruisseau, une propriété qu'il a payée comptant quatre mille piastres. Il a l'une des meilleures terres de la paroisse.

C'est là qu'il vit, avec sa femme et ses enfants, dans une grande maison très bien montée, qui n'a rien à envier à la demeure de Monsieur Onésiphore ou à celle du vieux monsieur très riche, à barbe grise qui, de désespoir, est devenu presque fou à la suite de son mariage manqué.

C’est là, dans la bonne nature des champs, loin des usines maudites et des tourments des villes, que Maurice veut demeurer jusqu’à sa mort, si Dieu a enfin pitié de lui pour tout de bon.

Émile grandit tous les jours. Maurice, selon le vœu formé de longtemps déjà par sa femme, compte lui donner une bonne instruction. Il parle même d’un cours dans un collège classique. Mais il se promet bien de faire de son fils un cultivateur, plus tard.

Le pauvre père a tant souffert dans les villes qu’il les hait maintenant comme l’enfer. Et, pour son fils comme pour lui-même, elles lui font horreur.

Peu à peu, Maurice et Germaine ont oublié leur passé de désolation, et ils jouissent maintenant d’un bonheur sans nuages.

Nous ne pouvons que vous en souhaiter autant, cher lecteur, en vous disant bonsoir.

Coteau-du-Lac, 19-26 décembre 1904.

q

1.C’est-à-dire qu’il louait sa terre. « Convention par laquelle un propriétaire abandonne à quelqu’un pour un temps déterminé la jouissance d’un domaine agricole, moyennnant une redevance en argent ou en nature. Donner ses terres à ferme. » (Le Petit Robert).

Une édition

Achevé d'imprimer en France le 5 Novembre 2016.

Sources et licence

Texte : https://www.bibebook.com/fournier_jules_-_le_crime_de_lachine/index.html. Domaine public ; édition Bibebook sous licence CC BY-SA 3.0 FR. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.